

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Ostalgie und Identitätssuche in Ostdeutschland
zehn Jahre nach der Wende:
das Beispiel der Wochenzeitschrift *Freitag* (1999-2004)

Par

Marie-Julie Racine

Département de littératures et de langues modernes
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A.)
En études allemandes

Décembre 2007

© Marie-Julie Racine, 2007



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Ostalgie und Identitätssuche in Ostdeutschland
zehn Jahre nach der Wende :
das Beispiel der Wochenzeitschrift *Freitag* (1999-2004)

présenté par:
Marie-Julie Racine

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes:

Président-rapporteur : Jürgen Heizmann

Directeur de recherche : Manuel Meune

Membre du jury : Till van Rahden

Montréal, le 12 Mars 2008

I. Résumé

Avec la réunification allemande, les citoyens de RDA sont devenus, du jour au lendemain, des « Allemands » au même titre que les citoyens d'Allemagne de l'Ouest. Au cours d'un long processus d'intégration, l'identité est-allemande, ainsi que l'identité allemande dans son ensemble, a connu des années de profonde transformation. C'est environ dix ans après la chute du Mur de Berlin qu'une vague d'« Ostalgie », ou de « nostalgie de l'Est », a surpris l'Allemagne, atteignant son apogée en 2003 avec le film *Goodbye, Lenin!* et la mode des « Ostalgie-Shows », des émissions télévisées présentant la RDA sous un jour souvent « dépolitisé ».

Mais ce phénomène, présent également dans la littérature, était bien plus qu'une mode et reflétait une quête particulièrement complexe chez les Allemands de l'Est, ainsi qu'une rencontre difficile entre habitants des nouveaux et anciens länder. Le fait que certains Allemands de l'Est en arrivaient à idéaliser une RDA pourtant souvent qualifiée d'État dictatorial ne renvoyait pas uniquement au mécontentement face aux inégalités économiques et sociales persistantes entre Est et Ouest. La prépondérance des standards (économiques et historiques) ouest-allemands nourrissait le sentiment, chez les Allemands de l'Est, qu'ils n'appartenaient pas à la même collectivité panallemande, et contribuait à l'émergence d'une identité est-allemande distincte. Par l'affirmation d'une appartenance contrastant avec l'image de l'Est que les Allemands de l'Ouest imposaient à leurs concitoyens des nouveaux länder, ces derniers tentaient de se réapproprier leurs « biographies » de RDA, à laquelle certains avaient pourtant voulu tourner le dos en 1989.

De 1999 à 2004, l'hebdomadaire culturel est-allemand *Freitag*, qui a survécu à la réunification en fusionnant avec un hebdomadaire ouest-allemand, a traité de l'Ostalgie dans plusieurs articles. L'analyse que nous proposons dans ce mémoire vise à établir une périodisation de l'évolution de l'Ostalgie, ainsi qu'à observer dans quelle mesure *Freitag* privilégie telle ou telle lecture parmi les différentes définitions de l'Ostalgie (entre mode médiatique et fait historique) et parmi les positions possibles (entre bienveillance et méfiance) vis-à-vis d'un phénomène certes commun à tout l'ancien bloc communiste, mais qui a trouvé en Allemagne une expression particulière.

MOTS CLÉS: Ostalgie, RDA, Allemagne de l'Est, Identité, Presse.

II. Summary

After the German reunification, the citizens of the GDR suddenly became “Germans”, along with the ones from West Germany. Through a long integration process, the East German identity and the German identity as a whole underwent years of great transformation. Then, Germany was struck 10 years after the fall of the Berlin wall, by an outbreak of what was called “Ostalgie”, or “nostalgia of the East”. This wave reached its peak in 2003, lead by the movie *Goodbye Lenin!* and the growing popularity of the televised “Ostalgie-Shows”, that often depicted the GDR in a less politicized manner.

However, this phenomenon that influenced literature as well, could not be considered only as a fad. It was a depiction of a difficult coexistence between Germans from different länder and a far more intricate quest for an East German identity. The fact that certain Germans of the East came to idealize a GDR often qualified as a dictatorial state, did not stand solely on the frustration vis-à-vis the economic and social disparities between the East and West parts of the country. Moreover, East Germans felt they did not belong to the same community due to the predominance of the West-German historical and economical standards. Thus, by the assertion of a very distinct individuality, the latter tried to gain back the life they once had in the GDR, a life some had wanted to forget in 1989.

From 1999 to 2004, the East-German cultural weekly magazine *Freitag* which survived the reunification by joining another West-German weekly magazine, dealt with Ostalgie in several articles. This thesis will analyse its evolution with an ‘ostalgie timeline’ and *Freitag*’s standpoint on the phenomenon through different descriptions of Ostalgie (between media trends and historical facts) and plausible point of views (between benevolence and mistrust). This phenomenon also concerns the communist bloc, but found a whole different meaning in Germany, making it the country we know today.

KEY WORDS: Ostalgie, GDR, East Germany, Identity, Press.

III. Zusammenfassung

Mit der deutschen Wiedervereinigung sind die Bürger der DDR von einem Tag auf den nächsten „Deutsche“ wie die Bürger Westdeutschlands geworden. Während eines langen Integrationsprozesses hat die ostdeutsche, wie die gesamtdeutsche Identität Jahre einschneidender Veränderung erfahren. Zehn Jahre nach dem Fall der Berliner Mauer überrascht Deutschland eine Welle der „Ostalgie“, oder „DDR-Nostalgie“, die ihren Höhepunkt mit dem Film *Goodbye, Lenin!* und der Modeerscheinung der „Ostalgie-Shows“ erreicht, also mit Fernsehsendungen, die die DDR mitunter in einem „entpolitisierten“ Zustand darstellen.

Aber dieses – ebenso literarische – Phänomen war weit mehr als eine bloße Modeerscheinung, sie war Ausdruck einer außerordentlich komplexen Suche der Ostdeutschen, sowie einer schwierigen Begegnung der Bewohner der neuen und alten Bundesländer. Wenn einige Ostdeutsche in der Lage sind, eine häufig als Diktatur klassifizierte DDR zu idealisieren, liegt das nicht nur an der Unzufriedenheit über die immer noch manifesten Ungleichheiten zwischen Ost und West. Die Vorherrschaft westdeutscher Standards (wirtschaftlich wie geschichtlich gesehen) nährte das Gefühl der Ostdeutschen, nicht der selben gesamtdeutschen Gemeinschaft anzugehören und trug zur Entstehung einer eigenen ostdeutschen Identität bei. Durch die Bejahung einer zu der den Ostdeutschen von den Westdeutschen aufgenötigten Vorstellung krass kontrastierender Zugehörigkeit, versuchten die Ostdeutschen, ihre eigenen „DDR-Biographien“ wiederzugewinnen, denen sie vor 1989 noch den Rücken zukehren wollten.

Von 1999 bis 2004 hat die Wochenzeitschrift *Freitag*, die die Wende durch Fusion mit einer westdeutschen Wochenzeitschrift überlebte, die Ostalgie in mehreren Artikeln behandelt. Die hier vorgestellte Analyse soll die Entstehung der Ostalgie periodisieren, aber auch beobachten, inwiefern *Freitag* unterschiedliche Lesarten von Ostalgie bevorzugt (zwischen medialer Modeerscheinung und historischem Faktum) oder mögliche Positionen einnimmt (zwischen Wohlwollen und Misstrauen), einem Phänomen gegenüber, das zwar dem ganzen ehemaligen kommunistischen Block gemein ist, das aber in Deutschland einen besonderen Anklang gefunden hat.

STICHWÖRTER : Ostalgie, DDR, Ostdeutschland, Identität, Presse.

VI. Inhaltsverzeichnis

I.	Résumé.....	ii
II.	Summary.....	iii
III.	Zusammenfassung.....	iv
IV.	Inhaltsverzeichnis.....	v
V.	Abkürzungsverzeichnis.....	viii
VI.	Remerciements.....	ix
1.	Einleitung	S. 1
1.1.	Stand der Forschung.....	S. 2
1.2.	Die Zeitschrift <i>Freitag</i>	S. 12
1.2.1.	Warum <i>Freitag</i> ?.....	S. 12
1.2.2.	Leserschaft und Geschichte.....	S. 13
1.3.	Die Wiedervereinigung als Entstehungsmoment der Ostalgie.....	S. 14
2.	Die verschiedenen Arten von Ostalgie	S. 18
2.1.	Die Ostalgie im Osten, zwischen Vermissen und Verklären.....	S. 18
2.1.1.	Sehnsucht nach der DDR als sozial(istisch)es System.....	S. 18
2.1.2.	Die Idealisierung der schönen vergangenen Augenblicke – „Es war alles nicht so schlimm“.....	S. 20
2.2.	Die Ostalgie im Westen.....	S. 22
2.2.1.	Eine kommerzielle Mode.....	S. 22
2.2.2.	Kritische Einstellung zur Ostalgie westlicher Prägung.....	S. 23
3.	Kunst als Spiegel der verschiedenen Arten von Ostalgie – ihre Träger	S. 24
3.1.	Die Literatur.....	S. 24
3.1.1.	Die ostalgische Literatur, eine „fröhliche Kritik“ an der DDR.....	S. 24
3.1.2.	Die Literatur, die sich kritischer mit der DDR beschäftigt.....	S. 26
3.2.	Das Kino.....	S. 26
3.3.	Das Fernsehen.....	S. 27
4.	Die deutsch-deutsche Identitätssuche und die Ostalgie	S. 28
4.1.	Die Ostalgie als unvermeidliches Phänomen und Zeichen des Nähekommens beider Teile Deutschlands.....	S. 28
4.2.	Eine gemeinsame Geschichtsschreibung als Fernziel.....	S. 31
5.	Analyse des Ostalgie-Themas in <i>Freitag</i>; zwischen Verständnis und Ablehnung	S. 35
5.1.	Periodisierung und Anzahl der Artikel.....	S. 35
5.2.	Methode und Problemstellung.....	S. 37
5.3.	Das Erscheinen der Ostalgie 1999 und 2000: die „erste Welle“.....	S. 39
5.3.1.	Die offene Suche nach der ostdeutschen Identität.....	S. 39
5.3.1.1.	Die Ostalgie als Signal eines neuen „Kulturkampfes“.....	S. 40

5.3.1.2.	Otto Köhler und die Kritik des Rotkäppchen-Syndroms.....	S. 41
5.3.1.3.	Ostalgie als Teil einer Rückversicherungsstrategie?.....	S. 43
5.3.1.4.	Die ostdeutsche Identität, eine neue Identität?.....	S. 44
5.3.1.5.	Die Ostalgie als Zeichen der medialen Kluft.....	S. 45
5.3.1.6.	Ahbe: Analyse des Ostalgie-Diskurses als «Methode».....	S. 47
5.3.1.7.	Die Sonder-„Zone“.....	S. 50
5.3.2.	Die unterschwellige Identitätsfrage.....	S. 51
5.3.2.1.	Ostalgie-Bücher und Filme: zwischen Ventil und Bewältigung.....	S. 51
5.3.2.2.	Verpasste gemeinsame Verfassung und irrsinnige Idealisierung: die Ablehnung jedweder Relevanz für Ostalgie und DDR-Nostalgie.....	S. 54
5.3.2.3.	Ostalgie Frauenstandpunkte: von UFV bis Christa Wolf.....	S. 55
5.3.3.	Die „erste Welle“ – ein vorläufiges Fazit.....	S. 58
5.4.	2000-2001: Ein Rückgang des Phänomens: die journalistische Ostalgie-Verdrossenheit?.....	S. 58
5.4.1.	Die nachträgliche ostdeutsche Identität.....	S. 58
5.4.2.	Schreien, lachen oder vergessen: die Ostalgie aus der Eulenspiegel-Perspektive.....	S. 61
5.4.3.	Der Rückgang der Ostalgie-Filme und -Bücher.....	S. 62
5.4.4.	Realismus und/oder Nostalgie? Das gesamtdeutsche Dilemma?.....	S. 64
5.5.	2003 – 2004: die „dritte Welle“ oder die große Rückkehr des Phänomens.....	S. 67
5.5.1.	Neuer Ansatz mit alten Fragen? Die ostdeutsche Identitätsfrage wird weiter diskutiert.....	S. 67
5.5.1.1.	Die Ostalgie-Shows als willkommene „Therapie“.....	S. 67
5.5.1.2.	Ominöse ostdeutsche Identität.....	S. 69
5.5.1.3.	Ostalgie-Hysterie und Authentizitäts-Defizit.....	S. 70
5.5.1.4.	Vom Wir zum Ich, vom kollektiven „Identitätsramschmarkt“ zur individuellen Selbstbehauptung.....	S. 72
5.5.1.5.	Eine Ostalgie-Variante: Fußball.....	S. 73
5.5.2.	Ostalgie weiter im Osten: die russische Perspektive.....	S. 74
5.5.3.	Ausstellungen und Museen über die DDR.....	S. 77
5.5.3.1.	Ausstellung über die DDR: mit oder ohne Ostalgie?.....	S. 78
5.5.3.2.	Nostalgie mit oder ohne Ostalgie?.....	S. 79
5.5.3.3.	„Konsum“ – gestern und heute.....	S. 81

5.5.4.	Kino, Literatur und Theater über die DDR.....	S. 82
5.5.4.1.	Kindheit in der DDR Hand in Hand mit den DDR-Institutionen?.....	S. 82
5.5.4.2.	Die Ostalgie und die „Mecklenburger Ostalgie“ – Erinnerungsorte?.....	S. 83
5.5.4.3.	Hassliebe anstatt Nostalgie?.....	S. 85
5.5.4.4.	Engagierte (ost-)deutsche Künstler als Ostalgie-Träger: die Debatte um „Die Distel“ und um Christa Wolf.....	S. 85
5.5.4.5.	Ostalgie, ein hämischer Spaß?.....	S. 88
5.5.5.	Versuche einer Erklärung des Phänomens Ostalgie.....	S. 88
5.5.5.1.	Die Ostalgie der „Wossis“.....	S. 88
5.5.5.2.	Die Desillusionierung.....	S. 89
5.5.5.3.	Ostalgie ohne Ostler.....	S. 91
5.5.5.4.	Die Ablehnung der Ostalgie als mediale Verdrängungsmaschine.....	S. 93
5.5.6.	Die dritte und letzte Welle.....	S. 95
6.	Resultate der Analyse und Fazit.....	S. 96
6.1.	Ostalgie oder Nostalgie.....	S. 96
6.2.	Der „Raub der Biographien“.....	S. 96
6.2.1.	Von einem zwangsaufgelegten „Wir“ zum nächsten.....	S. 97
6.2.2.	Ostalgie Ost trifft auf Ostalgie West: Ein Teufelskreis.....	S. 97
6.2.3.	Aufklärung als Lösung?.....	S. 98
6.3.	Deutschland: ein Sonderfall in der weltweiten Erinnerung an den Kalten Krieg?.....	S. 100
6.4.	Ein Ausblick: Versuch einer Prognose über die Entwicklung der Ostalgie im Kino.....	S. 101
7.	Literaturverzeichnis.....	S. 103
7.1.	Wissenschaftliche Literatur.....	S. 103
7.2.	Romane.....	S. 105
7.3.	Zeitungen.....	S. 105
7.4.	Freitag.....	S. 106
7.5.	Filme.....	S. 108

V. Abkürzungsverzeichnis

BIP	Bruttoinlandsprodukt
bzw.	beziehungsweise
СССР	Союз Советских Социалистических Республик (UdSSR)
CDU	Christlich Demokratische Union Deutschlands
DA	Demokratischer Aufbruch
Ders.	Derselbe
DDR	Deutsche Demokratische Republik
DFD	Demokratischer Frauenbund Deutschlands
d.h.	das heißt
Dies.	Dieselbe
DSU	Deutsche Soziale Union
Ebd.	Ebenda
FKK	Freikörperkultur
Fn.	Fußnote
KGB	Комитет государственной безопасности (Komitee für Staatssicherheit)
PDS	Partei des Demokratischen Sozialismus
SED	Sozialistische Einheitspartei Deutschlands
SPD	Sozialdemokratische Partei Deutschlands
s.u.	siehe unten
UdSSR	Union der Sozialistischen Sowjetrepubliken
UFV	Unabhängiger Frauenverband
Vgl.	Vergleiche
z.B.	zum Beispiel
ZDF	Zweites Deutsches Fernsehen

VI. Remerciements

Avant tout, je tiens à remercier le professeur Manuel Meune, sans qui ce mémoire n'aurait jamais été commencé et encore moins terminé. Son support soutenu et ses conseils m'ont donné les outils clés nécessaires à la rédaction de ce mémoire.

Je voudrais également remercier tout le personnel de la Section d'études allemandes de l'Université de Montréal pour les différentes formes que mon apprentissage a pris grâce à eux.

Il est impensable de ne pas remercier Sascha Bardens, mon chum pour la vie, pour tout le soutien apporté, sa patience, ses suggestions et les pauses du travail aussi, nécessaire pour retrouver l'équilibre. Je dois également beaucoup à trois amies de longue date, Malaïka Racine, Marie-Hélène Benoit-Otis et Claudia Bérubé; sans leur présence, conseils et écoute, cette aventure de la rédaction aurait été nettement moins belle. Et finalement, je remercie ma famille, ma famille adoptive du lundi soir et ami(e)s qui ont été présent(e)s et qui ont contribué, à leur façon, à la concrétisation de ce projet.

Marie-Julie Racine

1. Einleitung

Aus einer grauen historischen Ära eine schöne Erinnerung machen – so könnte man den Begriff „Ostalgie“, ein Wortspiel aus den Wörtern Osten und Nostalgie, beschreiben. Es ist damit die Nostalgie nach der DDR, der Deutschen Demokratischen Republik, gemeint. Im Großen und Ganzen ist die Ostalgie die Wiederentdeckung von Elementen der DDR-Gesellschaft, eine Art verschönernde Erinnerung an die DDR. Dieser Trend ist in vielen verschiedenen Formen zu finden, wie zum Beispiel in den vor einigen Jahren populären «Ostalgie-Shows» im Fernsehen. Es wird in diesen Shows im Trabi gefahren und Röstfein Kaffee getrunken, aber der politische Kontext wird beiseite gelassen. Die Ostalgie ist jedoch nicht nur im Fernsehen verbreitet, sie nimmt mehrere künstlerische Formen an, wie Musik (die Puhys), wie Internet-Seiten, wie Romane, die die Geschichte der Einwohner der DDR beschreiben (Thomas Brussig, Claudia Rusch) und wie Filme, die die je nach Standpunkt als mild oder hart beschriebene Diktatur direkt oder indirekt thematisieren (*Goodbye, Lenin!*, *Sonnenallee*). Sie nimmt auch kommerzielle Formen an: T-Shirts mit DDR-Ampelmännchen, Plakate, DDR-Parties, Ostalgie-Touren in Berlin, Konsumgüter oder Internet-Seiten, auf denen man ostalgische Produkte online kaufen kann.

Ein erstarktes Interesse für die DDR ist im wiedervereinigten Deutschland seit ungefähr 1995 zu spüren, oft in Form von Ostalgie. Dieses Phänomen, oder diese Mode wird mal positiv, mal negativ bewertet. Die Literatur über die Ostalgie ist vielfältig, da aber ihre Anzahl in dieser Arbeit begrenzt werden musste, wird hier hauptsächlich von der Zeitschrift *Freitag* die Rede sein, auch wenn ich andere Werke benutze. Ich habe mich auf ein ausgewähltes Material gestützt, und zwar auf die Artikel, die in *Freitag* erschienen sind und sich mit den Themen „ostdeutsche Identität“ und „Ostalgie“ beschäftigen. Ich werde mich in dieser Arbeit auch auf verschiedene Filme und Bücher stützen, die in den entsprechenden Artikeln genannt werden.

In dieser Arbeit wird zuerst der Stand der Forschung über die Ostalgie und ihre Bedeutungen für die deutsche Gesellschaft skizziert. In der Literatur werden zwei verschiedene Begriffe benutzt: Ostalgie und DDR-Nostalgie. Wir werden daher die Unterschiede zwischen den beiden Begriffen erarbeiten, gefolgt von einer Beschreibung der Zeitschrift *Freitag*, ihrer Leserschaft und ihrer Geschichte. Danach

werden kurz die geschichtlichen Ereignisse in Deutschland seit 1989 zusammengefasst, da für eine Behandlung des Themas Ostalgie ein Blick auf die Deutsche Wiedervereinigung unverzichtbar ist. Wir wollen im Anschluss die verschiedenen Varianten von Ostalgie definieren, bevor wir über DIE Ostalgie als Gesamtphänomen sprechen können.

Die Frage nach der Bedeutung von Ostalgie für die deutsche Identität ist unabdingbar, daher ist ein Teil dieser Arbeit der Ostalgie und der deutschen bzw. ostdeutschen Identität gewidmet. Die ostdeutsche Identitätsfrage geht einher mit der Frage nach der doppelten Geschichtsschreibung im Nachkriegsdeutschland, die ebenfalls ein Teil dieser Arbeit ist. Im Hauptteil erfolgt dann die Analyse der Artikel aus der Zeitschrift *Freitag*. Zu guter Letzt werden wir uns Fragen über den internationalen Charakter der Ostalgie und ihre Zukunft stellen.

1.1. Stand der Forschung

Nicht nur Soziologen, Journalisten und Literaturwissenschaftler interessieren sich für die Ostalgie, sondern auch das breite Publikum. Dazu kommen Politiker, die ebenfalls immer wieder mit dem Phänomen der Ostalgie konfrontiert werden.

Die folgende Darstellung benennt nicht all diejenigen Personen, deren Werke in diese Arbeit hätten Eingang finden können. Genauso wenig kann folgende Aufzählung Anspruch auf Vollständigkeit erheben; aus Gründen der Übersichtlichkeit und der Verständniserleichterung werden wir uns lediglich auf die anerkanntesten Abhandlungen zum Thema Ostalgie konzentrieren – auf eine Darstellung der Literatur zum Thema ostdeutsche Identität muss verzichtet werden.

Es existieren viele verschiedene Meinungen bezüglich der Ostalgie, aber in der Regel herrscht Einigkeit darüber, dass dieses Phänomen nicht nur kommerziell ist, und mehr als eine bloße Modeerscheinung. Ob die Leute der Meinung sind oder nicht, dass die DDR pauschal als „Unrechtsstaat“ charakterisiert werden soll, so sind sich doch viele darüber einig, dass die Unterdrückung in der DDR und ihre Opfer in den ostalgischen Werken allzu leicht „vergessen“ werden. Thomas Leuerer drückt dies in seinem Text, „Die heile Welt der Ostalgie – kollektive politische Erinnerung an die DDR durch mediale Verzerrung?“¹ sehr gut aus:

¹ Dieser Titel ist eine Anspielung auf das Buch von Stefan Wolle *Die heile Welt der Diktatur*, ein sehr lehrreiches Buch über die DDR-Geschichte.

Einen kurzen medialen Höhepunkt lang war „Ostalgie“, die romantisierende Verklärung des Lebens in der ehemaligen DDR, auf den Bildschirmen, in den Zeitungen und Zeitschriften der Bundesrepublik und darüber hinaus scheinbar omnipräsent. Gepflegt wurde aber nur die Erinnerung an die Alltagskultur und die Nischenwelt der ehemaligen DDR. Weitestgehend ausgeblendet blieben Unrecht und Unterdrückung in der DDR sowie deren Opfer. [...] Erinnerungskulturen sind, Edgar Wolfrum hat das erst am Beispiel des 17. Juni gezeigt, abhängig von den Medien. Diese sind aber kein neutraler Speicher, sondern selbst aktiv an der Bedeutungskonstruktion der zu vermittelnden Botschaft beteiligt: „Erinnert wird, was massenmedial präsentabel ist.“²

Auch mit Blick auf das medial verfälschte Bild von DDR und SED erhebt Leuerer oft den Zeigefinger. Er gehört zu denjenigen, die der Idealisierung der DDR durch Fernsehen, Kino, Internet und Literatur skeptisch gegenüber stehen. Es entstehe daraus ein unrealistisches Bild der DDR, das mit der Wirklichkeit nichts zu tun hat.

Die Ostalgie wird auch oft als Mittel zur Vergangenheitsbewältigung dargestellt, wie bei Stefan Wolle in seinem ausführlichen Buch über die DDR-Geschichte *Die Heile Welt der Diktatur*. In der Bevölkerung wird manchmal behauptet, dass die Ostalgie ein Zeichen dafür sei, die Wiederherstellung der DDR werde gewünscht. Diese Behauptung wird von Experten jedoch ausnahmslos verworfen, wie Thomas Ahbe es hier in einem seiner zahlreichen Artikeln und Büchern über die Ostalgie sehr schön ausdrückt:

Dennoch wurde und wird Ostalgie oft als Demonstration missverstanden, dass man die DDR „wieder haben“, die Vereinigung „rückgängig machen“ oder dass man sich nicht integrieren wolle. Vielmehr als das ist Ostalgie jedoch eine Integrationsstrategie. Ostalgie weist – mehr oder weniger demonstrativ – darauf hin, dass ein Teil der Ostdeutschen bei ihrer Integration in das vereinigte Deutschland, auf ihre eigenen, von denen der westdeutschen Mehrheit abweichenden Erfahrungen, Erinnerungen und Werte nicht verzichten wollen.³

Ahbe schlägt also als Erklärung für die Ostalgie vor, sie sei eine Art Methode, die die Ostdeutschen entwickelt haben, um sich ihre eigene Geschichte anzueignen und sie zu akzeptieren. Diese Theorie findet sich in der einschlägigen Literatur recht häufig. Ein besonders interessanter Punkt von Ahbe ist hier, dass die Ostalgie eine Integrationsstrategie sei. Diese Theorie stammt zwar von ihm, wurde aber auch von anderen Wissenschaftlern mit anderen Worten formuliert.

² LEUERER, Thomas : „Die heile Welt der Ostalgie – Kollektive politische Erinnerung an die DDR durch mediale Verzerrung?“. In: GOLL, Thomas / LEUERER, Thomas: *Ostalgie als Erinnerungskultur?* Baden-Baden: Nomos 2004, S. 47.

³ AHBE, Thomas: *Ostalgie: Zum Umgang mit der DDR-Vergangenheit in den 1990er Jahren*. Erfurt 2005, S. 66.

Die meisten Autoren, die in dieser Arbeit erwähnt werden, thematisieren das Minderwertigkeitsgefühl der Ostdeutschen den Westdeutschen gegenüber. Die Ostalgie sei ein Mittel, sich ein Selbstbewusstsein zu bilden und die eigene Identität zu stärken. Die nach der Wende erlebten Enttäuschungen werden immer wieder erwähnt, aber sie können nicht die Idealisierung der DDR allein rechtfertigen. Autoren wie Katja Neller, Thomas Ahbe, Elisabeth Noelle-Neumann und Renate Köcher – um nur einige zu nennen – sind sich darüber einig, dass die sehr starke Kritik, die die Westdeutschen an der DDR übten – und immer noch üben – ein Wir-Gefühl bei den Ostdeutschen verursacht hat – eine Art Gegenreaktion. 2002 meinten 84% der Westdeutschen, die DDR sei keine Art Demokratie gewesen.⁴ Viele Ostdeutsche fühlten sich kritisiert und nicht akzeptiert, und deshalb entwickelten sie den Reflex, die DDR zu verteidigen. Plötzlich waren die Ostdeutschen mehr denn je mit der DDR verbunden, sie war ein untrennbarer Teil von ihnen geworden, eine ganz neue Situation im Vergleich zu der Zeit vor der Wende. Sie versuchen dadurch, das Gefühl des Außenseitertums zu meiden.⁵ Eine Trotzidentität war erschaffen worden.

Eine andere Theorie behauptet, die Ostalgie sei etwas anderes als nur eine Trotzidentität. Sie sei der legitime Ausdruck der Erbschaft der DDR-Bürger und nicht etwa eine Barriere zur friedlichen Wiedervereinigung.⁶ Paul Cooke ist einer der Autoren, die diese Meinung vertreten. Es wird oft von anderen Autoren erwähnt, dass die DDR nach der Wende gänzlich verdrängt wurde, aber oft wird hinzugefügt, dass sie trotzdem zur persönlichen Geschichte der ehemaligen DDR-Bürger gehört, und nicht ewig ignoriert werden kann. Die Ostalgie sei ein Zeichen dafür, die DDR-Bürger hätten jetzt eine ausreichend gefestigte Identität, um über die Vergangenheit bzw. die DDR zu sprechen. Die Ostalgie sei, so Cooke, die bloße Darstellung des immer wichtigeren Platzes des ostdeutschen Erbes für die ehemaligen DDR-Bürger, selbst für die, die immer mehr den Kapitalismus und seine Werte akzeptieren.⁷ Da die DDR oft als Unrechtsstaat bezeichnet wird, müssen sie die schönen, guten Seiten der DDR umso plakativer aufzeigen, um ihre Erinnerungen an die DDR zu

⁴ NOELLE-Neumann / KÖCHER, Renate : *Allensbacher Jahrbuch der Demoskopie 1998-2002*, Band 11, München, K. G. Saur, 2002, S. 554.

⁵ Nach: COOKE, Paul: „Ostalgie, Identity, and Cyberpresse“. In: *Seminar, A Journal of Germanic Studies*, Vol. XL, Number 3, September 2004, S. 216. *Keine wörtliche Wiedergabe.

⁶ Nach ders., S. 209. * Keine wörtliche Wiedergabe.

⁷ Ders., S. 218. * Keine wörtliche Wiedergabe.

rechtfertigen, um deren schlechtes Bild zu relativieren. Sie möchten zeigen, dass ein „normales“⁸ Leben auch in der DDR möglich war.

Paul Cooke bietet eine interessante Analyse von DDR-nostalgischen Webseiten, indem er behauptet, dass diese oft die ideologischen Werte der DDR benutzen, um die aktuelle deutsche Gesellschaft zu kritisieren: „Die Absicht besteht darin, der deutschen Einheit einen echten Sinn zu verleihen.“⁹ Damit meint Cooke, dass ein Punkt in Deutschland erreicht werden kann, wo die Unterschiede zwischen Ost- und Westdeutschen kein Hindernis mehr beim Zusammenleben sind. Der echte Sinn der Einheit sei der Anspruch der Gesamtdeutschen, ein einziges Volk zu sein, das friedlich zusammen lebt, in einem Land, in dem Gleichheit zwischen Ost und West herrscht.

Besonders kritisiert und als negativ angesehen werden die verschiedenen Ostalgie-Shows im Fernsehen. Alle Experten sind sich darüber einig, dass sie nur einen Teil des Lebens in der DDR zeigen und keineswegs zum besseren Zusammenleben führen: „Die heutigen Ostalgieshows sind nichts anderes, als eine verspätete Fortsetzung des großen DDR-(Selbst-)Betruges. So wächst nicht zusammen, was zusammen gehört“¹⁰. Dies wurde nicht nur in wissenschaftlichen Abhandlungen thematisiert, sondern sogar im Parlament, wo das Problem etwa vom Bundestagsabgeordneten Siegfried Scheffler (SPD) angeschnitten wurde. Er sprach von der „Unvereinbarkeit“ zwischen dem Thema Unrechtsstaat und einer Unterhaltungssendung.¹¹ Dass die Ostalgie-Shows auch innerhalb des politischen Raums diskutiert werden, zeigt, dass das Phänomen der Ostalgie eine durchaus große Wirkung hat.

Ostalgie oder linke Alternative von Christian v. Dittfurth¹² darf nicht als Studie der Ostalgie verstanden werden. Obwohl seine Geschichten interessant sind, sind sie zu sehr meinungs- und erfahrungsorientiert, um sein Buch als Referenz zur Ostalgie gelten zu lassen. Solche Bücher, die sich mit dem Thema Ostalgie aus einem sehr persönlichen Blickwinkel auseinandersetzen, gibt es viele. Obwohl sie

⁸ Nach ders., S. 216.

⁹ Ders., S. 215. * Keine wörtliche Wiedergabe.

¹⁰ HOHMANN, Martin in: KOOP, Volker : „Ostalgie – Nur Geschäft oder Beitrag zum Verstehen?“. In: *Das Parlament* 53, 06.10.2003, S. 2. In: NELLER, Katja: *DDR-Nostalgie, Dimensionen der Orientierungen der Ostdeutschen gegenüber der ehemaligen DDR, ihre Ursachen und politischen Konnotationen*, Wiesbaden 2006, S. 52.

¹¹ KOOP, Volker : „Ostalgie – Nur Geschäft oder Beitrag zum Verstehen?“. In: *Das Parlament*, 29.09.2003.

¹² DITFURTH, Christian: *Ostalgie oder linke Alternative*, Köln, 1998

zum Lesen durchaus zu empfehlen sind, werden Sie in Rahmen dieser Arbeit zu Gunsten von wissenschaftlicheren Werken nicht berücksichtigt.

Die Artikel oder Bücher, die sich mit dem Phänomen Ostalgie beschäftigen, greifen das Thema meistens nicht in seiner Gesamtheit auf. In der Regel wird immer nur ein Medium analysiert: Internet-Seiten, Romane, Filme, Lieder usw. Der politische Einfluss der Ostalgie oder einfach das Erzählen persönlicher Erfahrungen sind ebenfalls Aspekte der Ostalgie, die aus der Nähe analysiert werden. Ein paar Werke versuchen, das Phänomen der Ostalgie in einem globaleren Zusammenhang zu untersuchen, wie beispielsweise Reinhard Ulbrich und Andreas Kämper mit ihrem Buch *Sandmännchen im Trabi-Land*¹³. Das Buch erklärt, sehr präzise aber gleichzeitig humorvoll, den Kontext, in dem die Ostalgie sich entwickelt hat. Darin sind auch viele (Schlüssel-)Statistiken über Arbeitslosigkeit, Geburten vor und nach der Wende in Ost- und Westdeutschland enthalten, sowie über weitere Unterschiede zwischen den Ost- und Westdeutschen. Ulbrich und Kämper arbeiten jedoch mit bereits erhobenem Zahlenmaterial und nicht mit eigenen Daten; im Gegensatz zu der beeindruckenden Studie über die jungen Ostdeutschen von Peter Förster¹⁴.

Förster bietet mit seinem Werk *Junge Ostdeutsche auf der Suche nach der Freiheit* dem Leser eine lange Studie, die die Entwicklung der politischen, sozialen und persönlichen Einstellungen der jungen Ostdeutschen zur Wiedervereinigung zwischen 1992 bis 2000 nachzeichnet. In dieser Studie ist die Weiterentwicklung des Zufriedenheitsniveaus auf verschiedenen Ebenen des Lebens nach der Wende zu finden. Försters Statistiken zeigen sehr deutlich, dass kurz nach der Wiedervereinigung ein nicht zu leugnender Enthusiasmus bei den Ostdeutschen herrschte, und dass dieser Enthusiasmus sich mit der Zeit und den mit ihr verbundenen Enttäuschungen auflöste, um Platz für eine Ostalgie zu schaffen, oder zumindest für eine Anerkennung mancher positiven Aspekte des Lebens in der DDR.

¹³ ULBRICH, Reinhard / KÄMPER, Andreas : *Sandmännchen im Trabi-Land, Das Ostalgie-Kultbuch*, ECON Taschenbuch Verlag, Düsseldorf & München, 1997

¹⁴ FÖRSTER, Peter : *Junge Ostdeutsche auf der Suche nach der Freiheit. Eine Längsschnittstudie zum politischen Mentalitätswandel bei jungen Ostdeutschen vor und nach der Wende*, Leske & Budrich, Opladen, 2002

Ein anderes Werk, das nicht unerwähnt bleiben darf, ist *DDR-Nostalgie, Dimensionen der Orientierung der Ostdeutschen gegenüber der ehemaligen DDR, ihre Ursachen und politischen Konnotationen* von Katja Neller¹⁵. Sie schafft nicht nur Kategorien und Gruppen, in die die verschiedenen Standpunkte über die Ostalgie klassifiziert werden, sondern berücksichtigt auch alle früher erwähnten Erklärungsversuche des Phänomens und versucht, jeden einzeln nachzuvollziehen. Alle Aspekte der DDR-Nostalgie, Ostidentität und Ostalgie werden in ihren politischen, sozialen und wirtschaftlichen Kontext gestellt und erklärt. Im Gegensatz zu anderen Werken, die sich mit dem Thema Ostalgie beschäftigen haben, hat Neller alle Gesichtspunkte berücksichtigt, anstatt nur ein Medium zu analysieren oder sich nur auf die wirtschaftliche Frage zu konzentrieren, und ihr Werk ist daher in meinen Augen im Begriff, zu einem „Klassiker“ der Ostalgie-Forschung zu werden.

Hochinteressant sind Katja Nellers 4 Kategorien von DDR-Nostalgikern: 1) die unideologischen Nichtnostalgiker, 2) die unideologischen Nostalgiker, 3) die ideologischen Nichtnostalgiker, 4) die ideologischen Nostalgiker.¹⁶ Diese Kategorien beziehen sich auf Personen, damit eine Differenzierung der verschiedenen Haltungen zur Ostalgie ermöglicht wird. Thomas Ahbe schlägt seinerseits auch Kategorien vor, aber sie betreffen nicht die Menschen, sondern verschiedene Arten von Ostalgie: erstens eine berechtigte Form der Erinnerung, zweitens eine Erfolg versprechende Geschäftsidee, oder drittens eine besondere Art ostdeutscher Selbstbehauptung.¹⁷

Die Ostalgie erklärt man auch gerne mit den konkreten Konsequenzen der Wiedervereinigung. Es existieren viele Hypothesen, dass die Ostalgie nicht das „Erbe der Teilung“¹⁸ sei, sondern eine direkte Konsequenz der Arbeitslosigkeit, und noch mehr eine Konsequenz der Unterschiede zwischen dem Wohlstand in Westdeutschland und Ostdeutschland. Es sei nicht nur die Anpassungsphase, die

¹⁵ NELLER, Katja : *DDR-Nostalgie, Dimensionen der Orientierung der Ostdeutschen gegenüber der ehemaligen DDR, ihre Ursachen und politischen Konnotationen*, VS Verlag für Sozialwissenschaften, Wiesbaden, 2006

¹⁶ NELLER, Katja : „DDR-Nostalgie? Die politische Orientierung von Ost- und Westdeutschen im Vergleich.“ In: FALTER, Jürgen / GABRIEL, Oscar W. / RATTINGER, Hans: *Wirklich ein Volk?*. Opladen 2000, S. 571-607. Diese Kategorien werden in den nächsten Seiten dieser Magisterarbeit ausführlich erklärt.

¹⁷ AHBE: *Ostalgie. Zum Umgang mit der DDR-Vergangenheit in den 1990er Jahren*, S. 7.

¹⁸ WESTLE, Bettina, „Kollektive Identifikation und Orientierungen gegenüber Demokratie und Sozialismus.“ S. 264 In: SCHMITT-BECK, Rüdiger / WASMER, Martina (HRSG.): *Sozialer und politischer Wandel in Deutschland: Analyse mit ALLBUS- Daten aus zwei Jahrzehnten*. Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2004, S. 261-301.

den Ostdeutschen schwer falle, sondern der möglich gewordene direkte Vergleich mit den Westdeutschen. Da die Wohlstandsdiskrepanz zwischen den neuen und alten Bundesländern immer noch existiert, sieht Detlef Pollack in der Bildung einer ostdeutschen Sondermentalität vor allem die Folge einer wirtschaftlichen und kulturellen Unterprivilegierung der Ostdeutschen. Sie beruhe vorrangig auf einem Bedürfnis der Ostdeutschen nach Abgrenzung von den Westdeutschen, deren abwertende Blicke sie zum Teil verinnerlichen aber die sie auch ablehnen, weil sie damit unerträgliche Benachteiligung und Demütigung assoziieren. Eine solche Identität lasse sich instrumentalisieren, auch in der Auseinandersetzung Ost- versus Westdeutschland.¹⁹

Katja Neller erklärt dies sehr genau: Die Unmöglichkeit, sich mit den Westdeutschen zu identifizieren, sowie ein gewisses Fremdheitsgefühl, tragen dazu bei, sich als Gruppe von den Westdeutschen abzugrenzen; deshalb seien nicht nur die positiven Orientierungen gegenüber der DDR immer stärker, sondern auch der Anstieg einer „teilnationalen Identität“²⁰. Die Schwierigkeiten, sich mit den Westdeutschen zu identifizieren, sind in ihrem Werk oft ein Thema, aber auch die Unzufriedenheit mit der aktuellen Situation wird als mögliche Erklärung für die Ostalgie oft erwähnt.

Politik und Forschung gehen oft konform und ziehen oft die gleichen Schlüsse. Bernd Faulenbach, Vorsitzender der Bochumer SPD und westdeutscher Universitätsprofessor behauptet, die Partial-Nostalgie ziele zwar nicht auf eine Rückkehr zur DDR-Vergangenheit, wirke jedoch einer kritischen Sicht entgegen und sei im übrigen Ausdruck der Unzufriedenheit mit der gegenwärtigen Situation.²¹ Oder mit den Worten von Katja Neller: „Verändert hat sich unter anderem die ostdeutsche Einschätzung Westdeutschlands als weniger golden, als dies vor der Wende der Fall war.“²²

¹⁹ POLLACK, Detlef: „Die Entwicklung der politischen Kultur in Ostdeutschland. 1990-1998“. In: CZADA, Roland / WOLLMANN, Hellmut: *Von der Bonner zur Berliner Republik. 10 Jahre deutsche Einheit*. Leviathan. Sonderheft 19/1999, S. 281-307; Ders., PICKEL, Gert: „Die ostdeutsche Identität – Erbe des DDR-Sozialismus oder Produkt der Wiedervereinigung? Die Einstellung der Ostdeutschen zu sozialer Ungleichheit und Demokratie“. In: *Aus der Politik und Zeitgeschichte*, B 41-42/98, S. 9-23.

²⁰ NELLER: *DDR-Nostalgie, Dimensionen der Orientierung der Ostdeutschen gegenüber der ehemaligen DDR, ihre Ursachen und politischen Konnotationen*, S. 53.

²¹ Zitiert aus: COOKE: „Ostalgie, Identity, and Cyberpresse“, S. 208.

²² NELLER: *DDR-Nostalgie, Dimensionen der Orientierung der Ostdeutschen gegenüber der ehemaligen DDR, ihre Ursachen und politischen Konnotationen*, S. 78.

Es ist ziemlich schwierig, stolz darauf zu sein, aus der DDR zu kommen, weil, wie Friederike Eigler es formuliert, im kollektiven Gedächtnis der Bundesrepublik die DDR-Vergangenheit tendenziell auf ein System der Repression reduziert werde. Die Ostdeutschen werden deswegen auf unangemessene Weise kriminalisiert. Dieses Bild des Unrechtsstaates verschlimmert das Minderwertigkeitsgefühl mancher. Es trägt auch dazu bei, dass die persönlichen Erfahrungen von diesem Makel überdeckt werden. So behauptet Eigler, die die Rolle der Massenmedien bei der Zementierung von Ost-West Gegensätzen keineswegs unterschätzt:

Die Medienöffentlichkeit ist bis heute so sehr auf ost- westdeutsche Differenzen fixiert, dass Konflikte und Differenzen innerhalb der ostdeutschen Teilgesellschaft übersehen würden, damit aber ein schiefes und unscharfes Bild „der Ostdeutschen“ fortgeschrieben wird.²³

Katja Neller erklärt die große und prägende Rolle der Medien in der Frage des Zusammenwachsens der Ost- und Westdeutschen ihrerseits wie folgt:

Generalisierte Vorstellungen der Ostdeutschen von den Westdeutschen und umgekehrt, sogenannte *Ost-West-Stereotypen*, in der öffentlichen Diskussion schlagzeilengerecht meist eher im Stil von „Feindbildern“ denn als neutrale „Fremdbilder“ präsentiert, bilden ebenfalls einen wichtigen Aspekt der Schwierigkeiten des Zusammenwachsens der Ost- und Westdeutschen seit der Vereinigung.²⁴

Es sind in der Regel lediglich Stereotypen, verstärkt durch die in den Medien thematisierten Differenzen zwischen Ost und West. Nun ist es aber einer Integration der Ostdeutschen nicht gerade zuträglich, wenn die Westdeutschen, also die Personengruppe, in die die Ostdeutschen integriert werden sollen, immer nur präsentiert bekommen, wie groß denn die Unterschiede zwischen den beiden sind. So werden Ressentiments geschürt und Antipathien aufgebaut, die ohne die Zerrbilder in den Medien vermutlich niemals dieses Ausmaß angenommen hätten, und es werden Probleme heraufbeschworen, die de facto wohl gar keine sind. Die Medien werden also, so Neller, als „Störfaktor für ein gemeinsames gesamtdeutsches ‚Wir-Gefühl‘“²⁵ bezeichnet.

²³ EIGLER, Friederike : „Phantastische Züge in « DDR-Romanen » der neunziger Jahre “. In: *Seminar, A Journal of Germanic Studies*, Vol. XL, Number 3, September 2004, S. 194.

²⁴ NELLER, Katja: „DDR-Nostalgie?“ In: FALTER, Jürgen / GABRIEL, Oscar W. / RATTINGER, Hans (Hrsg.), *Wirklich ein Volk?: Die politischen Orientierungen von Ost- Westdeutschen im vergleich*, Opladen, Leske + Budrich, 2000, S. 573.

²⁵ Ebd.

Nach Meinung von Reinhard Ulbrich und Andreas Kämper stellt sich die Frage: müsse man denn vergessen, wie ein Kompass funktioniere, nur weil man es bei den Pionieren gelernt habe?²⁶ Damit meinen sie, dass nicht alle Erfahrungen vergessen werden sollen, nur weil sie in einem Staat stattfanden, der oft als Diktatur bezeichnet wurde. Es geht nicht um Ostalgie, sondern um Melancholie. Jeder Mensch dürfe auf die Vergangenheit zurücksehen, auf die eigenen Erfahrungen. Wenn das nicht möglich ist, dann fehle ein sehr wichtiger Teil seines Lebens. Diese Theorie wird oft herangezogen, um die Ostalgie zu erklären. Es wird behauptet, dass die Ostalgie eigentlich nur als ein Blick auf die Vergangenheit und die persönlichen Erfahrungen betrachtet werden sollte. Die Autoren, die dieser Meinung sind, versuchen, uns daran zu erinnern, dass die Ostdeutschen in der DDR lebten und sie ihre Erfahrungen in der DDR nicht einfach vergessen können, nur weil sie in der DDR stattgefunden haben, wo keine Demokratie herrschte.

Die immer noch existierenden Ungleichheiten der Lebensumstände zwischen Ost- und Westdeutschland sind nach der Meinung von Bettina Westle und Renate Köcher, die sich sehr intensiv mit dem Thema Ost-West Beziehungen beschäftigt haben, der Annäherung zwischen Ost- und Westdeutschen ein großes Hindernis. Dieselben Ungleichheiten sind Wasser auf die Mühlen der Einheitsfrustration.

Zusammenfassend könnte man sagen: "Der Ossi tickt anders – no more, but more importantly, no less."²⁷ Im Rahmen dieser Arbeit wird untersucht, inwiefern der ostalgische „Ossi“ anders tickt, und zwar an Hand einer Analyse von Texten aus der Zeitschrift *Freitag*.

Bevor jedoch mit dieser Untersuchung begonnen werden kann, muss zum besseren Verständnis der Originalzitate eine weitere Präliminarie geklärt werden: Der Unterschied zwischen Ostalgie und DDR-Nostalgie. Es mag unbedeutend erscheinen, dass mal das Wort „Ostalgie“, mal das Wort „DDR-Nostalgie“ benutzt wird, um über die Verschönerung bzw. Verklärung der DDR zu sprechen. So irrelevant ist es aber nicht, denn die beiden Begriffe sind nur scheinbar gleich. Zwar halten manche die beiden Begriffe für Synonyme eines gemeinsamen Phänomens. Die Ostalgie sei einfach das neue empfundene Kunstwort für DDR-Nostalgie und bedeute das gleiche. Aber dann besteht die Frage: warum wird der Ausdruck DDR-

²⁶ ULBRICH / KÄMPER: *Sandmännchen im Trabi-Land*, S. 13.

²⁷ HOGWOOD, Patricia: "Red is for Love...": Citizens as Consumers in East Germany." Grix and Cooke, eds. 45-60. In: COOKE, Paul: „Ostalgie, Identity, and Cyberpresse“. In: *Seminar, A Journal of Germanic Studies*, Vol. XL, Number 3, September 2004, S. 219.

Nostalgie weiterbenutzt, auch wenn der neue Begriff Ostalgie schon erfunden wurde?

Schon Anfang der 90er Jahre war von einer Art Nostalgie der DDR in den Neuen Bundesländern die Rede, aber der Begriff Ostalgie wurde nicht sofort übernommen. Mit der Zeit wurde das Wort immer öfter benutzt, es wurde sogar zum meistbenutzten Wort. Aber es war trotzdem immer noch die Rede von einer DDR-Nostalgie, oder Nostalgie in Ostdeutschland und anderen Varianten.

Katja Neller stellt in ihrem Buch *DDR-Nostalgie, Dimensionen der Orientierung der Ostdeutschen gegenüber der ehemaligen DDR, ihre Ursachen und politischen Konnotationen* fest, dass man idealerweise einen Unterschied zwischen den beiden Begriffen machen sollte und gibt mehrere Beispiele von verschiedenen Autoren, die entweder DDR-Nostalgie, oder Ostalgie benutzen; ein Zeichen dafür, dass ein echter Unterschied gemacht wird. Die DDR-Nostalgie werde im sozialwissenschaftlichen Diskurs häufig als theoretischer Begriff benutzt und er sei daher für wissenschaftliche Analysen geeignet, während die Ostalgie ein reines Kunstwort sei.²⁸ Mit anderen Worten wird von DDR-Nostalgie gesprochen, wenn man sich wissenschaftlich mit dem Thema beschäftigt und sie als positive Orientierungen der Ostdeutschen (bzw. der früheren DDR-Bürger) gegenüber der ehemaligen DDR definiert.²⁹ Der Begriff Ostalgie entspricht dagegen, nach Neller, dem Kult, den Ostalgiepartys und der Popularisierung der DDR-Produkte, -Musik, -Symbole usw.³⁰

Nellers Unterscheidung hat sich jedoch noch nicht nachhaltig durchgesetzt, denn diese Differenzierung zwischen dem kommerziellen kultischen Phänomen und der wissenschaftlichen Literatur über das Phänomen wird von den meisten Autoren von *Freitag* nicht getroffen. Das Wort „Ostalgie“ wird von ihnen auch im Kontext einer ernsten Analyse verwendet, besonders bezüglich der ostdeutschen Identität. Daher möchten wir der Einfachheit und der Verständniserleichterung halber im Rahmen dieser Arbeit ebenfalls keinen Unterschied zwischen dem Phänomen der Ostalgie und der Literatur über sie machen.

²⁸ NELLER: *DDR-Nostalgie, Dimensionen der Orientierung der Ostdeutschen gegenüber der ehemaligen DDR, ihre Ursachen und politischen Konnotationen*, S. 41.

²⁹ Dies., S. 43.

³⁰ Dies., S. 49.

1.2. Die Zeitschrift *Freitag*

1.2.1. Warum *Freitag*?

Wenige Zeitschriften der DDR haben die Wende überlebt, entweder standen sie der SED – der Sozialistischen Einheitspartei Deutschlands, die sozusagen einzige Partei der DDR – zu nahe, oder die DDR-Einwohner hatten einfach mehr Interesse an den Publikationen des Westens. Es war auch so, dass aus ökonomischen Gründen Ost-Zeitungen von West-Zeitungen aufgekauft wurden. Die neuen Bundesländer waren ein neuer Markt für die Verlage des Westens, sodass ostdeutsche Zeitungen ihre Unabhängigkeit verloren. *Freitag* hat aber durch eine Zusammenarbeit mit einer West-Zeitschrift, der *Volkszeitung*, die Wende überlebt. Darüber hinaus stammen mehrere Journalisten der Zeitschrift aus der DDR; sie haben also einen Einblick, der für den östlichen Standpunkt repräsentativ ist. Da wir uns hier hauptsächlich darauf konzentrieren wollen, was die Ostalgie über die ostdeutsche Identität verrät, ist das Wissen und die Erfahrung der Ostdeutschen besonders aufschlussreich.

Der Standpunkt der Journalisten der Wochenzeitschrift *Freitag* ist aus vielen Gründen hochinteressant. Ihr Werbespruch, »Andere machen Meinung, wir korrigieren sie«, kann als arrogant empfunden werden, beschreibt aber ziemlich gut den Ton und Stil der Zeitschrift. Sie versteht sich auch als ein Podium für Minderheiten – vor allem für die ostdeutsche. Über die Leserschaft sagt *Freitag* folgendes:

Das Blatt hat sechzig Prozent Leserinnen und Leser aus dem Westen des Landes und vierzig aus dem Osten. Es ist damit die einzige Zeitung in Deutschland, die paritätisch und ohne Dominanz einer Seite gelesen werden kann.³¹

Dies ist sehr wichtig, weil uns der ostdeutsche Standpunkt interessiert, er aber kein isolierter Standpunkt ist. Diese Artikel bieten also einen Dialog zwischen den beiden Teilen Deutschlands.

Ein Zeitungsartikel erlaubt es einem Journalisten natürlich nicht, sich allen Facetten des Phänomens anzunehmen oder das Thema mit all dem für einen Gesamtblick auf die Deutsche Ostalgie-Welle nötigen Tiefgang abzuhandeln. Trotzdem ist eine Zeitschrift ein bedeutendes Sprachrohr, das einem großen

³¹ Infoblatt über die Zeitschrift *Freitag*, wurde auf Nachfrage von der Redaktion verschickt.

Spektrum der Bevölkerung Zugang zu den Überlegungen bezüglich eines sozialen Phänomens gewähren kann und gewährt, in unserem Fall bezüglich der Ostalgie.

Um das Thema zu behandeln, werden die Artikel untersucht, in denen die Begriffe „DDR-Nostalgie“, „Ostalgie“ und „ostdeutsche Identität“ verwendet werden und die zwischen 1999 und 2004 erschienen sind. Am Anfang dieses Zeitraums erschienen die ersten Artikel über das Thema und die Spitze des Phänomens wurde 2003 erreicht. Der gewählte Zeitraum reflektiert daher Entstehung, Hochphase und Nachwirkung des Ostalgie-Höhepunktes.

1.2.2. Leserschaft und Geschichte

Nach Angaben der Zeitschrift selber³² wird *Freitag* wöchentlich von ungefähr 12 000 Deutschen gelesen. Die Leser sind hauptsächlich Männer (68,7%), haben meist einen Studienabschluss (63,7%) und wohnen eher in Großstädten, als in kleinen Städten. Die Leserschaft beschäftigt sich gern mit Politik, Literatur und ist eher sozial engagiert.

Die Wochenzeitschrift entstand schon zu DDR-Zeiten, obwohl sie erst seit dem 9. November 1990, genau ein Jahr nach dem Mauerfall, *Freitag* genannt wurde. Vorher hieß sie *Sonntag* und wurde vom Kulturbund der DDR herausgegeben. Der Kulturbund wurde zuerst geschaffen, um eine „antifaschistisch demokratische“ Kultur in der DDR zu fördern und zu kontrollieren. Das bedeutet konkret, dass der Kulturbund den Inhalt jeder Publikation überprüfte, um sicher zu sein, dass nichts „partei-feindliches“ veröffentlicht wurde. Nach der Wende wurden *Volkszeitung* (West) und *Sonntag* (Ost) vereinigt, und die Zeitschrift *Freitag* wurde das erste Mal in ihrer neuen Form veröffentlicht.

Die *Volkszeitung* entstand am 12. Mai 1953 als westdeutsche Tageszeitung und ihre Redaktion lag in den Händen von kommunistischen Funktionären. Ab 1954 erschien die Zeitung wöchentlich statt täglich. Sie unterstützte die Studentenbewegung und war DDR-freundlich.

Die kulturelle Zeitschrift *Sonntag* wurde 1953 in Ostberlin gegründet, erschien wöchentlich und war links-orientiert, sie übte nur eine vorsichtige Kritik an der SED-Politik, da in der DDR eine Selbstzensur besser war, als gar nicht erscheinen zu

³² Ebd.

dürfen. Die Leserschaft war eher intellektuell. Hier ist die Art und Weise, wie sich die Zeitschrift darstellt:

Ein traditionelles Gewicht hat die Kulturberichterstattung, die schon in der »Volkszeitung« eine große Rolle spielte, ebenso wie im »Sonntag«, der eine reine Kulturwochenzeitung zu DDR-Zeiten war und deren politische Botschaften zwischen den Zeilen blühten. [...] Beide Zeitungen hatten zu ihren jeweiligen Gesellschaftsordnungen ein mehr oder weniger kritisches Verhältnis. Aus dieser Haltung einer analytischen Distanz zur deutschen Vergangenheit schien eine Fusion nötig und möglich.³³

Die beiden Zeitungen *Sonntag* und *Volkszeitung* waren kritisch, linksorientiert und wurden eher von Intellektuellen gelesen. Eine Zusammenarbeit schien nach der Wende von 1989 also logisch zu sein und das Ergebnis wurde von der Leserschaft positiv angesehen.

Die Wiedervereinigung war der eigentliche Anlass der Entstehung der Zeitschrift *Freitag*. Eine weitere, spätere „Geburt“ der Wiedervereinigung war auch die Ostalgie, der wir uns zuwenden, denn es erwies sich, dass *Freitag* einer der wichtigen Träger der Reflexion über die Ostalgie ist. Damit wir die Analysen in *Freitag* besser interpretieren können, ist es jetzt nötig, die wichtigsten Ereignisse der Wiedervereinigung und auch der Zeit nach der Wende im Kopf zu haben. Deshalb folgt auf den nächsten Seiten eine Zusammenfassung der geschichtlichen Hauptereignisse.

1.3. Die Wiedervereinigung als Entstehungsmoment der Ostalgie

Die Wende war ein großes Ereignis in der deutschen Geschichte. Es war zu erwarten, dass das Treffen von zwei lange getrennten Bevölkerungen viele Reaktionen verursachen würde.

Die paradoxe Gemütslage der »ostalgieischen« Melancholie stiftete in der unmittelbaren Nach-Wendezeit unter dem schockhaften Eindruck des Gesellschaftsumbruchs Allianzen, die für alle Beteiligten verwirrend gewesen sein müssen.³⁴

Man kann sich nicht mit dem Thema Ostalgie beschäftigen, ohne an den Kontext der Wiedervereinigung zu denken, da die Ostalgie direkt mit den Konsequenzen der Wiedervereinigung zu tun hat. In der DDR herrschte in den

³³ Ebd.

³⁴ ARNOLD, Heinz Ludwig / MEYER-GOSAU, Frauke : « Ost-West-Schmerz ». In: *DDR-Literatur der neunziger Jahre*, Text + Kritik im Richard Boorberg Verlag GmbH & Co, München, S. 7

Monaten vor der Wende bei vielen der Wille, das Land als unreformierbar hinter sich zu lassen. Nach einer Periode der Hoffnung mit der Ankunft von Gorbatschow an der Spitze der Sowjetunion glaubte man inzwischen nicht mehr an eine Verbesserung des Systems und sehnte sich nach dem Westen, nach einer besseren Welt, was viele zum illegalen Verlassen des Landes veranlasste – unter anderem über die westdeutschen Botschaften in Ostblockländern.

Nach den Demonstrationen der oppositionellen Gruppen und dann von immer größeren Anteilen der Bevölkerung fiel am 9. November 1989, kurz nach dem 40. Jahrestag der DDR, die Berliner Mauer. Die Grenzen der DDR wurden geöffnet. Dies zwang die DDR, sich neu, d.h. nicht mehr nur scheindemokratisch, sondern tatsächlich freiheitlich, zu bestimmen. Die SED versuchte, sich ein neues Bild zu verschaffen, deshalb wurden die Nachwirkungen des Stalinismus kritisiert. Die neuen Leiter der SED distanzieren sich von den ehemaligen Leitern der Partei, und sie entschuldigten sich beim Volk für die Greuelthaten und Unterdrückungen durch die Partei. Gregor Gysi wurde zum Vorsitzenden der SED gewählt, und die SED wurde auf seinen Vorschlag zur PDS, zur Partei des Demokratischen Sozialismus. Die PDS versuchte, ihr Image zu ändern bzw. zu verbessern. Am 18. März 1990 wurde in der DDR zum ersten Mal demokratisch gewählt, mit einer Wahlbeteiligung von 93,39%, und die Allianz für Deutschland kam mit einem Resultat von 40,8% an die Macht. Der Wille des Volkes war also klar, eine Wiedervereinigung wurde gewünscht. Die Frage war aber, wie? Was sind die Möglichkeiten, was sind die Beschränkungen?

Das westdeutsche Grundgesetz erlaubte zwei Möglichkeiten der Vereinigung: Der Artikel 23 sah den Beitritt der ostdeutschen Länder zum „Geltungsbereich des Grundgesetzes“ vor, während der Artikel 146 eine neue Verfassung und die Zustimmung durch das wiedervereinigte deutsche Volk zur Voraussetzung machte. Die konservative Allianz für Deutschland – CDU (Christlich Demokratische Union Deutschlands), DSU (Deutsche Soziale Union) und DA (Demokratischer Aufbruch) – plädierte für Artikel 23, die SPD trat für eine Vereinigung nach Artikel 146 des Grundgesetzes ein; die PDS wiederum forderte einen Staatenbund. Der Beitritt nach Artikel 23 in der damaligen Situation galt vielen als schneller und einfacher. Diesem wurde am 1. Juli 1990 Rechnung getragen.

Die Erwartungen der Bürger der DDR an den Westen waren nach dem Mauerfall sehr hoch: es wurde auf ein besseres Leben gehofft, ein Leben ohne Stasi, mit vielen Produkten auf dem Markt, ohne Grenzen. Obwohl die Mauer

gefallen war, entstand aber dennoch eine neue Grenze, durch Missverständnisse zwischen zwei Bevölkerungen, die sich 40 Jahre lang auseinander entwickelt hatten. 1989 trafen die zwei Teile Deutschlands voller Vorurteile und grundlegender Unterschiede aufeinander. Die in der DDR existierende materielle Sicherheit – bei allem fehlenden Luxus – verschwand mit der Wiedervereinigung ziemlich plötzlich.

Manche Elemente der DDR hätten im Prozess der Wiedervereinigung aufbewahrt werden können, hieß es oft. Es erschien im Nachhinein nicht alles nur schlimm. Die Kinderkrippen hätte die Bundesrepublik aufnehmen können. Die Wiedervereinigung bedeutete für manche die allmähliche Integration der DDR in die Bundesrepublik, für andere bedeutete es, dass die DDR von der Bundesrepublik plötzlich geschluckt, „angeschlossen“, wurde. Das wirtschaftliche und politische System der Bundesrepublik wurde fast über Nacht überall angewendet, ohne dass man es für nötig hielt, zu überlegen, ob nicht positive Aspekte der DDR zu bewahren seien.

Dieses plötzliche Verschwinden der DDR trug dazu bei, dass manche DDR-Bürger sich kolonialisiert fühlten, weil die DDR von der Bundesrepublik eben „annektiert“ wurde. Die DDR konnte jahrelang als eine Kolonie der Sowjetunion betrachtet werden, und nach der Wende behaupteten viele, dass die DDR nun eine Kolonie der Bundesrepublik geworden sei. Die Ostdeutschen fühlten sich übergangen; sie wurden nicht befragt, was alles im Einzelnen passieren sollte; es wurde einfach gemacht und die DDR wurde zu einem Stück Bundesrepublik. Hier ist, wie Bernd Schirmer das Gefühl in seinem Roman *Schlehwains Giraffe* mit einem ironischen Ton ausdrückt:

Wissen Sie, Schlewein hat ja das, was jetzt hier passiert, für eine Art Kolonialismus gehalten. [...] Es ist auch undankbar. Die Leute aus den alten Bundesländern tun sehr viel für uns. Sie scheuen keine Opfer. Ich habe selbst einen Onkel in München, der hat uns kräftig unter die Arme gegriffen.³⁵

Mit anderen Worten: der Westen forderte den Osten zur „Heirat“ auf, versuchte aber gleichzeitig, ihn als unmündigen Partner zu behandeln, so die häufige Kritik.

Für die Bundesrepublik bedeutete die Wiedervereinigung, etwas Fremdes in sich zu integrieren – die DDR. Der politische Wille war da; das bedeutet aber nicht, dass die zwei Staaten sich kannten. Den Hinweis auf das „Deutsche“ gab es in den Namen beider Länder, sie hatten aber de facto miteinander so gut wie nichts zu tun

³⁵ SCHIRMER, Bernd : *Schlehwains Giraffe*, Schwarzdruck, Berlin, 2000, S. 88.

– seit 1961 gab es nur beschränkte Reisemöglichkeiten in den Westen, und manchmal konnte man Besuch aus dem Westen empfangen. Aber trotz der „menschlichen Erleichterungen“ durch Willy Brandts neue Ostpolitik nach 1970 war das Fernsehen das Hauptkontaktmittel. Doch die Begegnung zwischen Ost und West war asymmetrisch, weil es viel mehr die DDR-Bürger waren, die sich Westfernsehen anschauten, als umgekehrt. Das Fernsehen trug dazu bei, Hoffnungen auf ein besseres Leben zu wecken und wach zu halten. Es war dank des Fernsehens möglich, eine recht konkrete Vorstellung vom westlichen Leben zu haben, die alltägliche DDR-Wirklichkeit änderte sich aber kaum – auch nicht mit den neuen Entwicklungen in der Sowjetunion nach 1985.

Der Alltag war auf Grund der verschiedenen ökonomischen Systeme in beiden Ländern deutlich anders; genau deswegen mussten sich die zwei Teile Deutschlands ab 1989 erst kennen lernen, sich aneinander gewöhnen. Dieses Treffen fand zwischen Menschen statt, die nicht die gleichen sozialen Bezugspunkte, Wertvorstellungen haben. Dies führte zu vielen Missverständnissen. Langsam passten sich die „Ossis“ an die konkurrierende Marktwirtschaft des Westens an und nicht alle „Wessis“ verstanden, dass die „Ossis“ nicht faul waren, sondern Schwierigkeiten hatten, mit dieser neuen Umgebung zurecht zu kommen, und nur Zeit brauchten, um sich anpassen zu können.

Etwa 10 Jahre nach der Wende wurden die Empfindlichkeiten und die Unterschiede geringer, und die DDR wurde zu einem Thema, über das man nicht mehr so emotional reden musste. Die Hypothese vom endlich erreichten Ende der Krise erschien glaubwürdig. Eine Art Normalisierung der sozialen und politischen Beziehungen zwischen dem Osten und dem Westen existierte tatsächlich aber sie war nach Meinung vieler deutlich langsamer als erhofft, und das Aufkommen der „Ostalgie“ und der unterschiedlichen Reaktionen darauf war ein Zeichen dafür, dass die Normalität noch nicht erreicht war.

2. Die verschiedenen Arten von Ostalgie

Es ist sehr schwierig über *die* Ostalgie an sich zu reden, weil es mehrere Varianten gibt. Die Einstellung zu ihr ist nicht immer die gleiche. Daher ist es wichtig, eine Art Kategorisierung der Ostalgie zu machen. Ostalgie ist fast unvermeidbar, sobald man sich mit der DDR beschäftigt und sich Fragen zu ihrer phantomatischen Existenz nach der Wende stellt.

Relevant ist es nun, die verschiedenen Einstellungen zur Ostalgie zu definieren. Dafür könnte untersucht werden, wer sich Ostalgie-Shows anschaut, oder wem ostalgische Filme gefallen. Interessant wäre auch, herauszufinden, warum dieses Phänomen erst ungefähr 10 Jahre nach der Wende und nicht schon früher erschien. Handelt es sich bei der Ostalgie um eine tiefe Identitätskrise, die im Sog der Begegnung der beiden Teile Deutschlands immer größer wird, wenn die Westdeutschen schließlich versuchen, sich die DDR-Geschichte anzueignen? Ist es bloß eine Modeerscheinung?

Die in den nächsten Seiten besprochenen Kategorien sollen nicht als hermetisch verstanden werden; es ist klar, dass in jeder Kategorie mehrere Stufen existieren und dass die verschiedenen Einstellungen zur Ostalgie ein Kontinuum, eine Skala mit fließenden Übergängen, darstellen. Es ist deutlich, dass manche Bürger je nach ihrer aktuellen Situation in der einen oder der anderen Kategorie stehen können. Wir versuchen hier lediglich, die Leitlinien der Ostalgie festzustellen.³⁶

2.1. Die Ostalgie im Osten, zwischen Vermissen und Verklären

2.1.1. Die Sehnsucht nach der DDR als sozial(istisch)es System

Diese Art von Ostalgie betrifft die Leute, die den kommunistischen Staat DDR an sich vermissen. Der Ursprung ihrer Nostalgie liegt vor allem in der sozialistischen Struktur der DDR. Sie trauern der DDR nach; trotz einiger Ungereimtheiten erscheint

³⁶ Katja Neller machte in „DDR-Nostalgie? Analysen zur Identifikation der Ostdeutschen mit ihrer politischen Vergangenheit, zur ostdeutschen Identität und zur Ost-West-Stereotypisierung“ wie schon erwähnt, einen sehr treffenden Vorschlag und zwar: (1) Unideologische Nichtnostalgiker, (2) Unideologische Nostalgiker, (3) Ideologische Nichtnostalgiker, (4) Ideologische Nostalgiker. Diese Kategorien sind zwar insofern relevant, als man alle Bürger in diese Kategorien einordnen kann, aber eher auf einem theoretischen Niveau. Wir wollten uns aber hier auf das Kontinuum konzentrieren.

ihnen die DDR nach wie vor als ein guter Staat. Für manche solcher ostalgischen Ostdeutschen sollte die DDR sogar wiederhergestellt werden – auch wenn sie eingestehen, dass es nicht mehr praktikabel ist.

Wie entstand diese Ostalgie, obwohl die Wiedervereinigung zuerst von der Mehrheit der DDR-Bevölkerung herbeigehofft wurde? Eine Art von Nostalgie nach der DDR als sozialistischem Staat entstand rasch, insbesondere bei denen, die von der Wiedervereinigung besonders stark enttäuscht wurden. Das Ausmaß derer darf aber nicht überschätzt werden³⁷. Diese Ostalgiker zeigen, wie falsch es ist, zu glauben, dass die Wiedervereinigung vollendet ist und dass beide Teile Deutschlands heutzutage wirklich *ein* Land sind. Das Gefühl von Annektierung und Kolonialisierung war in Ostdeutschland 1989 bei einigen so stark, dass es zum Teil immer noch existiert.

Viele Bezugspunkte der Bürger der DDR sind mit der Mauer verschwunden – nichts von der politischen Struktur der DDR wurde beibehalten. Von heute auf morgen mussten die bald zu „Ossis“ gewordenen Ostdeutschen sich an eine Marktwirtschaft gewöhnen, in der Konkurrenz herrschte. Die DDR war ein Land, in dem man sich keine Sorgen machen musste, ob man eine Wohnung oder eine Arbeit haben würde. In der Bundesrepublik Deutschland war das aber anders. Die Mieten waren vergleichsweise hoch, es gab keine Garantie für einen Arbeitsplatz, usw. Für Rentner z.B., die ein niedriges Einkommen hatten, bedeutete die Wiedervereinigung nicht immer eine Verbesserung ihres Lebensstandards. Viele Arbeiter und Angestellte wurden arbeitslos und zu langjährigen Sozialhilfeempfängern.

Die Frage ist nun, ob diese Leute sich tatsächlich nach dem System der DDR an sich sehnen, oder vielmehr nach dem festen Arbeitsplatz und der gesicherten Existenz, die sie im kommunistischen Staat hatten. Wie Stefan Wolle es zum Ausdruck bringt, kamen mit der Wiedervereinigung viele Änderungen, die nicht nur positiv waren, und die dem bequemen Nischenleben vieler ein Ende setzten:

Erst verschwanden die Angst und die bedrückende Ereignislosigkeit der Diktatur. Dann fiel die Mauer. Es verschwanden die Symbole und Uniformen der DDR, die ewigen Polizeikontrollen und die blauen Hundert-Mark-Scheine mit dem bärtigen Antlitz von Karl Marx. Es verschwanden die Goldpapier-Tüten mit Mokka-Fix, die Jugend-Mode-Läden, die grünen SV-Ausweise und die

³⁷ Katja Neller hat mit ihrer empirischen Studie über die Identität der Ostdeutschen klar gestellt, dass die meisten Ostdeutschen die DDR nicht zurückwünschen, obwohl manche die Tendenz haben, die DDR zu idealisieren.

Klappkarten der Stasi. Es verschwanden die sicheren Arbeitsplätze, die Nestwärme des Kollektivs, die ganze enge, aber überschaubare Welt des Realsozialismus.³⁸

Die Sicherheit, die es in der DDR gab, verschwand sehr plötzlich. Die von Bundeskanzler Helmut Kohl am 1. Juli 1990 versprochenen „blühenden Landschaften“ haben langsamer geblüht, als versprochen. Fest steht, dass aus diesen Gründen die DDR als Staat von manchen unglücklichen neuen Bürgern der Bundesrepublik Deutschland immer noch idealisiert wird. Obwohl die Situation in der DDR nicht perfekt gewesen war, hatten die DDR-Bürger Arbeit und genügend Geld, um ein relativ komfortables Leben zu führen. Es kann als eine „natürliche“ und verständliche Reaktion gelten, dass sich viele positiv an den Staat DDR erinnern. Diese Sehnsucht nach dem „starken Staat“ DDR erklärt unter anderem, warum in Ostdeutschland immer noch viele Bürger die PDS – die Nachfolgepartei der SED – wählen. Noch 2004 wählten 28% der Einwohner bei den brandenburger Landtagswahlen die PDS. Im selben Jahr wählten bei den thüringischen Landtagswahlen 26,1% der Einwohner die PDS. Aber in Bayern oder in Nordrhein-Westfalen passt die PDS in die Kategorie „andere kleine Parteien“ hinein. Der Unterschied zwischen den neuen Bundesländern und den alten Bundesländern ist in der Tat groß.

2.1.2. Die Idealisierung der schönen vergangenen Augenblicke – „Es war alles nicht so schlimm“

Mit der DDR Frieden schließen: Diese Form von Ostalgie bedeutet nicht, dass die DDR wiederhergestellt werden soll, sondern, dass man mit dem Abstand jetzt die positiven Aspekte der DDR erkennt, oder dass die persönlichen Erinnerungen wichtiger als der Staat selbst werden. Die DDR wird zu einem imaginären Zufluchtsort, einer vertrauten Welt, in die man zurückkehren kann, wenn die gegenwärtigen Umstände nicht ideal sind.

Für viele ehemalige Einwohner der DDR ist die Wiedervereinigung eigentlich eine gute Sache, was aber nicht bedeutet, dass sie keine Wünsche offen gelassen hätte. Da die Kritik an der DDR sowohl im Westen, als auch im Osten ziemlich stark war – und weil nach dem Mauerfall oppositionelle Gruppen, die die Wende getragen

³⁸ WOLLE, Stefan: *Die heile Welt der Diktatur*. Berlin. Christoph Links Verlag. 1998, S. 13.

hatten, an Einfluss verloren – wurde in den neuen Bundesländern einfach die Politik des Westens übernommen, ohne dass man sich die Frage gestellt hätte, ob manche Aspekte der sozialen Politik der DDR eine Bereicherung der existierenden Politik der Bundesrepublik sein könnten. So gesehen fühlten sich manche neue Bürger, als ob sie nicht beachtet werden würden. Sie mussten sich an ein neues Umfeld gewöhnen, gänzlich ohne ihre alten sozialen Bezugspunkte. Wenn alles um einen herum neu ist, kann es beruhigend wirken, sich an etwas Bekanntes zurückzuerinnern. Eine Wahrnehmung von verschiedenen explizit positiven Aspekten der DDR findet nun im Nachhinein statt. Es ist eine Art Idealisierung – in dem Sinne, dass man mit der Zeit dazu tendiert, die schlechten Seiten zu vergessen und sich an die guten Sachen zu erinnern. Aber die Antwort auf die Frage „Würden Sie gern die DDR wiederherstellen?“ ist deutlich – ein lautes „Nein“.

Das Gedächtnis kann aber dem Menschen einen Streich spielen, es kann die Erinnerungen verändern, verschönern. Wolle erklärt das Funktionieren des Gehirns – in Anlehnung an das Konzept der falschen Erinnerung – folgendermaßen:

Das Gehirn speichert Sinneswahrnehmungen oder Informationen nicht einfach ab und hält sie dort abrufbar wie in einem Archiv. Je intensiver die Auseinandersetzung mit der Geschichte stattfindet, desto mehr verändert sich ihr Bild.³⁹

Obwohl die DDR als eine Diktatur gilt, haben die Bürger doch persönliche, positive emotionale Erfahrungen gemacht. Sie haben sich befreundet, verliebt, sie verbrachten schöne Abende, usw. Obgleich die DDR nicht mehr existiert, sind diese Erinnerungen immer noch lebendig, sie sind immer noch ein Bestandteil der Biographien von Ostdeutschen.

Das persönliche Leben durchdringt die Erinnerung, und das politische Erlebnis wird unterbewusst verdrängt. Sich an etwas Schönes und Persönliches zu erinnern, bedeutet nicht, dass man sich nach dem politischen System sehnt. Man erinnert sich eben nicht primär an den Kontext, sondern an die vergangenen Freuden.

Wie Thomas Ahbe es ausdrückt, ist die Ostalgie „eine Art Selbsttherapie nach dem Umbruchs-Schock und ein laienhafter Versuch, die Deutungshoheit über die eigenen Biographien wiederzuerlangen.“⁴⁰ Sich an die DDR zu erinnern trägt auch dazu bei, dass die Vergangenheit bewusst wahrgenommen und die Geschichte

³⁹ Ders., S. 18.

⁴⁰ AHBE, Thomas : « Der Dambruch ». In : *Freitag* 36, 29.08.2003

bearbeitet wird. Die DDR bleibt nicht mehr im Schatten, sondern wird gezähmt, als Teil der Geschichte akzeptiert, und bleibt weniger fremd.

2.2. Die Ostalgie im Westen

2.2.1. Eine kommerzielle Mode

Eine zweite Art von Ostalgie ist eher kommerzieller und oberflächlicher Art. „Die neue Ostalgie ist ein typisch westdeutscher Reflex“⁴¹, schreibt Mathias Wedel in seinem Artikel „Jetzt seid ihr alle Spreewaldgurken.“ Die Spreewaldgurken sind eines der wenigen Produkte der DDR, die nach der Wende weiterproduziert und verkauft wurden, und sind somit zu einem der Lieblingssymbole der Ostalgie geworden. Wedels Artikel ist eine sehr strenge Kritik an „ostalgieischen“, DDR-unwissenden Westdeutschen. Nur weil sie sich Ostalgie-Shows anschauen, bedeutet das noch lange nicht, dass sie die DDR kennen. Denn diese Shows beschreiben nicht alle Aspekte des Lebens in der DDR, da Fernsehprodukte in der Regel als reine Unterhaltung gedacht sind. Deshalb ist die Einstellung vieler Ostdeutschen zu dieser Mode ziemlich negativ, weil die DDR dadurch nicht wirklichkeitsgetreu dargestellt wird.

Die Ostalgie, so Wedel, sei kein richtiges Interesse an der DDR, sondern eine Art Wiederentdeckung eines vergangenen Phänomens. Die Ostalgie-Shows sagen eigentlich sehr wenig über das alltägliche Leben in der DDR. Es wird im Trabi gefahren aber nichts Substanzielles erzählt. „Es ist unmöglich das Leben in der DDR in einer Fernseh-Show darzustellen [...]. Das ist alles nur eine Wessi-Mode, um Geld zu machen. Mit der Realität hat das nichts zu tun!“⁴², erklärt ein ostdeutscher Bürger einer Journalistin. In diesem Sinne ist die Ostalgie nicht nur ein oberflächlicher Blick auf die DDR, sondern auch ein Phänomen, das die westlichen kommerziellen Ziele bedient und somit – ironischerweise – ein weiterer „Sieg“ des Kapitalismus. Man könnte sagen, dass die Westdeutschen im Grunde genommen nur wenig über das andere Deutschland wissen, viel weniger als die Ostdeutschen über die Westdeutschen, da man im Osten jahrelang Westfernsehen empfangen konnte. Das „andere Deutschland“ ist aber seit 1989 auch ein Teil des ganzen Deutschlands geworden, was einen Nachholbedarf bei den Westdeutschen mit sich bringt. Die

⁴¹ WEDEL, Mathias: « Jetzt seid ihr alle Spreewaldgurken ». In: *Freitag* 36, 29.08.2003

⁴² LORANGE, Anne-Christine : « Ostalgie ». In : *La Presse*, Zitat von : Andreas Schulz (Ingenieurin), 24. November 2003. Eigene Übersetzung.

beiden Gruppen müssen sich aneinander gewöhnen und versuchen, sich über verschiedene Kanäle kennen zu lernen. So sind es paradoxerweise die Westdeutschen, die an der Entdeckung der DDR interessiert sind, weil sie das Leben in der DDR nie hautnah miterlebt haben. Anstatt zu recherchieren, geben sie sich mit Ostalgie-Shows zufrieden, welche die ehemaligen DDR-Bürger wiederum oft irritieren, weil sie sich darin nicht wiedererkennen.

So wird durch die Ostalgie die DDR zum Konsumprodukt. Das Land verwandelt sich in etwas Kaufbares, und je länger dieses Produkt populär bleibt, desto mehr Geld ist daran zu verdienen. Kapitalistische Ziele sind also nach Meinung einiger kritischen Stimmen der Ostdeutschen der generelle Zweck der Ostalgie. Die DDR wird kommerzialisiert; man kann sich vorstellen, wie sehr dies die Ostdeutschen mit ihrer kommunistischen Vergangenheit irritiert.

2.2.2. Kritische Einstellung zur Ostalgie westlicher Prägung

In den neuen Bundesländern herrscht eine mitunter ziemlich negative Einstellung zur Ostalgie, selbst wenn Ostdeutsche in westlichen Medien publizieren. So sagt beispielsweise Reinhardt Jirgl in der *Neuen Zürcher Zeitung*:

Diese Begriffschimäre, aus „Osten“ und „Nostalgie“, tritt bewusst als Fälschung auf. Schliesslich zielt eine als Nostalgie gefasste Heimatsehnsucht auf ein konkretes Ganzes, das als solches verloren ging, nicht aber auf eine Fülle beliebiger Vergangenheitsdetails, die durch ihre Unverbundenheit niemals Lebenswirklichkeit boten. Obwohl also im Bann einer Fälschung, scheint gerade dadurch ihre Popularität umso grösser. Niemals zuvor war in Deutschland das Vergessen so farbig, die Lüge so bunt. Welchem Gehirnwaschmittel ist es gelungen, in einst Graues heute so viel Farbe hineinzureihen?⁴³

Die Ostalgie als eine „Lüge“ zu beschreiben ist eine starke Behauptung, doch es ist dies in der Tat eine häufiger gehörte Kritik: der Hinweis auf die falsche Darstellung der DDR-Realität, und die weggelassenen negativen Aspekte der DDR: Es werde nicht die ganze Realität gezeigt, sondern nur der „benutzbare“ Teil. Die Unterdrückung, die Stasi und die sozialistische Propaganda werden nicht erwähnt, weil sie kein Werbematerial sind, weil man damit keine kommerziellen Ziele erreichen kann. Dies verärgert viele Ostdeutsche, weil sie die DDR gar nicht für ein Traumland hielten, und das zeigen die Ostalgie-Shows eben nicht. Sie entsprechen meist nicht der DDR-Realität, sondern eher einer Idealisierung davon.

⁴³ JIRGL, Reinhardt: „Kadaverliebe – Der Wiedergeburt der DDR aus dem Geist der Folklore“. In: *Neue Zürcher Zeitung* (2. Oktober 2003)

3. Kunst als Spiegel der verschiedenen Arten von Ostalgie – ihre Träger

Die Ostalgie ist in verschiedenen Medien zu sehen, und die Literatur und das Kino sind zwei Medien, die besonders zu ihrer Verbreitung beigetragen haben. Das Fernsehen ist zwar auch wichtig, kann aber nur in Deutschland angesehen werden, während Literatur und Kinofilme der Ostalgie auch im Ausland zu Bekanntheit verholfen haben.

3.1. Die Literatur

Seit den 90er Jahren gibt es viele Romane, die die DDR romantisieren. Ostdeutsche Autoren beschäftigen sich mit ihren Erinnerungen, mit der Wirklichkeit des alltäglichen Lebens in der DDR. Es ist hier wichtig zu betonen, dass es nicht nur *eine* Art ostalgischer Literatur gibt. Manche von ihnen verschönern in der Tat diese Epoche, oder konzentrieren sich auf ihr persönliches Leben, oder mokieren sich über die Stasi, ohne sie als das hinzustellen, was sie war: eine die Bürger terrorisierende Instanz. Andere erzählen einfach, was sie erlebt haben, mal mit einem seriösen Ton, mal mit einem sehr lustigen.

3.1.1. Die ostalgische Literatur, eine „fröhliche Kritik“ an der DDR

Manche Schriftsteller beschäftigen sich mit der DDR in einem sehr positiven Ton. Die DDR wird bei ihnen zum Traumland, oder zumindest fast. Stefan Wolle untersucht in seinem Buch *Die heile Welt der Diktatur*, wie man in der ostalgischen Literatur eine Art „fröhlicher Vergangenheitsbewältigung“ finden kann:

Den Außenstehenden mag das Bekenntnis verwundern – es wurde viel gelacht im Sozialismus. Daß es nicht immer ein fröhliches Lachen war, versteht sich von selbst und auch beim Studium der Akten – gerade der berühmten Stasi-Akten – könnte man oft vor Lachen brüllen. So ist es auch kein Zufall, daß sich die literarische »Bewältigung« der DDR bisher fast ausschließlich in der Form der Groteske oder Satire vollzogen hat.⁴⁴

Eines der besten Beispiele für eine fröhliche Vergangenheitsbewältigung ist *Schlehwains Giraffe* von Bernd Schirmer. Dieser 1992 erschienene Roman stellt eine Giraffe vor, die dauernd über Kolonialismus redet, was sie „Konolianismus“ nennt, weil sie das Wort nicht richtig aussprechen kann. Es erscheint grotesk, dass

⁴⁴ WOLLE: *Die heile Welt der Diktatur*, S. 22.

eine Giraffe die Wiedervereinigung als Kolonialismus bezeichnet, aber die Situation wird in diesem komischen Ton beschrieben, um über ein heikles Thema zu reden, und um auf diese Weise die von vielen als allzu tragisch hingestellte Situation zu entdramatisieren. Schirmer denunziert auch die Fixierung auf die Wiedervereinigung und die Tatsache, dass in den Medien immer wieder über die Integration des Ostens in dem Westen geredet wird.

Am kürzeren Ende der Sonnenallee von Thomas Brussig ist ein sehr gutes Beispiel für einen satirischen ostalgotischen Roman, in dem der Leser eine nette, heitere ostdeutsche Gruppe kennenlernt. Die Hauptfigur, Michael Kuppisch, und seine Freunde versuchen, mit den Verhältnissen in der DDR zurechtzukommen. Am wichtigsten ist, dass Michael verliebt ist und eine schöne Zeit mit seinen Freuden verbringt. Der Volkspolizist erscheint dem Leser eher vertrottelt und dümmlich, als furchteinflößend. In dem Roman scheint die DDR plötzlich gar nicht mehr bedrohlich zu sein. Die Grenzsoldaten und die Polizei scheinen eher lustig und unorganisiert zu sein. Brussig schafft es aber nicht nur, uns einen Einblick in die DDR zu geben, sondern er liefert auch eine Erklärung für die Ostalgie und die verschönernden Erinnerungen. Michael, die Hauptfigur, erklärt dies sehr deutlich am Ende des Romans:

Wer wirklich bewahren will, was geschehen ist, der darf sich nicht den Erinnerungen hingeben. Die menschliche Erinnerung ist ein viel zu wohliger Vorgang, um das Vergangene nur festzuhalten; sie ist das Gegenteil von dem, was sie zu sein vorgibt. Denn die Erinnerung kann mehr, viel mehr: sie vollbringt beharrlich das Wunder, einen Frieden mit der Vergangenheit zu schließen, in dem sich jeder Groll verflüchtigt und der weiche Schleier der Nostalgie über alles legt, was mal scharf und schneidend empfunden wurde. Glückliche Menschen haben ein schlechtes Gedächtnis und reiche Erinnerungen.⁴⁵

Der im Jahr 1999 erschienene Roman hat riesigen Erfolg gehabt und wurde in mehrere Sprachen übersetzt. Dieser Erfolg hat die Tür für immer mehr Romane geöffnet, die sich mit der DDR beschäftigen. 2001 wurde *Sonnenallee* auch zum Theaterstück, und spielte bis 2006.

⁴⁵ BRUSSIG, Thomas : *Am kürzeren Ende der Sonnenallee*, Frankfurt, Fischer Verlag, 2001, S. 156.

Zu der ostalgischen Literatur kann man auch Romane zählen, die eine Art Idealisierung der DDR bieten, oder die sich auf die positiven Aspekte der DDR zu beschränken scheinen, in denen aber die negativen Aspekte viel deutlicher dargestellt werden.

3.1.2. Die Literatur, die sich kritischer mit der DDR beschäftigt

Viele Autoren, die aus der DDR stammen, schreiben über ihre Heimat, aber nicht unbedingt in einer ostalgischen Art und um jegliche Verklärung zu vermeiden. Die Sammlung von Erzählungen *Meine freie deutsche Jugend* von Claudia Rusch und der Roman *Lagerfeuer* von Julia Franck sind zwei gute Beispiele. Beide Autorinnen schreiben über das Leben in der DDR, sehnen sich aber nicht danach. Rusch hat einen sehr lustigen, metaphorischen Stil, will aber nicht die DDR verschönern, sondern erzählt einfach ihre Geschichten. Man kann dank Rusch die DDR durch die Augen eines Kindes erleben, was auch ein interessanter Blickwinkel ist. Julia Franck bietet einen brutaleren Blick auf die DDR und auch die Bundesrepublik; sie beschreibt sogar so gut wie nichts Schönes über diese Zeit – das Leben in den westdeutschen Lagern nach der Flucht, die Verräter, die unfreundlichen Begrüßungen von westlichen Kindern der „Ostpocke“ gegenüber.

Diese Erzählungen und Romane haben nicht die Absicht, die DDR zu verschönern und romantisieren, es besteht aber immer die Gefahr, dass sie in dieser Kategorie landen, weil die Leser selber auf der Suche nach Erfüllung ihrer ostalgischen Gefühle sind. Obwohl diese Autoren also eigentlich DDR-kritische Bücher schreiben, werden sie durch falsche Wahrnehmung der Leser als ostalisch missverstanden. Die Absicht des Autors und die Erwartungen des Lesers müssen in diesem Fall getrennt werden.

3.2. Das Kino

Ein anderes, wichtiges Medium zur Vermittlung von Ostalgie ist das Kino. Noch mehr als Literatur, können Filme schnell und weltweit verbreitet werden. *Goodbye, Lenin!* und *Sonnenallee* sind einige der berühmten Filme, die sich mit der DDR beschäftigen. Die Regisseure behaupten meist, keine ostalgischen Filme gedreht zu haben. Die Filme hatten jedoch einen sehr starken Einfluss auf die Ostalgie als Modeerscheinung, weil sie von einer großen Zuschauerzahl gesehen

wurden. Das Kino erreicht in der Regel ein breiteres Publikum, als Literatur. *Sonnenallee* ist einer der ersten Filme, die zur Ostalgie-Welle gehören. Sein Erfolg war 1999 riesig und wurde auch 2000 mit dem deutschen Filmpreis in Silber belohnt. *Sonnenallee* hat zweifellos zu einer gewissen DDR-Begeisterung in Deutschland beigetragen. Der ebenfalls sehr erfolgreiche Film *Goodbye, Lenin!* wurde in mehrere Sprachen synchronisiert und hat diverse Preise gewonnen, allein neun Deutsche Preise – die renommierteste Auszeichnung für die deutschen Filme – darunter im Jahr 2003 *Bester Film*. 2004 wurde der Film als *bester fremdsprachiger Film* bei der Golden Globe-Verleihung ausgezeichnet. Die Wirkung des Filmes kann also ohne Zweifel international genannt werden.

3.3. Das Fernsehen

Die Ostalgie-Shows sind nicht so einfach zu exportieren, weshalb ihr Einfluss auf die Ostalgie-Welle im Ausland geringer ist. Sie trugen aber sehr viel zur Ostalgie in Deutschland bei, weil das Fernsehen ein leicht zugängliches Medium ist.

DDR-Show, *Ost-Show*, *Ostalgie-Show*, *Meyer & Schulz*, *Ein Kessel DDR*, die Anzahl solcher Shows ist lang. Die meisten DDR-Shows gab es 2003. Besonders interessant ist die Zielgruppe dieser Ostalgie-Shows. Wer schaute sich Katarina Witt an, die olympische Eiskunstläuferin der DDR, die eine DDR-Show moderiert? Ein Drittel der Einwohner der neuen Bundesländer haben sich die erste Sendung angeschaut⁴⁶, wahrscheinlich aus Neugier, Interesse oder ostalgotischer Wehmut, allerdings ist der Marktanteil mit der Zeit relativ schnell gesunken.

Die meistgeübte Kritik an den Ostalgie-Shows besteht darin, dass kaum über die Staatssicherheit oder über die Mauer gesprochen wird, sondern dass die Botschaft vielmehr lautet: „Wir haben in der DDR schließlich auch gelacht!“. Nach Meinung vieler Ostdeutscher sollte der politische Kontext nicht ausgeklammert bleiben, sondern ein Teil der Shows sein, sodass sie zumindest auch ein bisschen negative Wirklichkeit widerspiegeln.

⁴⁶ Nach der Zeitschrift *Stern*, 28. August 2003, haben sich 4,78 Millionen Bundesbürger (Marktanteil 21,8%) die erste Ostalgie-Show (ZDF) angeschaut – 33,9% der Ostdeutschen verfolgten die genannte Sendung. Im Westen war der Marktanteil bei 18,4%.

4. Die deutsch-deutsche Identitätssuche und die Ostalgie

Welche Form die Ostalgie annimmt und in welchen Medien sie zu sehen ist, sind wichtige Fragen, aber warum es die Ostalgie überhaupt gibt, ist eher schwierig zu beantworten. Was sagt uns die Ostalgie über die ostdeutsche Identität?

4.1 Die Ostalgie als unvermeidliches Phänomen und Zeichen des Näherkommens beider Teile Deutschlands

Die Wende war eine Umbruchsphase, ein Höhepunkt. Danach kam aber eine lange Anpassungsphase, die viel vom Volk verlangte.

Die heftigen politischen und ideologischen Auseinandersetzungen sind im Jahr vierzehn nach der Wiedervereinigung ausgetragen, die Phase des dramatischen Umbruchs von 1989 und seiner Folgen ist zu Ende.⁴⁷

Die Ostalgie lässt vielleicht vermuten, dass die Deutschen, insbesondere die Ostdeutschen, auf der Suche nach einer neuen Identität und neuen sozialen und politischen Bezugspunkten sind. Die neue Umgebung ist nach ein paar Jahren bekannt und man ist dann bereit, sich neu zu definieren.

Als die Mauer gefallen war, bestand ein echter Wille, ein neues Leben zu beginnen; viele wollten die DDR-Episode vergessen. Sie wurde tatsächlich teilweise vergessen, im hektischen Versuch derer, die versuchten, sich an ein neues Land anzuschließen. Die DDR gehörte aber weiterhin zur Geschichte der Menschen, und das konnte nicht so einfach vergessen werden. Kurz nach der Wende wurde das Thema DDR von den Individuen oft verschwiegen, aber es war in der kollektiven Debatte durchaus präsent. Eine Aufarbeitung der Geschichte erschien vielen als nötig, für die DDR-Bürger wie für die Bundesdeutschen. Das Aufkommen der Ostalgie-Debatte seitdem könnte also indirekt ein Zeichen dafür sein, dass man in Deutschland allmählich bereit war, diesen Teil der deutschen Geschichte aufzuarbeiten.

Wäre es möglich, dass die Deutschen es endlich geschafft haben, ein Ganzes zu sein, sodass sie sich mit dem ganzen Land identifizieren? Die allgemein verbreitete Ostalgie kann sich nur bemerkbar machen, wenn schon eine Art

⁴⁷ SCHWARTZ, Claudia: « Nachgetragene Liebe – Nach der Ostalgie-Welle eine neue Gelassenheit in der Erinnerung an die DDR », *Neue Zürcher Zeitung*, Ausgabe vom 29. Dezember 2003

gemeinsame Identität entstanden ist. Aber die Frage nach der Identität ist nicht so einfach zu beantworten, weil sie sich nicht nur auf das „Jetzt“ gründet, sondern auch auf die Vergangenheit. In einem Artikel von Tilo Gräser über mehrere Bücher von Peter Förster findet man diese Feststellung:

Die jungen Ostdeutschen seien « schon Bundesbürger, aber noch immer DDR-Bürger. » Demzufolge fühlt sich erst jeder und jede fünfte Ostdeutsche bereits als richtiger Bundesbürger. « Das Zugehörigkeitsgefühl zur DDR ist offensichtlich tiefer verwurzelt, als bisher angenommen wurde. »⁴⁸

Im Fall der Ostdeutschen ist es also besonders schwierig, weil das Land, wo die Vergangenheit „passierte“, nicht mehr existiert, obwohl die Landschaft selbst immer noch die gleiche ist – Leipzig liegt immer noch da, wo Leipzig einst in der DDR lag. Die Identität liegt also in einer Mischung zwischen nicht mehr existierenden und weiterhin existierenden Komponenten. Die Werte, die in der DDR wichtig waren, sind mit der Mauer nicht plötzlich verschwunden. Viele Ostdeutsche identifizieren sich also nicht ausschließlich mit der Bundesrepublik, sondern auch immer noch damit, was sie früher erlebt haben und was noch ein Teil von ihnen ist, der DDR.

Die Ostalgie – auch wenn sie im Osten und im Westen nicht unbedingt das gleiche bedeutet – ist also ein Beweis der Harmonisierung der ostdeutschen Identität mit der westdeutschen. Deshalb erscheint die Ostalgie erst ab ungefähr 1995, die Ostalgie fängt an, als die DDR-Erinnerungen wieder auftauchen. Ein potentieller Störfaktor der frisch gewonnenen Identität kann offen angesprochen werden, da es nicht mehr ein zu sensibles Thema ist. Die Identität ist gefestigt genug, um der Vergangenheit standzuhalten, bleibt aber empfindlich.

Die Ostalgie birgt bedeutsame Informationen über die Lage der Ostdeutschen heute im „neuen Deutschland“ und über das Gefühl des Verlustes. „Auch wenn die Filme und die anderen Erscheinungsformen der Ostalgie-Welle im Osten weniger populär sind, ist das Verlustgefühl der Ostdeutschen noch lange nicht weniger ausgeprägt.“⁴⁹ Nach der Wende fühlten sich manche Ostdeutsche ähnlich wie Ausländer oder Verlierer. Noch dazu mussten sich viele fragen, ob jemand in der Familie IM war, und andere solche schwierige Fragen. Auf der privaten Ebene war es also schon kompliziert genug und noch dazu waren sie nicht ganz zuhause; der

⁴⁸ GRÄSER, Tilo: « Paradoxe Identität, Zwischen Prestigesuche und Enttäuschung- Neue Studien beschreiben die Stimmung von Jugendlichen in Ostdeutschland ». In: *Freitag*, 4.10.2002

⁴⁹ LORANGE: « Ostalgie ». In: *La Presse*, 24 November 2003. Eigene Übersetzung.

Alltag war neu und fremd. Das Glück der Wiedervereinigung hatte einen hohen Preis – ein Verlustgefühl. Frauke Meyer-Gosau behauptet über manche Romane von ostdeutschen Autoren, es gebe keine „expliziten Beschwörungen eines ideologischen Heimatverlustes. Doch schlug das Gefühl, den bekannt geglaubten Boden unter den Füßen zu verlieren [...] um“⁵⁰. Die Ostdeutschen mussten sich neu definieren, eine neue Art und Weise finden, sich mit dem neuen Staat zu identifizieren, sich eine neue Identität zu schaffen. Die neue Identität kommt aber wohl nicht mit einem neuen Pass.

Die Ostalgie drückt insofern eine Identitätskrise aus, als die ostdeutsche Identitätsbildung den Akzent auf ein nicht mehr existierendes Land legt. Ein Gefühl der Zugehörigkeit und die Möglichkeit, eine enge, vereinigte Gesellschaft zu erschaffen, sind völlig unmöglich, wenn sich nicht alle Einwohner mit der gesamten Umgebung identifizieren können:

Erst als die DDR gestorben war, entstand so etwas wie eine »DDR-Identität«, jenes Gefühl der Zusammengehörigkeit, das die SED-Propaganda vergeblich zu erzeugen versucht hatte. Im Laufe der vergangenen Jahre wuchs das Gefühl einer Schicksalsgemeinschaft, deren Angehörige oftmals mit dem Beiwort »ehemalig« bezeichnet werden. [...] sie [die DDR-Identität] ist sozusagen eine Ex-Identität.⁵¹

Die neue Umgebung schuf eine Art neue Identität bzw. die Ost-Identität, oder die DDR-Identität. Weil die gemeinsame Ost-Vergangenheit so prägend war, verstanden sich die Ostdeutschen untereinander besser, als mit den Westdeutschen.

Der Westen war für einen Teil der Bürger der DDR eine Utopie, eine versprochene Welt, kurz: das Traumland. Hoffnungsvoll auf etwas warten schützt nicht vor den Enttäuschungen und der Realität, ganz im Gegenteil. Die Demokratie wurde errichtet; es kamen aber als Nebenwirkungen auch die Arbeitslosigkeit und die Enttäuschungen:

Die jungen Ostdeutschen hatten zwar 1989 Hoffnungen auf Veränderungen und die DDR satt. Doch seien sie „innerhalb kurzer Zeit erneut von der Gesellschaft, in der sie leben, enttäuscht“.⁵²

⁵⁰ ARNOLD / MEYER-GOSAU: « Ost-West-Schmerz », S. 7

⁵¹ WOLLE: *Die heile Welt der Diktatur*, S. 85-86.

⁵² GRÄSER: « Paradoxe Identität ».

Wie bereits erwähnt, leiden die Ostdeutschen seit dem Mauerfall oft an einem Minderwertigkeitskomplex, und die Haltung der westdeutschen „Besserwesser“, im Volksmund auch „Besserwessi“ genannt, hilft nicht. „Mit dem Beitritt der DDR zur Bundesrepublik im Jahr 1990 begann für die ostdeutsche Bevölkerung eine Zeit großer Anstrengungen beim Neustart in einem anderen wirtschaftlichen, politischen und kulturellen System.“⁵³ Noch dazu wurde es immer klarer, dass der Westen eben nicht das versprochene Traumland war, viele Ostdeutsche hatten, und haben immer noch, Angst vor der Zukunft. Wo früher kommunistische Solidarität herrschte, herrscht heute der kapitalistische Individualismus. Das sind alles Zeichen dafür, dass wahrscheinlich noch mindestens eine Generation nötig sein wird, bis die zwei Teile Deutschlands wirklich nur einer sind. Sind diese Enttäuschungen so stark, dass sie zu einem echten Wunsch nach einer Wiedergründung der DDR führen könnten? Die Ostdeutschen vermissen die kommunistischen Werte, aber nicht die Partei, die SED.

Obwohl die Bundesrepublik nicht perfekt ist, wurde sie im schizophrenen Denken vieler DDR-Bürger mehr geschätzt als die DDR. In diesem „neuen“ Land versuchen die Deutschen, sich eine neue, gemeinsame Identität zu schaffen, obwohl die immer wieder zitierte berühmt-berüchtigte „Mauer in den Köpfen“⁵⁴ immer noch existiert. Es bleibt abzuwarten, ob der damals noch optimistische Ex-Bundeskanzler Willy Brandt recht behalten wird, wenn er am 10. November 1989 sagte: „Jetzt wächst zusammen, was zusammen gehört!“.

4.2. Eine gemeinsame Geschichtsschreibung als Fernziel

Die zwei verschiedenen Geschichten bzw. Geschichtsschreibungen der beiden deutschen Staaten tragen auch zu den großen Unterschieden im Bewusstsein der „Ossis“ und der „Wessis“ bei. Es dauert schon lange, wenn man sich an neue individuelle Lebensumstände gewöhnen will, aber es dauert viel länger, bis zwei Geschichten sich treffen, bis die Vorstellung eines kollektiven Bewusstseins – die durchaus existiert – tatsächlich verwirklicht werden kann.

⁵³ AHBE, Thomas: *Ostalgie: Zum Umgang mit der DDR-Vergangenheit in den 1990er Jahren*, S. 63.

⁵⁴ Dieser Ausdruck wurde 1982 das erste Mal in dem Roman *Der Mauerspringer* von Peter Schneider benutzt.

Die Schaffung eines historisch gemeinsamen Erbes ist nötig, um eine gefestigte Identität zu haben. Und „gefestigt“ ist ein starkes Wort, da eine Identität nie wirklich fest ist, sie ändert sich ständig. Und es sind seit dem Mauerfall nur wenige Jahre verstrichen. Für die DDR war höchstens die Hoffnung auf die Wiedervereinigung eine Art Vorbereitung. Aber das Warten allein bereitet einen nicht notwendig auf die Realität vor. Und wie kann ein gemeinsames Erbe geschaffen werden, wenn die DDR und die Bundesrepublik doch 40 Jahre lang an ihrem eigenen und voneinander unabhängigen historischen Erbe gearbeitet haben?

Beide, die DDR und die Bundesrepublik, hatten ihre eigene Ideologie, ihre Ästhetik und Ideale. Die Selbstdarstellung von beiden Ländern beruhte auf einem ideologischen Gegensatz. Auf der einen Seite behauptete die DDR, das antifaschistische Land schlechthin zu sein und legitimierte dadurch ihre Existenz als eigenständiger deutscher Staat, ohne einen Teil der aus der NS-Episode entstandenen moralischen Haftung für die gesamtdeutsche Vergangenheit übernehmen zu wollen. Auf der anderen Seite wurde in der Bundesrepublik über die Verantwortung Deutschlands für das Dritte Reich gründlicher diskutiert. Beide Staaten haben gleichermaßen die Geschichte des Landes geschrieben, aber eben in einer ganz unterschiedlichen Art. Die DDR hat die Geschichte durch die Brille des Marxismus gesehen und hat bestimmte geschichtliche Ereignisse als historisch relevant bevorzugt, um ihre Position zu begründen. Der historische Zeitablauf selbst war für die beiden Staaten der gleiche, aber es entstand eine Diskrepanz zwischen den beiden Geschichtsschreibungen. Es scheint also nachvollziehbar, dass mindestens 10 Jahre nötig waren, um wenigstens ein kleines gemeinsames Erbe gründen zu können.

Viele Ostdeutsche sehnen sich nicht nach der DDR, aber da die Wiedervereinigung so schnell vollzogen wurde, mussten sie sich auch sehr schnell anpassen. Es entstand das Gefühl, in der Fremde zu sein. Die Ostdeutschen sind hin- und hergerissen zwischen dem Wunsch, am neuen Deutschland teilzuhaben und dem Eindruck, dass sie genau daran scheitern.

Deutschland hat in den ersten 40 Jahren nach dem zweiten Weltkrieg, vor allem nach 1961 nur in geringem Maß eine formell gemeinsame Geschichte, da das deutsche Volk hermetisch geteilt war, aber subjektiv gesehen lief die gemeinsame Geschichte weiter. Gewisse Gemeinsamkeiten existierten trotzdem, weil es DDR-Einwohner gab, die Familie in der Bundesrepublik hatten, weil in beiden Ländern

Deutsch gesprochen wurde usw. Auf der einen Seite der Mauer gab es eine sozialistische Erziehung, die die Geschichte von einem kommunistischen Standpunkt aus darstellte, und die sich kaum mit der Frage der Einzigartigkeit des Nazismus beschäftigte. Auf der anderen Seite gab es eine westlich-demokratische Vision der Welt, die mehr Raum für die „erste“ deutsche Vergangenheitsbewältigung – die Aufarbeitung des Dritten Reiches – zuließ. Der Versuch, diese zwei entgegengesetzten Visionen der Geschichte nach der Wende zu vereinigen, lässt keinen schnellen Erfolg erwarten.

Auf der Seite der DDR wurde die Schuld am Nazismus dem Kapitalismus zugerechnet, und deshalb wurde über den „Faschismus“ – wie der Nationalsozialismus oft umschrieben wurde – 40 Jahre lang so geredet, als hätte die DDR damit nichts zu tun, und als wäre man dafür moralisch nicht verantwortlich. Der sozialistische Staat hat sich unter dem Vorwand eines neuen Systems offiziell davon lösen können und über die Besonderheiten des Dritten Reiches, sowie die Einmaligkeit des jüdischen Völkermordes wurde kein Wort verloren. Dieses Verhalten zwang indirekt die Bundesrepublik dazu, die Verantwortung des Nazismus ganz zu übernehmen, indem Schulen und Medien ab den 70er Jahren das Dritte Reich und vor allem die Shoah sehr oft thematisierten.

Nach der Wende trafen sich nun diese zwei grundverschiedenen Vorstellungen der Geschichte, und mussten gleichsam vereinigt werden. Außerdem wurde jetzt unerwartet eine „zweite Vergangenheitsbewältigung“ – diesmal in Bezug auf die DDR, die immer mehr Leute als „Unrechtsstaat“ bezeichneten - nötig, viele wollten die Handlungen der Staatssicherheit im „Verbrechensstaat“ diskutieren und aufarbeiten. In diesem Kontext bleibt nach der Wende eine gemeinsame Geschichtsschreibung ziemlich schwierig, weil das geschichtliche Erbe auf beiden Seiten nicht das gleiche ist und weil die Ostdeutschen mit einer „doppelten“ Vergangenheitsaufarbeitung konfrontiert sind. Diese Notwendigkeit der allseitigen Vergangenheitsbewältigung wird vom Autor Bernd Schirmer in seinem 1992 erschienenen Roman *Schlehwains Giraffe* sehr gut beschrieben. Ohne die einzelnen Biographien der Ostdeutschen ins Lächerliche ziehen zu wollen, mokiert er sich dennoch über den obsessiven Hang zur Vergangenheitsbewältigung:

Ich sah all die Schriftsteller, zweihundert oder dreihundert, vor ihren zweihundert, oder dreihundert Schreibmaschinen sitzen und neue Bücher schreiben. Sie schwitzen, sie schreiben in fieberhafter Eile. Sie arbeiten die Vergangenheit auf, sie suchten sie hektisch zu bewältigen.⁵⁵

Eine Ostalgie wird in diesem Roman nicht direkt heraufbeschworen, es ist aber deutlich, dass alles so neu ist, dass der Umbruch so hektisch ist und dass so viele Bezugspunkte verloren gegangen sind, dass dies den Weg für einen besonderen Blick für die Vergangenheit ebnet.

⁵⁵ SCHIRMER: *Schlehwains Giraffe*, S. 16.

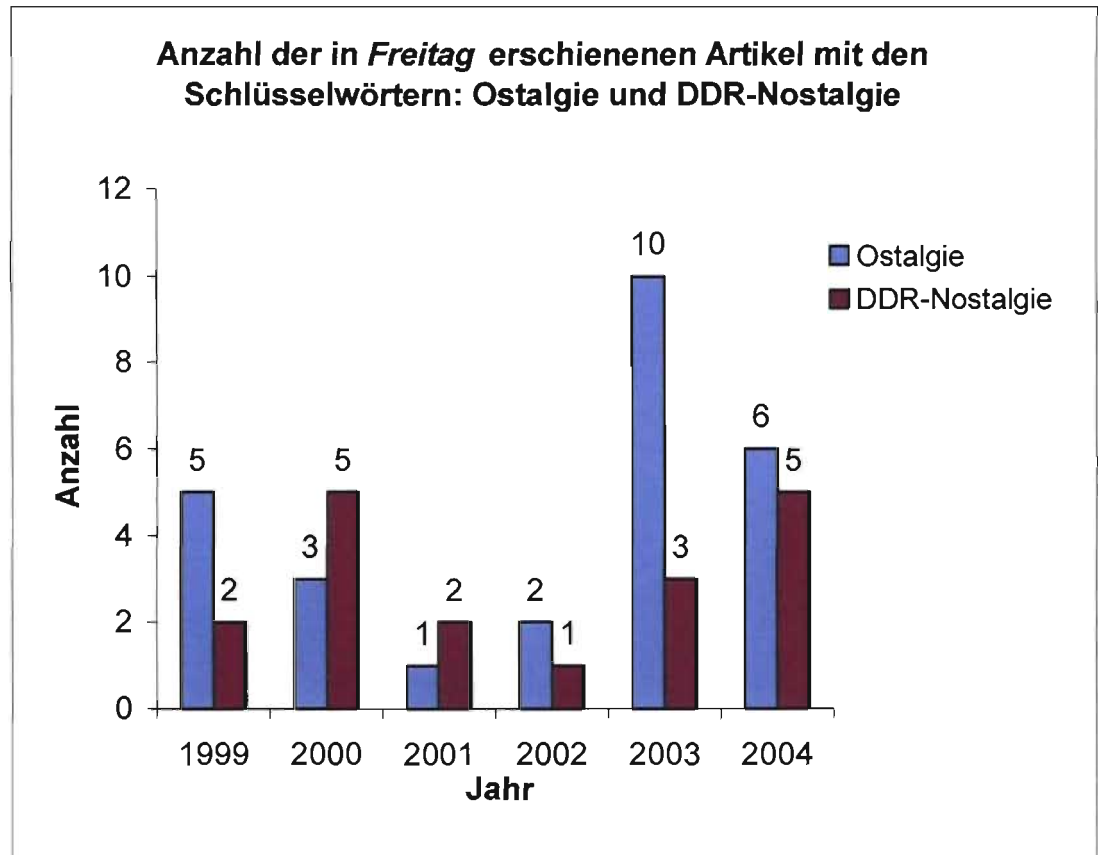
5. Analyse des Ostalgie-Themas in *Freitag*; zwischen Verständnis und Ablehnung

5.1. Periodisierung und Anzahl der Artikel

Unser Ziel bei der Analyse der gewählten Artikel ist, festzustellen, welche Meinung sich die Journalisten der Zeitschrift *Freitag* über die Ostalgie bilden, inwiefern sie verschiedene Einstellungen zur Ostalgie haben, ob die Ostalgie das Hauptthema ist, oder nebenbei erwähnt wird. In der Regel beschäftigen sich Journalisten mit dem Thema, die nicht regelmäßig für die Zeitschrift schreiben – jeder hat seit 1999 bis August 2007 durchschnittlich ungefähr 40 Artikel für die Zeitschrift geschrieben. Die folgenden Journalisten, die sich neben vielen anderen Themen mit der Ostalgie, beschäftigt haben, schrieben auf einer regelmäßigen Basis für *Freitag*: Ingo Arend, Hans Thie, Barbara Schweizerhof, Matthias Dell, Ulrike Baureithel, Regina General. Die anderen Namen, die in Zusammenhang mit dem Thema erscheinen, kommen aus verschiedenen professionellen Bereichen.

14 Artikel stellen die ostdeutsche Sicht auf zentrale Dinge des Themenkreises Identität und/oder Ostalgie dar (das Phänomen der Ostalgie oder identitäre Probleme selbst, die Wiedervereinigung, wirtschaftliche Änderungen durch die Wiedervereinigung usw.), 9 Artikel sind Rezensionen über im weitesten Sinne ostalgische Veröffentlichungen, 7 Artikel behandeln das Sachgebiet Kunst (Ausstellungen, Oper und Operette, Kabarett, Theater, Galerien, Museen usw.), 4 Artikel sind Interviews mit Personen des öffentlichen Interesses, die sich mal mehr, mal weniger direkt zur Ostalgie äußern, 4 weitere Artikel beschäftigen sich mit Filmen und die übrigen 7 Artikel behandeln verschiedene Themen wie Frauenbewegungen, Tourismus, Sport, usw., die aber das Thema Ostalgie berühren.

Wie man unten sehen wird, wurden zwischen 1999 und 2004 45 Artikel geschrieben, die die Begriffe Ostalgie oder Nostalgie im Zusammenhang mit der DDR enthalten. Ein nicht nachlassendes Interesse an dem Phänomen in den Jahren 1999 und 2000 ist wahrzunehmen. 2001 und 2002 wurden deutlich weniger Artikel über das Thema veröffentlicht und 2003 kam die Ostalgie in voller Blüte zurück; mit einer solchen Intensität, dass das Interesse bis 2004 anhielt.



Die Entwicklung der Ostalgie-Kurve ist aufschlussreich. Man sieht sehr deutlich, dass 1999 und 2000 viele Artikel geschrieben wurden. Es ist auch logisch, weil es der Anfang des Phänomens ist. Der Film *Sonnenallee* war 1999 ein Publikumserfolg. *Wie Feuer und Flamme* spielte in den deutschen Kinos, Thomas Brussig bot der deutschlesenden Leserschaft den Roman *Sonnenallee*, der 1999 zu einem Bestseller wurde. 2001 und 2002 wurde weniger über die Ostalgie und DDR-Nostalgie gesprochen, es erschienen auch kaum Romane oder Filme, die sich mit dem DDR-Thema beschäftigten; deshalb auch die wenigen Artikel über dieses Thema in der Zeitschrift *Freitag*. *Helden wie wir* von Thomas Brussig war der ostdeutsche Literaturerfolg des Jahres 2002, aber sonst wurde relativ wenig über die Ostalgie geschrieben. 2003 ist der unleugbare Höhepunkt, mit den dreizehn in *Freitag* erschienenen Artikeln. Dies liegt hauptsächlich an dem Film *Goodbye, Lenin!*, der ein großer internationaler Erfolg des deutschen Kinos war, aber auch an den Ostalgie-Shows, die in jedem Sender Platz hatten. Die Ostalgie wurde wieder zum Thema, weil sie wieder auf der Leinwand war. 2004 wurde immer noch ziemlich

viel darüber geschrieben, aber es war bereits eine sinkende Kurve zu beobachten. Die Ostalgie-Welle ebte langsam ab.

5.2. Methode und Problemstellung

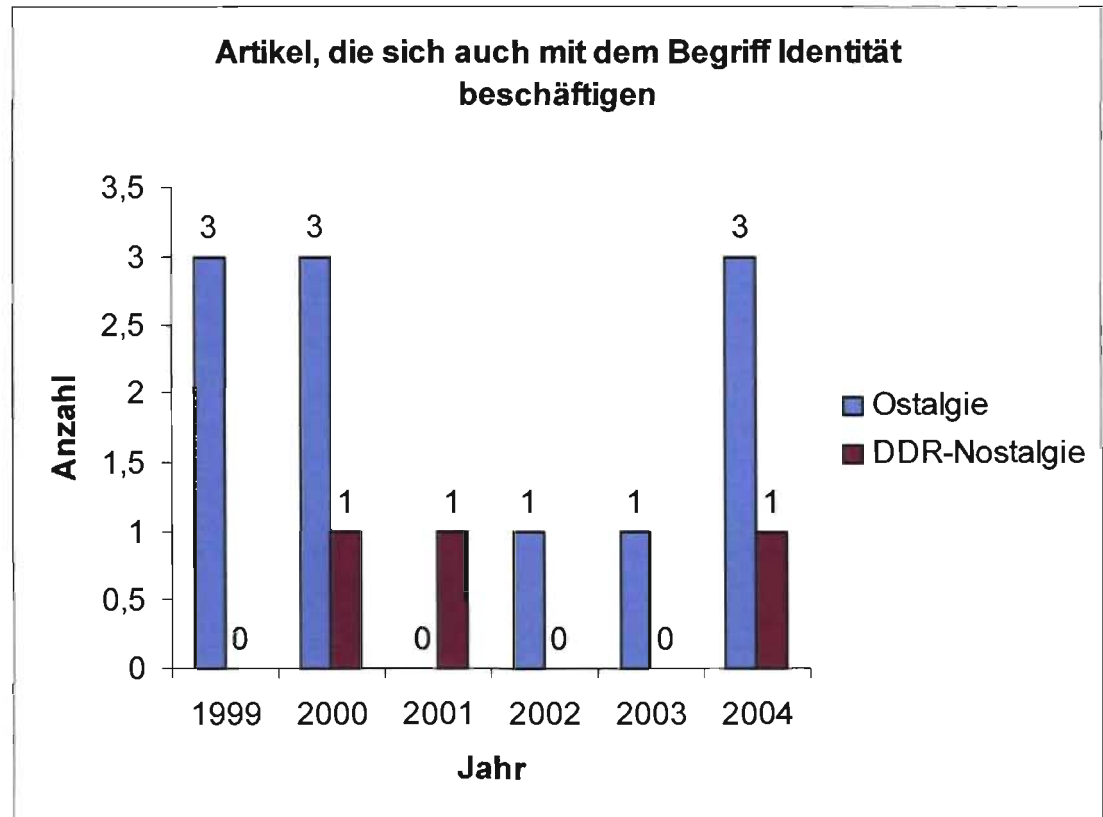
Insgesamt werden 45 Artikel analysiert. Die Auswahl der Artikel wurde an Hand der Internet-Seite der Zeitschrift (www.freitag.de) nach Schlüsselwort getroffen. Alle Artikel, in denen die Wörter Ostalgie oder DDR-Nostalgie zwischen 1999 und 2004 vorkommen, wurden berücksichtigt. Wie früher erwähnt, begann 1999 auf Grund des Erfolgs des Filmes *Sonnenallee* die Ostalgie ein wichtiges Thema zu sein und die Spitze des Phänomens wurde 2003 mit dem noch erfolgreicherem Film *Goodbye, Lenin!* erreicht. In dem Sinne sind die gewählten Jahre ein günstiger Zeitraum, um die Entstehung, die Hochphase und Nachwirkung des Ostalgie-Höhepunktes zu analysieren. Zwar kam das Phänomen der Ostalgie bereits Anfang der 90er Jahre auf, aber es wurde damals in der Öffentlichkeit eher spärlich behandelt. Daher beginnen wir unsere Analyse erst mit dem Jahr des ersten, großen Boom, dem Jahr 1999.

Die 45 Artikel wurden in zwei Kategorien unterteilt: Ostalgie und DDR-Nostalgie. Der Hintergrund dieser Teilung ist folgender: haben die Journalisten einen bestimmten Vorsatz, wenn sie das Wort Ostalgie benutzen und einen anderen Vorsatz, wenn sie das Wort DDR-Nostalgie benutzen? 27 Artikel benutzen das Wort Ostalgie und 18 das Wort DDR-Nostalgie. Der Begriff Ostalgie wird also deutlich öfter benutzt als Nostalgie, und wir sollten uns fragen, inwiefern dies relevant ist. Es auch wichtig, herauszufinden, warum das Wort DDR-Nostalgie weiterbenutzt wird, obwohl das Wort Ostalgie erfunden wurde. Durch die Analyse wird eine Antwort auf diese Frage gesucht.

Im Rahmen dieser Arbeit wird versucht herauszufinden, inwiefern die Ostalgie mit der ostdeutschen Identität zusammenhängt, ob es eine Verbindung zwischen dem Erscheinen des Ostalgiephänomens und der Entwicklung einer neuen ostdeutschen Identität gibt. Es wird daher auf die Artikel besonderer Wert gelegt, die sich nicht nur mit der Ostalgie oder der DDR-Nostalgie beschäftigen, sondern auch mit der ostdeutschen Identität. Die Anzahl von diesen erschienenen Artikeln, die auch das Wort „Identität“ bezüglich der Ostdeutschen enthalten, folgt der gleichen Kurve, wie die der Ostalgie/Nostalgie; das Thema „ostdeutsche Identität“ wird also eher 1999 und 2000 besprochen, danach wurden weniger Artikel veröffentlicht und

2004 ist wieder ein ergebnisreiches Jahr. Der Begriff der Identität bzw. der deutschen und ostdeutschen Identität wurde in den letzten Jahren viel besprochen, besonders aus dem Grund, da die deutsche Identität nach der Wende eine besonders große und wichtige Wandlungsphase durchläuft. Die Identität eines Individuum setzt sich aus mehreren Identifizierungen zusammen (Geschlecht, Herkunft, soziale Gruppe, usw.), doch die Begriffsbestimmung der kollektiven Identität lautet, dass die Individuen ein Gefühl der Einheit mit ihrer Umgebung haben, dass sie zu etwas Größerem gehören, und dass sie diesem Größeren ähneln; sie fühlen sich als ein Teil des Ganzen. Alle Identitäten sind in andauernder Umwandlung, und die deutsche und ostdeutsche ebenso. Aber die deutsche Identitätsfindung hatte in der Geschichte schon immer eine Ausnahmeposition inne und die Phase nach der Wiedervereinigung ist nur ein weiterer Meilenstein auf dem „deutschen Sonderweg“: nach der Wende, einer Umbruchphase, mussten aus zwei Identitäten eine werden.

Der Begriff der Identität kommt deutlich öfter in Zusammenhang mit dem Begriff Ostalgie als mit dem Begriff Nostalgie vor. Die Assoziation zwischen dem Phänomen der Ostalgie und der Identität erscheint deutlich als eine besonders wichtige Besorgnis in den Jahren 1999 und 2000. Die Hälfte der Artikel beschäftigt sich mit beiden Begriffen, Identität und Idealisierung der DDR in irgendeiner Form, egal ob das Wort Ostalgie oder Nostalgie benutzt wird. Dies zeigt, dass gleich am Anfang der Periode, mit der wir uns befassen, der Wille bestand, das Phänomen Ostalgie tief zu ergründen.



Drei Phasen sind sehr deutlich zu unterscheiden, das Phänomen wird 1999 und 2000 verhältnismäßig oft besprochen, dann tritt eine ruhigere Phase ein, in den Jahren 2001 und 2002, und letztlich ist 2003 und 2004 wieder mehr von Ostalgie die Rede. Wir werden uns also in drei Phasen mit den Artikeln beschäftigen.

5.3. Das Erscheinen der Ostalgie 1999 und 2000: die „erste Welle“

5.3.1. Die offene Suche nach der ostdeutschen Identität

1999 und 2000 sind 15 Artikel erschienen, die die Wörter Ostalgie oder DDR-Nostalgie enthalten, davon sieben, die eine Verbindung zwischen dem Phänomen und der ostdeutschen Identität herstellen (einmal für DDR-Nostalgie und sechsmal für Ostalgie). Der Zusammenhang zwischen Ostalgie und ostdeutscher Identität scheint also deutlicher als zwischen DDR-Nostalgie und ostdeutscher Identität. Dass die Hälfte der Artikel die zwei Begriffe verbinden, zeigt, dass das Phänomen (N)Ostalgie in *Freitag* nicht nur als eine Mode oder eine kommerzielle Erscheinung betrachtet wird, insofern der Begriff Identität, obwohl er sich im breiten Publikum

verbreitet hat, als intellektuell-analytisch gelten kann. Für die Wochenzeitung steckt im Phänomen mehr als ein Spiel, das zum Lachen bringen soll.

5.3.1.1. Die Ostalgie als Signal eines neuen „Kulturkampfes“

Kathrin Tiedemann schrieb den ersten Artikel des Jahres 1999, in dem das Wort Ostalgie und der Begriff der ostdeutschen Identität benutzt wurden. Im Artikel «Kulturkampf»⁵⁶ geht es dabei, in Anlehnung an den geschichtsträchtigen Begriff, um den Kampf um das kulturelle Kapital zwischen Intellektuellen aus Ost- und Westdeutschland, da nach der Wende alle Intellektuellen ihre Anhaltspunkte verlieren. Tiedemann zählt nicht nur die Auswirkungen der Wiedervereinigung auf die Intellektuellen Deutschlands auf, sondern erklärt auch generelle Aspekte der Wiedervereinigung: die Enttäuschungen, die Anpassungsphase der Ostdeutschen, die Tatsache, dass es nach der Wende für die Westdeutschen wenig anders geworden ist, die kulturelle Differenz zwischen Ost und West, das Schuldgefühl der (linksintellektuellen) Westdeutschen den Ostdeutschen gegenüber, usw.

Da die Unterschiede zwischen Ost und West der zentrale Punkt des Artikels sind, wird auch die Ostalgie erwähnt, als logische Verbindung. Der Begriff kommt in Zusammenhang mit der Erwähnung der Volksbühne am Rosa-Luxemburg-Platz, die zum „symbolischen Kampfplatz“ wurde, „auf dem die kulturelle Differenz zwischen Ost und West als Einsatz ins Spiegel gebracht wird, in dem sich die Intellektuellen (als Teil der herrschenden Klasse) über die Legitimität der Herrschaftsausübung streiten“.⁵⁷ Die ostdeutsche kulturelle Identität wurde, so Tiedemann, auf der Bühne legitimiert, aber die sehr erfolgreiche Volksbühne verstand sich nicht als ein (n)ostalgischer Ort, sondern als ein Ort, wo der Osten nach wie vor präsent ist, und deshalb stand eine große Neonschrift „OST“, als Zeichen für das Selbstbewusstsein der Volksbühne: Menschen aus Ostdeutschland, die ihre Erfahrungen in der DDR nicht verleugnen können bzw. wollen. Die Ostalgie wurde von der Volksbühne als geradezu schmähsch betrachtet, erinnert die Journalistin. Bemerkenswert ist, dass die Ostalgie weder von der Volksbühne noch von der Journalistin positiv bewertet wird. Es wird eine Differenzierung zwischen der ostdeutschen Identität und der

⁵⁶ TIEDEMANN, Kathrin: «Kulturkampf». In: *Freitag* 15 (1999): „Versuche, das Ganze als Ostalgie zu schmähsch, konterte die Volksbühne mit dem ihr eigenen Selbstbewusstsein, indem sie ihr Haus mit dem Label »OST« in einer großen, des Nachts blau leuchtenden Neonschrift versah.“

⁵⁷ Ebd.

Ostalgie gemacht: die ostdeutsche Identität und die eigene Kultur zu zelebrieren darf auf keinen Fall automatisch bedeuten, dass man ostalgisch ist.

Interessant in diesem Artikel ist, dass es eigentlich um die Ost-West-Debatte unter Intellektuellen geht, aber nicht in erster Linie um die Ostalgie. Der Begriff ist aber unvermeidbar, weil die Ostalgie allgegenwärtig war, und bei jeder neuen betont ostdeutschen kulturellen Veranstaltung musste man sich 1999 fragen, ob sie „ostalgie“ war oder nicht. Ferner ist bemerkenswert, dass die Frage, ob eine kulturelle ostdeutsche Identität überhaupt existiert, nicht gestellt wird. Es scheint Tiedemann also selbstverständlich zu sein, dass es eine kohärente ostdeutsche Identität gibt, die keine Beschreibung benötigt. Vielmehr ist eine ostdeutsche Identität als gegeben vorausgesetzt und wird ohne ontologische Analyse behandelt. So redet Tiedemann beispielsweise von einer „Diskriminierung der ostdeutschen kulturellen Identität“⁵⁸ ohne diesen Begriff zu hinterfragen. Diese Selbstverständlichkeit ist in anderen Artikeln nicht so präsent.

Der Titel „Kulturkampf“ ist dabei sicherlich nicht zufällig gewählt. Die Anlehnung an ein bedeutendes Ereignis der deutschen Geschichte, in dem gleichfalls das ganze Land in zwei konkurrierende Lager aufgespalten war, ist dabei jedoch wohl eher als eine Parallele, und nicht als eine Wiederholung der Geschichte zu verstehen. Wiewohl dieser Vergleich also zu einem gewissen Grad sein Ziel verfehlt, so zeigt er doch die Intensität, mit der die Ostalgie- bzw. Identitätsdebatte geführt wird.

5.3.1.2. Otto Köhler und die Kritik des Rotkäppchen-Syndroms

Kurz danach erschien der Artikel «Offensive in Korn und Sekt» von Otto Köhler. In diesem Artikel geht es um die westdeutsche Eckes AG und die Politik Deutschlands, genauer gesagt, wie das Unternehmen Eckes AG verschiedene ostdeutsche Firmen nach der Wende kaufte. Der Artikel fängt mit dem Beispiel des typischen, berühmten und identitätsstiftenden ostdeutschen Produktes an, dem Rotkäppchen-Sekt, der nun nicht mehr aus dem Osten kommt. Und auch die Traditionsmarke Nordhäuser Korn wurde von der Eckes AG übernommen. Kurz: die ostdeutschen Produkte sind gesamtdeutsch geworden. Die nostalgischen Ostdeutschen wähnen, dass sie nach einem ostdeutschen Produkt greifen und somit

⁵⁸ Ebd.

die ostdeutsche Wirtschaft unterstützen, nähren in Wirklichkeit aber nur die ostdeutsche Identität:

Wer heute, dank allzu dürrtiger »blühender Landschaften« von Ostalgie überwältigt wird, greift in seiner Verzweiflung gern zum Korn aus Nordhausen. Und wenn die PDS einen Wahlsieg erringt, knallen die Rotkäppchen-Sektkorken. Doch der Griff zu diesen Flaschen ist ein Irrtum, er dient weniger ostdeutschem Aufschwung als vielmehr dem Profit einer Schnapsfabrik in Nieder-Olm.⁵⁹

Obwohl der Begriff der ostdeutschen Identität in diesem Abschnitt nicht direkt erwähnt wird, wird er vom Symbol Rotkäppchen-Sekt verkörpert. Eine direkte Verbindung wird zwischen den „blühenden Landschaften“, die eine bunte Konsumwelt versprochen und die inzwischen „dürrtig“ wurden, und dem Greifen nach typisch ostdeutschen Produkten hergestellt. Die unerfüllten Erwartungen und die entsprechenden Enttäuschungen haben eine Herauskristallisierung einer ostdeutschen Identität möglich gemacht; wenn der Aufschwung schon nicht von selber kommt, dann unterstützt man eben die ostdeutsche Wirtschaft aus eigener Kraft, indem man scheinbar ostdeutsche Produkte konsumiert.

Die Erwähnung der Ostalgie ist hier eher eine Einführung in das Hauptthema des Artikels – die Wirtschaft – als ein längerer Kommentar über die Idealisierung der DDR. Köhler zeigt die Realität der „westlichen“ ostdeutschen Produkte, und betont dabei, dass die Ostdeutschen generell keine Eigentümer mehr sind, weil die meisten Firmen nach der Wende von Westdeutschen gekauft wurden.

Die Erwähnung der mangelnden „blühenden Landschaften“ ist kein Zufall, damals waren sie das Symbol der westdeutschen Versprechen dem Osten gegenüber, heute sind sie das Symbol eines gescheiterten Planes, das Symbol der Enttäuschungen nach der Wende in Ostdeutschland. Köhler versucht vielmehr zu zeigen, aus welchen Gründen die Ostalgie entstanden ist, als dass er sie als negativ oder positiv einschätzt. Sein leicht ironischer Ton, wenn er solche Wendungen wie „in Verzweiflung zum Korn aus Nordhausen greifen“ benutzt, lässt aber erkennen dass er diese Ostalgie-Welle als unangemessen oder übertrieben bewertet.

⁵⁹ KÖHLER, Otto : « Offensive in Korn und Sekt. » In: *Freitag 04* (1999)

5.3.1.3. Ostalgie als Teil einer Rückversicherungsstrategie?

Im September 1999 erschien der Artikel von Detlev Lücke, «www.wiedervereinigung.de», in dem es um den Dialog über die Wende zwischen Ostlern und Westlern geht. Die Wirtschaft steht auch in diesem Artikel im Mittelpunkt, es ist aber eher die Rede von der Wirtschaftslage in Ostdeutschland im Vergleich mit der Westdeutschlands. Die gesamten Folgen der Wiedervereinigung werden erwähnt, wie etwa die Tatsache, dass sich 95 Prozent des Produktivvermögens im Osten in westdeutschem Besitz befinden: „Ein derartiger Umbruch bedinge eine identitätsstiftende Rückschau als Rückversicherung und sei durch das Wort Ostalgie ungenügend beschrieben,“⁶⁰ berichtet der Journalist in den Worten von Rolf Reissig, Mitinitiator des SED-SPD-Papiers von 1987. Die Ostalgie wird in Form einer Kritik erwähnt: das Wort Ostalgie sei ungenügend, um den Umbruch zu beschreiben. Die ganze Wiedervereinigungsfrage sei viel zu kompliziert, um durch ein Modewort subsumiert zu werden. Aber viel wichtiger ist, dass vielmehr eine „Rückversicherung“⁶¹ gebraucht wird, die sich auf die Identität gründet; dies zeigt laut Reissig, dass die ostdeutsche Identität in einer Übergangsphase ist. Das Ende dieses Übergangs ist wohl noch nicht abzusehen und dessen Ausgang ungewiss. Wer sich als Ostdeutscher also auf das Risiko und das Abenteuer der Wiedervereinigung einlässt, und dann, Jahre später, erleben muss, dass bei weitem nicht alle Versprechen eingelöst werden konnten, der blickt naturgemäß irgendwann zurück und es stellt sich ein Identitätsgefühl ein, ein Gefühl der Zugehörigkeit, das man im vereinigten Deutschland vergeblich gesucht hatte. Wenn Reissig in diesem Zusammenhang von Rückversicherung spricht, so beschreibt er diesen Reflex des Zurückblickens als elementares Bedürfnis nach Sicherheit und Integration und es ist leicht einzusehen, warum er von Ostalgie nichts wissen will.

⁶⁰ LÜCKE, Detlev: «www.wiedervereinigung.de». In: *Freitag* 39 (1999)

⁶¹ Ebd.

5.3.1.4. Die ostdeutsche Identität, eine neue Identität?

Der erste Artikel des Jahres 2000, in dem das Wort Ostalgie vorkommt, ist eine Buchrezension. In «Die Anrufung des toten Gottes»⁶² beschreibt Ingo Arend den Roman *Das Provisorium* von Wolfgang Hilbig, der die Unvereinbarkeit und die Entfremdung von Ost und West denunziert. Hilbigs Erinnerung an die DDR sei, so Arend, angesiedelt „zwischen Ostalgie und Westeuphorie“⁶³, zwischen Enttäuschungen und Begeisterung für die seit 1989 neue Welt. Es ist diese Ambivalenz des Autors, die sein Ostalgie-Konzept so ungewöhnlich macht, betont Arend; weder lehne er Ostalgie ab, noch befürworte er sie vehement. Die DDR bleibt für den Autor das Land, aus dem er kommt, ist aber trotzdem auch ein „Unterdrückungsstaat“. Es ist also – bei aller Freude über die Wiedervereinigung – erlaubt, sich die positiven Seiten der DDR in Erinnerung zu rufen. Diese Frage, „inwiefern ‚verklärt‘ wird, wenn ein Film oder Roman sich mit der DDR beschäftigt“, wird in dieser Zeit, um 2000, fast automatisch gestellt. Arend schreibt auch: „Hilbigs Roman ist ein grandioses Beispiel für die Ichfindungs-Experimente, die das 20. Jahrhundert durchziehen. Identität gibt es bei ihm nur negativ, in dem Versuch, der Leere und dem Nichts zu entkommen.“⁶⁴ Dies gilt nicht nur für den Osten, es ist vielmehr ein Phänomen, das die ganze Welt betrifft; das 21. Jahrhundert kann als das Jahrhundert der Identitätssuche bezeichnet werden. Die Ostdeutschen sind also auf der gleichen Suche, jedoch mit einer gewichtigen Besonderheit: ihre neue, eigene Identität gründet auf einem Staat, dessen geographische Erscheinung zwar unverändert ist, der jedoch politisch nicht mehr existiert.

Ichfindung, Identität, Leere, Nichts: das sind Begriffe, die, wie in der Moderne schlechthin, oft in Zusammenhang mit dem Thema Ostalgie vorkommen. Diese Konnotationen lassen erahnen, dass die Suche nach der Identität ein schwerer Kampf für die Ostdeutschen ist, vielleicht auch, dass sie gänzlich inexistent gewesen ist und buchstäblich aus dem Nichts neu gefunden werden muss. Gab es eine ostdeutsche Identität vor 1989?

⁶² AREND, Ingo: « Die Anrufung des toten Gottes ». In: *Freitag 13* (2000): „Wie es sich für ein Leben in der Übergangzone gehört, steht Hilbigs Buch eigensinnig dazwischen – zwischen Ostalgie und Westeuphorie. Die DDR bleibt für ihn ein Unterdrückungsstaat, eine von Schwachsinn tiefende 'Mistgrube' und selbstisolationistische 'Kühlblöcke'.“

⁶³ Ebd.

⁶⁴ Ebd.

[...M]itten in diesem von trauriger Nässe beherrschten Babylon war er plötzlich wieder zu einem Individuum seiner Herkunft geworden. Zu einem DDR-Bürger, ganz ohne Abstriche, er war wieder, was er gewesen, und er war verloren ... so deutlich und ausweglos hatte er seine DDR-Identität nie gespürt, auch dort in diesem Land nicht, das vielleicht schon zu existieren aufgehört hatte. Und er konnte nicht anders, als diese Identität für *minderwertig* zu halten. Gegen jede empirische Vernunft, er trug dieses Gefühl in seinem altwerdenden Körper herum, und er konnte nichts dagegen machen...⁶⁵

Das Buch rückt die Frage der ostdeutschen Identität in eine neue Perspektive; als ob es sie vorher nicht gegeben hätte. Sie wird als negativ und minderwertig dargestellt, als ob sich die (zukünftigen) Minderwertigkeitsgefühle der Ostdeutschen schon aus der Zeit vor der Wende stammen.

Bemerkenswert in *Das Provisorium* ist die Lebensunfähigkeit der Hauptfigur. C. ist unfähig, sich niederzulassen, ist heimatlos. Seine einzige Zuflucht ist der Gedanke an die Vergänglichkeit und das Wahrnehmen lediglich der temporären Komponente eines Augenblicks, was für ihn die willkommene Entschuldigung ist, niemals Verantwortung für seine Handlungen oder gar sein Leben zu übernehmen. Besonders interessant ist C.s « Ostdeutschheit », derer er sich im Verlauf des Romans bewusst wird, zu Anfang nicht wissend, dass sie schon immer ein Teil von ihm war. Ähnlich wie zu Beginn des 21. Jahrhunderts eine ostdeutsche Identität in den neuen Bundesländern entsteht, entwickelt C. ein Zugehörigkeitsgefühl zur DDR. So beschreibt dieser Roman ein durchaus zeitgenössisches Gefühl der Lebensunlust aus ostdeutscher Sicht. Die Lektüre von Arends Artikel erweckt den Eindruck, dass *Das Provisorium* durchaus das Potential hat, gerade wegen dieser neuartigen Betrachtungsweise, ein Kultroman der Nachwendezeit zu werden. Ob Hilbig jedoch tatsächlich an den Erfolg von *Sonnenallee* oder *Helden wie wir* wird anknüpfen können, bleibt abzuwarten.

5.3.1.5. Die Ostalgie als Zeichen der medialen Kluft

Ein anderes und gleichsam oft in Verbindung mit Ostalgie besprochenes Thema sind die östlichen und westlichen Medien in Deutschland. Behandelt werden ihre unterschiedliche Medienstruktur, sowie die kulturellen Unterschiede zwischen neuen und alten Bundesländern, die starke Dominanz der westlichen Standards und der Osteigensinn. Wer liest was wo? Wer sieht was wo an? Wen spricht die *Zeit*

⁶⁵ HILBIG, Wolfgang: *Das Provisorium*, Frankfurt am Main, 2000, S. 150.

oder die *Tageszeitung* oder *Freitag* an? Der Sender MDR erreichte 2000 Traumquoten in seinem Gebiet, was im westdeutschen Nachrichtenmagazin *Spiegel* zu einem polemischen Ost-West-Medienstreit führte, den Schweizerhof folgendermaßen beschreibt: „Der Sender mitsamt seinem Konzept wurde [vom Spiegel] der aktiv betriebenen Ostalgie überführt und als grenzdebil abgewatscht,“⁶⁶. Unabhängig davon, ob der MDR tatsächlich ostaligisch ist, so ist dieser Kommentar vom *Spiegel* zweifellos ein Angriff auf Ostdeutschland und seine Medienlandschaft. Schweizerhof identifiziert diesen Angriff jedoch als Zeichen der Frustration: „Der *Spiegel* sei wahrscheinlich nur sauer, weil er in der Gegend so wenig gelesen würde“⁶⁷. Angesichts der Grundhaltung des *Spiegel* erscheint diese Auslegung durchaus plausibel.

Der zentrale Punkt des Artikels sind die Medien in Deutschland, aber Schweizerhof stellt eine enge Verbindung zwischen der unterschiedlichen Mediensituation in Ost und West und den verschiedenen Identitäten her:

Wie überhaupt die Einigkeit der bundesdeutschen Länder vor allem dadurch auf Dauer gefährdet erscheint, dass die Abgrenzungen zum jeweils anderen Teil Deutschlands immer mehr integraler Bestandteil der eigenen Identität zu werden verspricht. Die Gewissheit, nicht westdeutsch zu sein, macht den Ostdeutschen zum Ostdeutschen, und umgekehrt.⁶⁸

Schweizerhof macht den Versuch, die Verstärkung beider Identitäten in Deutschland zu erklären. Interessant an dieser Erklärung ist, dass die Identität, so Schweizerhof, sich nicht auf das gründet, was man ist, sondern auf das, was man nicht ist. Diese Art Identitätskonstruktion entspricht einem der Haupttypen der Identitätskonstruktion: der negativen sozialen Identität. Die eigene Identität von Ost- und Westdeutschen wird wie eine Gegenreaktion, fast einer Trotzreaktion der jeweiligen Gruppen dargestellt. Die ostdeutsche Identität liege also nicht an der DDR selbst oder an der Erinnerung daran, sondern eher an dem Gefühl, sich nicht in dem neuen Kontext bzw. in Deutschland eingefügt zu haben.

⁶⁶ SCHWEIZERHOF, Barbara: « Getrennt fernsehen, vereinigt interpretieren ». In: *Freitag* 40 (2000)

⁶⁷ Ebd.

⁶⁸ Ebd.

5.3.1.6. Ahbe: Analyse des Ostalgie-Diskurses als «Methode»

Im September 2000 schreibt der Philosoph und Ostalgie-Spezialist Thomas Ahbe einen Artikel über die Ostalgie, «Gruppenbild mit Banane»⁶⁹, eine Anspielung auf den Roman *Gruppenbild mit Dame* von Heinrich Böll. Das Bild der Banane ist natürlich kein Zufall. Es ist eine Andeutung auf das Paradebeispiel dessen, was sich die DDR-Bürger unter der Bundesrepublik vorstellten. Da nämlich Bananen in der DDR fast unmöglich zu kaufen waren – und wenn, dann waren sie oft grün – während sie auf der anderen Seite der Mauer reichlich vorhanden waren, symbolisiert die Banane den Mangel in der DDR und den Überfluss in der Bundesrepublik. Das Verlangen nach Bananen in der DDR versinnbildlicht also das Verlangen nach der Bundesrepublik.

Ahbe versucht, die politischen Diskurse der Vereinigung zusammenzufassen, und schafft drei Kategorien: den konservativen Diskurs, den links-liberalen Diskurs und den Ostalgie-Diskurs. Diese Diskurse, bzw. „Meta-Erzählungen“⁷⁰, sind laut Ahbe Visionen von der Vergangenheit, die mit einem Systemwechsel einhergehen und dienen der Legitimation der neuen Machthaber bzw. deren Einfluss auf die neuen Staatsbürger. Im Falle der Wiedervereinigung also sind diese die Rechtfertigung den Ostdeutschen gegenüber, dass diese nunmehr von westdeutschen Politikern regiert würden. Dazu dienen die Vorstellungen, die diese Politiker sich von den Verhältnissen in der DDR machen, denn so garantieren sie, dass die neuen Machthaber im Gegensatz zu den alten den Ostdeutschen selbstverständlich ausschließlich zum Vorteil gereichen würde.

⁶⁹ AHBE, Thomas : « Gruppenbild mit Banane ». In : *Freitag 40* (2000) : „Schließlich wäre der Ostalgie-Diskurs zu nennen – er siedelt auf der diskursiven Brache, die ambitionierte Erzählungen vom »Terror in der DDR« und der »Deformierung« des Ostens lassen. Ostalgie entsteht, weil eine professionelle, medial wirksame Aufarbeitung der DDR, die nicht-stigmatisierend ist, die zu differenzieren, abzuwägen und an den Alltagserfahrungen der Leute anzuknüpfen vermag, nicht stattfindet. [...] Die analytische Potenz von Ostalgie ist zu vernachlässigen: Ostalgie sagt, dass »alles irgendwie auch schön war«, dass das Leben in der DDR »viel differenzierter und verwickelter war« und heute noch ein wichtiges Stück Heimat und Biographie darstellt - »irgendwie«. Höher ist der psychische Effekt des Ostalgie-Diskurses zu bewerten. Ostalgische Praxen wirken stabilisierend und kompensierend, sie sind eine Methode, das Unausgesprochene, das in den professionellen Diskursen verdrehte und Beschwiegene doch noch in diffuser Weise zu kommunizieren. [...] Der konservative Diskurs über die Ostdeutschen ist analytisch ausgefeilter, dennoch vereinseitigend. [...] Nun haben die Ostdeutschen in den Neuen Bundesländern ein neues Leben in Freiheit, Würde und Selbstbestimmung gefunden. Jegliche Art von Ostalgie ist undankbar und politisch fahrlässig.“

⁷⁰ Ebd.

Die Ostdeutschen leben, so die Vertreter des konservativen Diskurses, seit der Wende in kompletter Freiheit, eine Freiheit, die den Ostdeutschen früher vom DDR-Staat weggenommen wurde. Dabei haben sich die Bürger der DDR jedoch nie mit dem ihnen aufoktroierten System identifiziert, weswegen Ahbe den Beitritt der DDR in die Bundesrepublik auch als „Empfängnis der [vom Sozialismus; d. Verf.] Unbefleckten“⁷¹ nennt. Somit lässt jedoch der konservative Diskurs keinen Platz für eine Ostalgie, denn sie ist undankbar und politisch fahrlässig: Es ist unvorstellbar, sich nach der DDR zu sehnen, da ja dort Terror und Schrecken herrschten.

Der links-liberale Diskurs wiederum sei als eine Kritik an den Ostdeutschen bzw. an ihrer „Deformierung“⁷² durch die DDR zu verstehen. Klischeehaft werden die Ostdeutschen als spießig und kleingeistig, gleichzeitig aber autoritärer und in der Erziehung strenger, als ihre westlichen Nachbarn dargestellt. Der eigentliche Vorwurf der Vertreter des links-liberalen Diskurses liegt darin, dass – im Gegensatz zum konservativen Diskurs – die Ostdeutschen wissentlich und willentlich kooperiert und sich der „Mittäterschaft“⁷³ schuldig gemacht haben. Kurz, der Ostdeutsche hat sich allzu bereitwillig dem Regime gebeugt. Daher haben sie nun, nach der Wiedervereinigung, einen gehörigen Nachholbedarf an allem, was Demokratie und andere westdeutsche Werte betrifft.

Während die genannten Diskurse komplementär sind, so lassen sie dennoch Platz für eine dritte Variante (von Ahbe in Anlehnung an die Drei-Felder-Wirtschaft die „diskursive Brache“⁷⁴ genannt), den Ostalgie-Diskurs. Die Ostalgie entstehe, wo – um bei Ahbes Bild zu bleiben – eine Aufarbeitung der DDR brach liegt, eine Aufarbeitung, der die tatsächliche, ostdeutsche Alltagsrealität zugrunde liegt. Er meint also, dass eine ernste Geschichtsaufarbeitung nötig ist, um die Ostalgie vermeiden zu können. Später erklärt Ahbe die Funktion des Ostalgie-Diskurses als eine Methode, um das im öffentlichen Diskurs Unausgesprochene zu kommunizieren. Die Ostalgie sei stabilisierend und kompensierend, für die inexistente gründliche öffentliche Debatte.

Um Ahbes Bild von der diskursiven Brache interpretatorisch wieder aufzugreifen, sei an dieser Stelle auf das sprachwissenschaftliche Konzept der Performativität von J.L. Austin verwiesen. Die Ostdeutschen schaffen sich durch die

⁷¹ Ebd.

⁷² Ebd.

⁷³ Ebd.

⁷⁴ Ebd.

Ostalgie in einer Gegenreaktion ihre eigene Vision von der Vergangenheit und somit ihre eigene Realität, da sie sich in den übrigen, gleichsam oktroyierten Diskursen der Intellektuellen nicht wiederfinden. Sie besetzen somit das von den Intellektuellen unbearbeitete Terrain und schaffen so eine Variable, mit denen die neuen Machthaber nicht umzugehen wissen, die aber keinesfalls zu vernachlässigen oder gar zu leugnen ist.

Ahbe schlägt eine Begriffsbestimmung der Ostalgie und eine Beschreibung des Phänomens vor. Seine Definition lautet: „Ostalgie sagt, dass „alles irgendwie auch schön war“, dass das Leben in der DDR „viel differenzierter und verwickelter war“ und heute noch ein wichtiges Stück Heimat und Biographie darstellt – „irgendwie“.“⁷⁵ Dies entspricht ungefähr der im Rahmen dieser Arbeit gegebenen Beschreibung der Ostalgie. Ahbe meint dabei, dass die Ostalgie eine „Methode“ ist, um den befreienden, aber auch schweren Abschied von der DDR zu reinszenieren, und die Historisierung der Erfahrungen der DDR in individueller Form zu schaffen.

Die Identitätsfrage ist der erste Punkt, der im Artikel erwähnt wird: „Im zehnten Jahr der Vereinigung scheinen die Identifikation der Ostdeutschen mit der Bundesrepublik und ihre Integration in die politische Kultur immer noch nicht zufrieden stellend.“⁷⁶ Ahbe geht auf die Integrationsfrage ein, die auch von vielen Wissenschaftlern erwähnt wurde. Die Ostdeutschen fühlen sich also nicht als Bürger der Bundesrepublik, sie bleiben „anders“. Der Philosoph benutzt den Ausdruck „nicht zufrieden stellend“, was über die misslungene Integration Ostdeutschlands viel sagt.

Weiter zum Thema Identität behauptet Ahbe Folgendes:

Offenkundig sind diese Indizien fehlender politischer Identifikation und möglicherweise verminderten staatsbürgerlichen Engagements auch Resultat der westdeutsch dominierten Diskurse über die Ostdeutschen während der letzten Dekade.⁷⁷

Die Dominanz des Westens ist auch ein ziemlich oft erwähntes Argument, um diese Unmöglichkeit der Ostdeutschen zu verdeutlichen, sich in der Bundesrepublik völlig integriert zu fühlen. Laut Ahbe sind die westdeutschen Diskurse sogar die Ursache für die mangelnde Identifikation der Ostdeutschen mit der Bundesrepublik. Denn keiner der beiden relevanten Diskurse (konservativ und links-liberal) hat Platz dafür,

⁷⁵ Ebd.

⁷⁶ Ebd.

⁷⁷ Ebd.

was sich tatsächlich ereignet hat, nämlich eine friedliche, demokratische Revolution, die ein durchaus kritisch wahrgenommenes Regime zu Fall gebracht hat:

Dass die demokratische Revolution in der DDR eine Revolution der DDR gegen die DDR war, dass die Bevölkerung die Werte und die Botschaft von Ideologie und Propaganda der DDR sehr wohl verstanden und schließlich gegen die Verhältnisse der erstarrten Diktatur in Stellung gebracht hat, ist in die westdeutschen Meta-Erzählungen nicht integrierbar⁷⁸.

Vor diesem Hintergrund verwundert es wenig, wenn sich die Ostdeutschen in ihre, der gesamtdeutschen Identitätsfindung wenig zuträgliche Ostalgie flüchten.

5.3.1.7. Die Sonder-„Zone“

Der letzte analysierte Artikel dieser ersten Welle, der sich mit der ostdeutschen Identität beschäftigt ist in dem Sinne anders, da der Begriff der Identität ausnahmsweise mit dem Begriff der DDR-Nostalgie verbunden ist, und nicht, wie in den vorher erwähnten Artikeln, mit dem Ostalgie-Begriff. Rolf Reißig stellt in seinem Artikel «Sonder-„Zone“»⁷⁹ die Gretchenfrage sehr direkt. „Die Teilgesellschaft Ost: Ein Leben am Tropf oder mit Zukunft?“⁸⁰ Wie steht es eigentlich um Ostdeutschland? Der Titel selbst lässt erkennen, dass die „Zone“, wie die DDR im Westen aus Nichtanerkennungsgründen bis zur Ostpolitik Willy Brandts oft genannt wurde, 2000 weiterhin eine eigenständige Zone ist. Die entstandenen Ost-West-Ungleichheiten bei den politischen und sozialen Strukturen seien nach zehn Jahren Einheit ausgeglichener, so Reißig, dies bedeutet aber sicherlich nicht ausgeglichen; ein kleiner, aber wichtiger Unterschied. Auf dem Papier sehe es so aus, als seien die immer noch existierenden Probleme Ostdeutschlands nicht dramatisch. Die Realität sei aber anders, so Reißig. West- und Ostdeutschland sind zwei Teile mit eigenen Wirtschaftsräumen, Parteienteilsystemen, Kultur- und Kommunikationsräumen; kurz, Ostdeutschland bleibt eine Teilgesellschaft. 2000 ist, so erklärt Reißig, das BIP Ostdeutschlands immer noch nur 60% im Vergleich zu dem Westdeutschlands und die Arbeitslosigkeit immer noch doppelt so hoch; Ostdeutsche bleiben Bürger zweiter Klasse. Dies hat Folgen für die ostdeutsche

⁷⁸ Ebd.

⁷⁹ REIßIG; Rolf : « Sonder-„Zone“ ». In: *Freitag 18* (2000): „Eine ostdeutsche Identitätskonstruktion als Pendant zu der seit langem bestehenden westdeutschen ist im vollen Gange. Dabei handelt es sich weniger um DDR-Nostalgie als vielmehr um 'Selbstermächtigung'.“

⁸⁰ Ebd.

Identitätskonstruktion. Wegen des Abgrenzungsgefühls brauchen die Ostdeutschen etwas, um sich zu behaupten, in Form einer ostdeutschen Identität, einer Selbstermächtigung; diese werden aber oft als DDR-Nostalgie missverstanden. Die Einheit ist, so Reißig, unvollendet, das Land gespalten; das konservative Leitbild der Wiedervereinigungsepoche scheitert, und darüber muss neu reflektiert werden, wenn eine echte vollendete Vereinigung stattfinden soll. Reißigs Resümee ist dabei jedoch nicht wertender Natur, sondern lediglich Bestandsaufnahme. Er fordert, die Schere zwischen Ost und West nicht länger totzuschweigen, sondern anzuerkennen und nötigenfalls getrennte Strategien für gleiche Problemfelder zu entwickeln. Reißigs Meinung nach fördert das gleichsam die gesamtdeutsche Identität: „Die positive Wendung der ostdeutschen Themen [...] als gesamtdeutsche Reformthemen machte die ostdeutschen Akteure dann nicht länger zu Bittstellern [...], sondern zu Interessenvertretern, Reformern und Modernisierern der Bundesrepublik insgesamt“⁸¹.

5.3.2. Die unterschwellige Identitätsfrage

In den folgenden Artikeln wird Identität nicht explizit behandelt, aber die Beschreibungen der Wahrnehmung der wiedervereinigten Gesellschaft beinhalten eine gewisse identitäre Positionierung – oder eben Nicht-Positionierung im Sinne von enttäuschter Orientierungslosigkeit.

5.3.2.1. Ostalgie-Bücher und Filme: zwischen Ventil und Bewältigung

Die Redakteurin und Autorin Kathrin Tiedemann, präsentiert mit ihrem Artikel «Da lacht der Osten»⁸², eine Anspielung auf den DDR-Fernsehprogrammtitel *Da lacht der Bär*, den erfolgreichen Film *Sonnenallee*. Das gesamte Leben in der DDR wird im Film ins Lächerliche gezogen und er bringt einen zum Lachen, was von Tiedemann als eine Art Ventil bezeichnet wird: „Im Lachen löst sich für einen Moment die innere Zensur des Zuschauers, die ihm ansonsten verbietet, sich an

⁸¹ Ebd.

⁸² TIEDEMANN, Kathrin: « Das lacht der Osten ». In: *Freitag 48* (1999): „Verklärende Ostalgie verdränge, dass die DDR in der Hauptsache immer noch ein Land gewesen sei, 'in dem recht eigentlich niemand mündig werden durfte'. Kein Wunder also, dass die Osis jetzt auf so einen pubertären Film hereinfliegen.“

sein Leben in der DDR als ein glückliches zu erinnern.“⁸³ Über den Film wird weniger erzählt als über die Reaktionen des Zuschauers, die Schadenfreude, das unangenehme Lachen. Interessant ist die Bemerkung von Tiedemann, dass man es sich normalerweise verbietet, die persönlichen Erinnerungen in der DDR als schön zu schildern, als ob die Ostalgie-Welle immer noch nicht ganz angekommen ist, als ob die Idealisierung der DDR irgendwie doch noch Tabu ist.

In ihrem Artikel lässt Tiedemann aber auch die Kritiker des Films zu Wort kommen. Sie zitiert beispielsweise einen *Tagesspiegel*-Redakteur, der die fehlende realitätsgetreue Darstellung der DDR mit den Worten „Sonnenallee lügt“⁸⁴ anprangert. Aber, und das darf nicht vergessen werden, *Sonnenallee* ist der erste Kinoerfolg der Ostalgie-Welle, der obendrein sehr viele Menschen – Ost wie West – anzusprechen vermochte (als Tiedemanns Artikel veröffentlicht wurde, hatten den Film schon über eine Million Zuschauer gesehen). Sie gesteht durchaus ein, dass der Film sich in der Tat des Öfteren den Vorwurf hat gefallen lassen müssen, lediglich Erfüller eines Verdrängungsbedürfnisses der Ostdeutschen zu sein. Zu diesem Thema hat Tiedemann jedoch ihre ganz eigene Meinung und sie berührt damit einen neuralgischen Punkt der gesamten Ostalgie-Diskussion: „Wenn der Film etwas verdrängt, dann die verlorene Definitionsmacht über einen Teil der ostdeutschen eigenen Biografie“⁸⁵. Von den verlorenen Biographien wird im Laufe dieser Arbeit noch ausführlich zu sprechen sein.

Regina General⁸⁶ bietet dem Leser eine Buchrezension über Luise Endlichs Buch *Neuland*. Im Roman *Neuland* wandert eine Westdeutsche nach Ostdeutschland und bleibt da; sie mag es sogar. Das Buch ist eine Art Biographie, in der die Ost-West Beziehungen beschrieben werden, was, so General, nicht neu ist; das Buch sei aber trotzdem amüsant. Die Autorin bringt den Frust in die Öffentlichkeit, der sonst in der Regel nur unter Freunden erwähnt wird. Die Schwierigkeiten des Zusammenlebens zwischen Ost und West werden unverhüllt vorgetragen:

⁸³ Ebd.

⁸⁴ Ebd.

⁸⁵ Ebd.

⁸⁶ GENERAL, Regina : « Halten Sie durch! ». In : *Freitag 13* (2000): „Die Personage aus Oststadt ist der Autorin adäquat. Sie spielt das Spiel, das Opfermentalität, Neid, Nostalgie und Übereifer anraten, bedrückend eifrig.“

Wenn vergleichbar nichtige Anlässe, wenn so nichtige ausreichen, um nach Belieben Ressentiments und Vorurteile zu aktivieren, die sich bis zu Morddrohungen gegen das Kind steigern und die Vernichtung des „Nestbeschmutzers“ einkalkulieren, dann ist die Friedfertigkeit des neuen Deutschlands keinen Pfifferling Wert.⁸⁷

Ob General denkt, dass dieses Buch die Ost-West-Verhältnisse in einer für die Zukunft konstruktiven Art darstellt, ist zweifelhaft. Wahrscheinlich soll es das auch gar nicht. Die Autorin, Luise Endlich, stellt die „Ossis“ durchaus überzeichnet dar, beinahe wie eine Karikatur; und als solche darf ihnen ein gewisses Maß an Nostalgie nicht fehlen.

Der Artikel «Zwischen die Zeilen gesetzt»⁸⁸ ist eine Buchrezension über das Buch *Die Letzten* von Katja Lange-Müller. Sie war wegen „unsozialistischen Verhaltens“ zur Schriftsetzerin in der DDR degradiert worden, und auch als Schriftsetzerin war ihre Stelle nicht sicher. Das ist ein Grund, so Dahlke, die Verfasserin der Rezension, keine Nostalgie in ihrem Roman zu ermöglichen. Nicht nur der Zusammenhang zwischen Vergangenheitsbewältigung und sozialer Klasse wird erwähnt, sondern auch dieses Gefühl, das der Leser hat, wenn er mit der DDR konfrontiert wird:

Katja Lange-Müller hat sich mit ihrer sprachlich virtuoson Erzählung zwischen die Stühle gesetzt: das Porträt einer aussterbenden sozialen Klasse wird von der Parodie der DDR-Vergangenheitsbewältigung verschluckt und umgekehrt. Etwas verwirrt, aber lachend findet man sich am Ausgang des Labyrinths.⁸⁹

Die hier erwähnte Frage der Bewältigung bestätigt die Theorien der Soziologen, dass die DDR-Geschichte in irgendeiner Form aufgearbeitet werden muss: in diesem Fall ist es in der Form eines Romans. Interessant ist auch der dem Leser vermittelte Eindruck: verwirrend, aber trotzdem lustig. Das Unwohlsein mit dem Thema lässt sich also schon vorhersehen, nämlich die Erinnerung an durch und durch negative Erfahrungen in der DDR.

⁸⁷ Ebd.

⁸⁸ DAHLKE, Birgit : « Zwischen die Zeilen gesetzt ». In: *Freitag* 42 (2000): „Aus einer solchen Perspektive ist sowohl Nostalgie als auch Besserwisseri ausgeschlossen, die Ich-Erzählerin und mit ihr die Lesenden sind den Wendungen des Geschehens ebenso ausgeliefert wie Fritz, Willi, Manfred und Posbich.“

⁸⁹ Ebd.

5.3.2.2. Verpasste gemeinsame Verfassung und irrsinnige

Idealisierung: die Ablehnung jedweder Relevanz für Ostalgie und DDR-Nostalgie

Thomas Koch⁹⁰ schreibt über die zwei 1989 von der deutschen Verfassung angebotenen Möglichkeiten der deutschen Wiedervereinigung. Die Deutschen hätten eine neue gemeinsame Verfassung schreiben können, haben dies aber nicht getan. Die damalige politische Entscheidung habe immer noch Konsequenzen in Ostdeutschland, besonders bezüglich des politischen Meinungsbildungsprozess der Ostler. Es gebe also in Deutschland auch im Jahr 1999 noch zwei „Subgesellschaften“ – die west- und ostdeutsche:

Die ostdeutsche [Subgesellschaft] unterscheidet sich von der westdeutschen unter anderem dadurch, daß es keine überregionale ostdeutsche kulturelle Öffentlichkeit gibt, die die Auseinandersetzung mit dem Geist des Grundgesetzes stimulieren, moderieren und bündeln könnte. Diese Leerstelle wird auch nicht durch funktionale Äquivalente oder Substitute ausgefüllt. Es gibt keine politische oder soziale Kraft, die in Ostdeutschland ihren Interpretationen und Deutungen Geltung verschaffen könnte.⁹¹

Mit dem Inkrafttreten der westdeutschen Verfassung in den Gebieten der ehemaligen DDR scheinen also die Ostdeutschen ihr Recht auf eigene Auslegungen verwirkt zu haben.

Verschiedene Haltungen zu den Konsequenzen der Wiedervereinigung und zur Entscheidung über deren Modalitäten gibt es in Ostdeutschland, so Koch, viele: aber „Nostalgie in Bezug auf die DDR-Verfassung“⁹² gebe es nicht. Koch meint damit, dass die Ostdeutschen die Wiedervereinigung für eine bessere Lösung als die DDR halten, aber nicht unbedingt für die beste überhaupt. Kochs Vision von Nostalgie ist also gänzlich unsentimental und er beschreibt lediglich in realistischer Weise einen potentiellen Vergleich der Verfassungen von DDR und Bundesrepublik.

Detlev Lücke und Kathrin Tiedemann, beide von *Freitag* nicht festangestellte Redakteure, beschäftigen sich mehrmals mit dem Thema Ostalgie; am 5. November 1999 erschien ein Artikel von ihnen, in dem Jürgen Kuttner interviewt wird. Kuttner ist ein Ostberliner, der die Ostausgabe der *Tageszeitung*, der links-orientierten, in Berlin viel gelesenen Zeitung, mitgründete, außerdem Radiomoderator war und

⁹⁰ KOCH, Thomas : « Eigensinnige Auslegungen ». In: *Freitag* 21 (1999)

⁹¹ Ebd.

⁹² Ebd.

Videokünstler. Im Interview geht es eher um Kuttners Kunst, aber auch um seine Rolle als „Vorzeige-Ostler“. Durch den Titel des Artikels «Das Chaos ist aufgebraucht» klingt an, dass die unordentliche Phase der Wiedervereinigung vorüber ist, und dass schon erschöpfend darüber geredet wurde.

Auch das Thema Ostalgie ist nicht gerade Kuttners Lieblingsthema. Von den Interviewern gefragt: „Leiden Sie eigentlich unter einer interpretatorischen Vereinnahmung Ihrer Arbeit, an Vorwürfen von Ostalgie zum Beispiel?“, antwortet dieser, er hasse die Zuschauer, die diese Nostalgie von ihm erwarten.⁹³ Die Frage und die Antwort zeigen überhaupt keine ostalgische Begeisterung, weder auf der Seite der Journalisten, noch bei Kuttner. Die Idealisierung der DDR wird also von Kuttner zweifellos abgelehnt, er versucht vielmehr mit seinen Videos die DDR realistisch zu beschreiben, so, wie es damals eigentlich war. Denn genauso, wie er die Ostalgie ablehnt, verwehrt er sich gegen Geschichtsklitterung: „Was man sich andererseits heute anhören muss, was der Osten angeblich gewesen ist! Da wird dir am lebendigen Leibe die Geschichte gewissermaßen umgeschrieben.“⁹⁴ An dieser Stelle fällt eine analytische Ähnlichkeit zu Thomas Ahbes Diskurs-Theorie auf (vgl. Kapitel 5.3.1.6.) und auch im Ergebnis sind sich Ahbe und Kuttner sehr nahe: beide halten die Ostalgie für unangebracht.

5.3.2.3. Ostalgie und Frauenstandpunkte: von UFV bis Christa Wolf

«Klassentreffen oder Wie weit sprang das Känguruh» [sic.]?⁹⁵ ist ein lustiger, ungewöhnlicher Titel. Die Autorin dieses Artikels, Annette Maennel, behandelt darin die fatalistisch anmutende Einstellung der Nostalgie gegenüber: Kurz nach dem Mauerfall trafen sich ungefähr 1000 Frauen, die sich für unabhängig hielten und Politik machen wollten; die Partei hieß UFV, der Unabhängige Frauenverband, der sich auch vom DFD, dem Demokratischen Frauenbund Deutschlands, distanzierte. In der Regel sammelte die Partei nicht mehr als 2% der Stimmen, wie beispielsweise bei der Volkskammerwahl 1990. Im Artikel geht es aber weniger um die politischen Aktivitäten des UFV, als um den Unterschied zwischen 1989, dem Jahr der

⁹³ TIEDEMANN, Kathrin / LÜCKE, Detlev: « Das Chaos ist aufgebraucht ». In: *Freitag 45* (1999)

⁹⁴ Ebd.

⁹⁵ MAENNEL, Annette : «Klassentreffen oder Wie weit sprang des Känguruh?». In: *Freitag 49* (1999): „Angenehm auch, dass jede persönlich dem Aufbruch vor zehn Jahren eine große emotionale Bedeutung beimisst, sich aber keine Nostalgie breit macht.“

Gründung der Partei, und 1998, also ein Jahr, nachdem die Partei aufgelöst wurde. 1989 waren die Frauen des UFV tiefernst und nicht geschminkt. 1999 treffen sich die gleichen Frauen, aber irgendetwas ist anders als damals. Es sind geschminkte Frauen, die in ihren jeweiligen Bereichen aktiv sind. Die Sorgen sind nicht mehr die von damals. Die meisten sind erfolgreiche Frauen und sind deshalb wahrscheinlich nicht verbittert. Was vor zehn Jahren passiert ist, war für sie reich an Emotionen, es war auch wichtig, aber es ist vorbei. Sie erinnern sich daran, und leugnen die Bedeutung dieser Ereignisse nicht, aber nostalgisch sind sie auch nicht. Ihre Arbeit damals war wichtig und durchaus gut intendiert, aber allen Beteiligten ist klar, dass – angesichts der Wahlergebnisse – offenbar kein Bedarf an ihrer Partei besteht. So löst sich der UFV also nach zehn Jahren gemeinsamer Arbeit auf, bemerkenswerterweise frei von Verbitterung und frei von Nostalgie. Maennel berichtet, dass kein Mitglied des ehemaligen UFV den vergangenen Zeiten hinterher trauert und dass sie das, wie dem Eingangszitat zu entnehmen ist, als durchaus angenehm empfindet; der UFV ist kein „Wendeverlierer“ und seine Mitglieder trennen sich friedlich in völligem Einvernehmen.

Im Artikel «Sättigungsbeilagen»⁹⁶ versucht Ulrike Baureithel die Kehrseite der Wiedervereinigung durch das Beispiel der Stadt Dresden zu zeigen. Die Wiedervereinigung und die Globalisierung; die Oststädte werden langsam wie jede andere Stadt auch: ein riesiges Hotel, Touristentouren usw. Wenn man richtig wie damals und genug essen möchte, meint Baureithel, solle man sich von den typischen Touristenorten entfernen. Der Kommentar ist an sich nicht besonders negativ, betont aber doch, dass die ostdeutschen Städte seit der Wiedervereinigung standardisiert wurden, dass sie ihre Eigentümlichkeiten langsam verlieren. Baureithels Erwartungen eine „Kulturhauptstadt“⁹⁷ vorzufinden, wurden so gut wie gar nicht erfüllt und angesichts dieser Enttäuschungen kommt sie nicht umhin, sich kurz an die guten alten Zeiten zu erinnern: „Wer’s allerdings mit DDR-Nostalgie hat, sollte in die Dresdner Neustadt gehen. Dort, haben wir festgestellt, verabreicht man noch ehrliche 'Sättigungsbeilagen'“. ⁹⁸

⁹⁶ BAUREITHEL, Ulrike : « Sättigungsbeilagen ». In : *Freitag 04* (2000)

⁹⁷ Ebd.

⁹⁸ Ebd.

Ulrike Baureithel beschäftigt sich in ihrem Artikel «Kein Ort. (Fast) Nirgends.»⁹⁹ (in Anspielung auf die fiktiven Unterhaltungen in Christa Wolfs Roman *Kein Ort. Nirgends.*) mit dem Thema Frauenbewegung nach der Wiedervereinigung. Dies macht sie mit Hilfe einer sehr persönlichen Geschichte, ihres Treffens an der Berliner Humboldt-Universität mit einer namentlich nicht genannten, aus der DDR stammenden Philosophin. Die zwei Frauen haben Briefe, Ideale und Ideen ausgetauscht, aber nach einer Weile wurde der Kontakt abgebrochen; dies klingt, als wäre es nichts Neues, sondern nur eines von vielen nicht erfüllten Nachwende-Projekten. Statt zusammenzuarbeiten, wird im Osten nostalgisch lamentiert - wenn nicht gerade der schwarze Humor die Oberhand gewinnt -, und im Westen herrscht Zynismus, so Baureithels Bestandsaufnahme. Es sind nicht gerade die idealen Umstände, um ins Gespräch zu kommen. Baureithel macht für das Scheitern jedweder Gespräche die Nostalgie mitverantwortlich – sie bezeichnet sie als „wehleidig“¹⁰⁰ – und fordert indirekt dazu auf, sich von ihr beziehungsweise, im entgegengesetzten Fall, vom Galgenhumor freizumachen. Auch unter engagierten Frauen vergrößert sich der Unterschied zwischen Ost und West. Fast traurig, ein bisschen enttäuscht behauptet Baureithel, dass die Wende-Gewinnerinnen sich so wenig uneigennützig wie ihr männliches Pendant zeigen.¹⁰¹ In einer von Männern geführten Welt hätte man glauben können, dass die Frauen, aus dem Osten wie auch aus dem Westen, zueinander solidarisch geblieben wären. „Solidarität ist offenbar ein Luxus geworden“¹⁰²; ein Satz, der den Artikel kurz und wirksam zusammenfasst. Kurz: die zu starke Identifikation mit der DDR macht loyale Ost-West-Beziehungen unter Frauen unmöglich. Entweder, weil die Verliererinnen der Wiedervereinigung zu stark in ihrer Nostalgie leben und so einen offenen, vorurteilsfreien Dialog unmöglich machen, oder weil die Wende-Gewinnerinnen kein Verständnis für das Scheitern ihrer Geschlechtsgenossinnen haben und sich von ihnen distanzieren.

⁹⁹ BAUREITHEL, Ulrike : « Kein Ort. (Fast) Nirgends. ». In: *Freitag 40* (2000): Erinnerungskultur zwischen Nostalgie und Zynismus [...] Auch die frauenbewegten Aktivistinnen haben sich auf ihre Residuen zurückgezogen, wo die gegenseitigen Vorurteile kultiviert werden. Am Stammtisch Ost blüht wehleidige Nostalgie oder der Galgenhumor; im Westen schmerzbetäubender Zynismus.

¹⁰⁰ Ebd.

¹⁰¹ Ebd.

¹⁰² Ebd.

5.3.3. Die „erste Welle“ – ein vorläufiges Fazit

Wie oben gezeigt, lässt die Analyse dieser zwei ersten Jahre erkennen, dass die meisten Redaktoren das Phänomen entweder völlig ablehnen oder den Versuch machen, die Ursachen des Erscheinens des Phänomens nachzuvollziehen. Die wenigen Artikel, die etwas neutraler sind, tendieren trotzdem eher zu einer Kritik der Ostalgie, als zu einer positiven Bewertung. Die Beschäftigung mit Ostalgie in Zusammenhang mit der Frage nach der ostdeutschen Identität ist essentiell; ein Versuch, den Kontext zu verstehen, warum die Ostalgie ausgerechnet zu dem behandelten Zeitpunkt, bzw. überhaupt aufgekommen ist. Die herrschenden westdeutschen Standards, die bei den Ostdeutschen ein Minderwertigkeitsgefühl verursachen, werden oft als Haupterscheinungsgrund der Ostalgie dargestellt. Im Folgenden soll untersucht werden, wie das Phänomen sich entwickelt hat.

5.4. 2001-2002: Ein Rückgang des Phänomens: die journalistische Ostalgie-Verdrossenheit?

In dieser zweiten, an Artikeln weniger produktiven Welle wird die Politik mehr diskutiert als bei der ersten Welle, und sie enthält auch viel mehr Interviews mit prominenten Persönlichkeiten. Die Frage nach der Identität wird weiterhin gestellt.

5.4.1. Die nachträgliche ostdeutsche Identität

Da die PDS aus der SED bzw. aus der DDR entstand, ist es unvermeidbar, dass diese Partei in Zusammenhang mit dem Begriff Ostalgie vorkommt. Im Juli 2002 erschien ein Artikel von Ulrike Baureithel¹⁰³ über das Wahlverhalten in Ostdeutschland. Die Wendeverlierer, die enttäuschten Ostdeutschen, die „Ostalgiker“ und die, die an einem Minderwertigkeitsgefühl den Westdeutschen gegenüber leiden, seien potentielle PDS-Wähler; dies ist, so Baureithel, zumindest herrschende Meinung im Westen:

In Berlin kursiert ein hartnäckiges, wenn auch unbestätigtes Gerücht, das besagt, dass die PDS, unabhängig von ihrer Politik, im Osten immer 20 Prozent nach Hause brächte. Diese kämen, so die Vermutung, von den Unverbesserlichen, die die DDR im Rückblick ostalgitisch schön redeten oder eben von den Wendeverlierern, die im Zuge der Vereinigung ihren Job verloren haben.¹⁰⁴

¹⁰³ BAUREITHEL, Ulrike: «Feuchtbioptop». In: *Freitag* 31 (2002)

¹⁰⁴ Ebd.

Für die Bundesregierung (interessante Randnotiz: der Artikel erschien zwei Monate vor der nächsten Bundestagswahl) sei die Verbindung zwischen Ostalgie und der PDS logisch: Wer von dem aktuellen System enttäuscht ist, findet Trost in einem Vertreter des vorigen Systems. Ironisch anmutende Ausdrücke wie „Gerücht“ und „unverbesserlich“ zeigen die Hilflosigkeit, die Baureithel der Regierung Schröder unterstellte.

Aber nicht nur die SPD, sondern auch die Opposition bleibt von Baureithels Angriffen nicht verschont:

Sie habe den Eindruck, mit dem Jahr 1995 sei eine Zäsur eingetreten, bekräftigte die brandenburgische CDU-Abgeordnete Beate Blechlinger bei einer Podiumsdiskussion im Willy-Brandt-Haus anlässlich [einer] Buchpräsentation. Bis dahin hätten die Ostdeutschen die westdeutsche Hilfe akzeptiert, danach habe Enttäuschung und das Gefühl der Minderwertigkeit durchgeschlagen und übertriebener Ostalgie Platz gemacht.¹⁰⁵

„Übertriebene Ostalgie“ scheint die einzige Erklärung zu sein, die der CDU zu ostdeutschem Wahlverhalten einfällt.

Ein anderer wichtiger Aspekt in diesem Artikel ist die Verbindung zwischen Wahlverhalten und Identität. Die Popularität der PDS wird dadurch erklärt, dass viele Ostler – auch ehemals DDR-kritisch eingestellte – sich nachträglich eine ostdeutsche Identität schaffen „müssen“, die es in dieser Form vorher nicht gab. Erneut ist der Grund hierfür darin zu suchen, dass der Westen versucht, Ostdeutschland „seine“ Version der Geschichte überzustülpen (vgl. «Gruppenbild mit Banane», Kap. 5.3.1.6., «Das Chaos ist aufgebraucht», Kap. 5.3.2.2., «Der Dambruch», Kap. 5.5.1.1. und «Jetzt seid ihr alle Spreewaldgurken», Kap.5.5.5.3.) Die auf diese Weise abgewerteten Ost-Biographien werden umgedeutet und mit trotzigem Stolz verteidigt:

„Ich lasse mir die DDR nicht schlecht machen von Leuten, die nicht wissen, wovon sie reden“, wehrt sich Lutz, und Ramona, die schon in der DDR gemodelt hat und heute noch erfolgreich ist, sie bestätigt diese nachgetragene Identitätskonstruktion. „Ich bin erst nach der Wende zum Ostler geworden“, erklärt sie. „Ich fand es unerträglich, wie die Westler die Ostler fertig gemacht haben, zum Beispiel mit Witzen.“¹⁰⁶

¹⁰⁵ Ebd.

¹⁰⁶ Ebd.

Die „Erfindung“ der jüngsten ostdeutschen Identität lässt sich im Kommentar des DDR-Modells deutlich erkennen: Sie hat ihren Beruf nach der Wende nicht gewechselt und hätte sich übergangs- und problemlos in die Bundesrepublik integriert. Erst der Westen mit seiner Geschichtsklitterung und seinem Spott haben eine Gegenreaktion ausgelöst und sie zu einem „Ostler“ gemacht. Konsequenz zu Ende gedacht bedeutet dies nichts anderes, als dass der Westen selber verschuldet hat, was er heute beklagt: die Verfestigung des Zusammengehörigkeitsgefühls im Osten und die Ostidentität.

Wenn sich die Ostdeutschen also nicht genau dem vom Westen vorgeschriebenen Deutschland der Nachwendezeit anpassen, identifizieren sie sich wieder – oder manchmal zum ersten Mal, paradoxerweise – mit der DDR, mit Leuten, die ähnliche Biographien haben, und die PDS symbolisiert für alle diese Leute diese verklärte, geläuterte DDR.

Interessant in diesem Artikel ist, dass Baureithel einen Versuch macht, die Nachwenderealität der Ost-BerlinerInnen zu verstehen, statt die Ostalgie zu verurteilen. Der politische und wirtschaftliche Kontext wird dargestellt, als Erklärung für die Unterschiede, Missverständnisse zwischen dem Osten und dem Westen. Die Journalistin möchte mit ihrem Artikel kein Urteil über die Ostalgie fällen, bezeichnet sie auch nicht als positiv oder negativ, sondern als Konsequenz der Wiedervereinigung und der Jahren nach der Wende.

5.4.2. Schreien, lachen oder vergessen: die Ostalgie aus der Eulenspiegel-Perspektive

Manfred Stuber präsentiert mit seinem Artikel «Ich bin korrumpierbar»¹⁰⁷ ein Interview mit dem bekannten Literaturpreisträger Adolf Endler, der zum DDR-Bürger wurde, nachdem er 1955 wegen seiner Aktivität in der westdeutschen Friedensbewegung wegen „Staatsgefährdung“ in den anderen deutschen Staat übersiedelte. Originell in diesem Artikel ist, dass die Perspektive von jemandem, der in die DDR gegangen ist, in aller Öffentlichkeit gezeigt wird. Bemerkenswert an Endlers Lebenslauf ist, dass er in die DDR als überzeugter Kommunist übersiedelt ist, und trotzdem vom Sozialismus schwer enttäuscht wurde, unter anderem deswegen, weil er nach seinem Protest gegen die Ausbürgerung von Wolf Biermann aus dem DDR-Schriftstellerverband ausgeschlossen wurde. Diese Informationen werden als bekannt vorausgesetzt, weil der Hintergrund von Adolf Endler im Artikel, die Transkription eines Interviews, nicht explizit erwähnt wird. Endler spricht zweimal über die DDR-Nostalgie, und interessant in seinen Kommentaren ist nicht nur, dass er die Enttäuschung der Ost- und Westdeutschen erwähnt, sondern auch die sich immer stärker verwandelnde Perspektive der beiden Gruppen. Mit der Zeit vergessen die Ostdeutschen die nach der Wende von den Westdeutschen geleistete Hilfe, sie behalten aber die schlechten Erfahrungen mit westdeutschen

¹⁰⁷ STUBER, Manfred : « Ich bin korrumpierbar. » In: *Freitag* 35 (2001):

„Freitag: Herr Endler, wie stellt sich Ihnen als dem großen alten DDR-Eulenspiegel vom Prenzlauer Berg die Lage in Ostdeutschland heute dar? Hat Sie auch manchmal die DDR-Nostalgie am Wickel?

Endler: Man hätte im Voraus sehen können, dass die Wende nicht nur ein humaner Vorgang wird, mit dem wir nun liebenswürdiger Weise von Westdeutschland aus beschenkt werden. Aber leider haben sich in den ersten Jahren nach der Wende viele Ostdeutsche bereitwillig in die Arme der westlichen Handelsleute geworfen, auch undurchsichtiger Handelsleute, und leider muss man sagen: auch als deren willfähige Erfahrungen machen müssen. Genau die Leute sind heute zum Teil auch die Träger der DDR-Nostalgie.

Freitag: Das könnte Ihnen nicht passieren. Mit Ihrer schwarzhumorigen Grundhaltung sind Sie vermutlich von keinem System korrumpierbar?

Endler: Oh, ich bin korrumpierbar. Ich würde sagen, dass in West- und Ostdeutschland so mancher korrumpierbar ist, ich schließe mich nicht aus. Das moralisierende Geschrei, das man jetzt oft hört, in Dresden oder Chemnitz, vergisst ja gerade, dass man sich selber hat korrumpieren lassen, damals in der DDR schon und dann eben auch wieder nach 1989. Es ist nur so: Ich falle nicht so schnell auf Illusionen herein. (...) Kein DDR-Mensch – das ist vielleicht auch die große Enttäuschung der Westdeutschen – keiner empfindet das heute mehr so, dass die Unterstützung durch den Solidarpakt eine wunderbare Hilfestellung ist. So gut wie alle DDR-Bürger haben heute das Gefühl, bei einem großen Geschäft die Hereingelegten zu sein. Man muss gar nicht diese nostalgische DDR-Beziehung haben, um das so sehen zu können. Auch in Westdeutschland gibt es nicht wenige Leute, die darüber Bescheid wissen.“

Handelsleuten frisch im Kopf. Die Kommentare Endlers über die Ost-Westdeutschland-Beziehung bestätigen, dass sich die Perspektive mit der Zeit wandelt, und dass die Enttäuschung immer mehr Raum einnimmt. Endler sagt zwar, dass er, wie auch die anderen neuen Bundesbürger, korrumpierbar ist, aber er hat sich nach der Wende eben nicht korrumpieren lassen. Deswegen ist er heute nicht so enttäuscht wie die anderen Ostdeutschen, die der Illusion anheimgefallen sind. So wie damals die Opfer Till Eulenspiegels sehen sich die Ostdeutschen heute der Kritik ausgesetzt, Versprechungen unreflektiert und zu wörtlich geglaubt zu haben. Aufschlussreich ist auch die von Endler angeprangerte Reaktion der Ostdeutschen, die, anstatt ihren Fehler einzusehen, sich nun als die Betrogenen fühlen. Sie geben dem Kapitalismus und der Wiedervereinigung die Schuld daran, und da sie den Sozialismus schon erlebt haben, können sie auch den direkten Vergleich zwischen den beiden Systemen machen, und plötzlich scheint „damals“ glänzender.

Endler bemerkt zwar einschränkend, dass er sich durchaus als Humorist versteht, macht aber gleichzeitig deutlich, dass Identitätssuche jeden einzelnen Menschen betrifft und zu wichtig ist, um einfach nur darüber zu lachen:

Was die Identität betrifft, so weiß ich nicht, ob sich gar so viele Leute ihrer Identität sicher sind. ...Ich bezweifle überhaupt, dass die Identitätssuche bei den Menschen erfolgreich ist. Der Mensch an sich ist ein sehr schwankendes und nebelhaftes Wesen, glaube ich.¹⁰⁸

Endler meint, dass sich die Leute in der Regel ihrer Identität nicht sicher sind und meist die eigene Identität erfolglos suchen. Dies erinnert daran, dass die Identitätssuche nicht nur eine ostdeutsche Sache ist, sondern die Suche jedes Menschen.

5.4.3. Der Rückgang der Ostalgie-Filme und -Bücher

2001 gibt es nur einen Artikel mit dem Stichwort Ostalgie, und er wurde von Moritz Dehn geschrieben, «Der nahe, ferne Osten»¹⁰⁹, ein Titel, der die Diskrepanz zwischen geographischer Nähe und emotionaler Ferne der alten und neuen Bundesländer wiedergibt. Darin geht es um die neuen Filme, die Ostdeutschland in

¹⁰⁸ Ebd.

¹⁰⁹ DEHN, Moritz: «Der nahe, ferne Osten». In: *Freitag* 37 (2001): „Der Erfolg seines Filmes gibt ihm Recht: Mit *Sonnenallee* ist einer der erfolgreichsten Post-DDR-Filme der vergangenen Jahre entstanden, der selbst bei Westlern eine Art Ostalgie-Boom ausgelöst hat – auch wenn Leander Haussmann selbst nie daran gedacht hätte, einen »Ostfilm« zu drehen.“

vielen verschiedenen Formen darstellen. Dies bedeutet aber nicht automatisch, dass es sich um ostalgische Filme handelt. Viele Filme werden im Artikel erwähnt, ohne dass sie als ostalgisch beschrieben werden, wie z.B. *Wie Feuer und Flamme*, *Vergiss Amerika*, *alaska.de*, *Das Leben ist eine Baustelle*, *Nachtgestalten*, *Die Polizistin*, *Wittstock*, *Halleneustadt*, *Heidi M.*, *Ostkreuz*, und *Überall ist es besser, wo wir nicht sind*. Obwohl sehr viele Filme genannt werden, benutzt der Verfasser das Wort Ostalgie nur für den Film *Sonnenallee*. Der Regisseur von *Sonnenallee*, Leander Haußman, so betont Dehn, lehnt jeden Vorwurf ab, einen Film gedreht zu haben, der ein totalitäres Regime verharmlost. Dies lässt denken, dass Haußman auch jeden Vorwurf von Ostalgie systematisch ablehnt. Obwohl Haußman keinen Ostfilm drehen wollte, wurde *Sonnenallee* zum Kultfilm der Ostalgie, und verursachte sogar einen Ostalgie-Boom bei den Westlern. Es ist dies ein frappierendes Beispiel dafür, wie die Wahrnehmung der Öffentlichkeit, also die Wahrnehmung derjenigen, für die ein Künstler letztlich arbeitet, der Intension des Künstlers gänzlich zuwider läuft.

Nur in zwei Artikeln wurde 2002 das Wort Ostalgie benutzt. Neben dem oben behandelten Artikel «Feuchtbiotop» von Ulrike Baureithel (vgl. Kap. 5.4.1.) ist hier die Buchrezension mit dem Titel «Zeit hinter Mauern» von Rebecca Hillauer zu nennen. Darin behandelt sie *Die bröckelnde Festung* von Gabriele Stötzer, worin es um das Leben ohne Freiheit in der DDR, um das Leben im Gefängnis, um die Strategien der Stasi, kurz, um die schlechten Seiten der DDR geht. Hillauer¹¹⁰ glaubt nicht daran, dass die DDR verklärt werden sollte; das ist sehr klar, wenn sie das Buch als Mahnung gegen falsch verstandene Ostalgie, die aus Enttäuschungen über den Westen stammt, beschreibt.

¹¹⁰ HILLAUER, Rebecca : « Zeit hinter Mauer ». In: *Freitag 43* (2003): „Sie soll vielmehr „Auskunft geben über Leben und Denken hinter den Mauern einer Ideologie“. Dies vor allem als Mahnung an ihre Landsleute, nicht aus Enttäuschung über „den Westen“ in falsch verstandener Ostalgie die DDR zu verklären.“

5.4.4. Realismus und/oder Nostalgie? Das gesamtdeutsche Dilemma?

Anfang des 21. Jahrhunderts liest man in *Freitag* häufiger das Wort „Nostalgie“, gemeint ist jedoch so gut wie immer „Ostalgie“. Barbara Schweizerhof¹¹¹ hingegen benutzt das Wort in einem anderen Sinn, sie erzählt von ihren Erinnerungen an West-Berlin vor der Wende, von den Schildern, die Richtung Ost-Berlin zeigten, wo aber längst kein Grenzübergang mehr war, sondern lediglich eine Wand aus Beton. Sie stellt sich die Frage, warum diese Schilder wohl dort standen, warum man überflüssig gewordene Wegweiser nicht einfach abmontiert hat. Wenn Schweizerhof als eine mögliche Antwort „Nostalgie“ ins Spiel bringt, also ein Sich-Zurückerkennen an die Zeit vor der Teilung der Stadt, dann hat dies nichts mit Ostalgie im Sinne dieser Arbeit zu tun, sondern ist Ausdruck der Sehnsucht nach einer deutlich weiter zurückliegenden Zeit, gewissermaßen einer gesamtdeutschen Nostalgie:

Ich merkte jedenfalls, als sie [die Mauer] geöffnet wurde, dass ich mich ganz und gar nicht an sie gewöhnt hatte, ich hatte sie lediglich ausgeblendet, mit freundlichen Phantasien überzogen, so wie ihre bunte Bemalung auf der Westseite ja auch nie ihre Brutalität ganz verdecken konnte. »Das Chaos ist vorbei. Es war die schönste Zeit«, heißt es am Ende von Brechts *Im Dickicht der Städte*. In diesem Sinne habe ich manchmal Sehnsucht nach dem dauerhaft frei schwebenden Zustand des Provisoriums. Mehr nicht.¹¹²

So also das Resümee der Journalistin, deren Nostalgie als Westberlinerin sich nicht auf die DDR bezieht, sondern auf das Wissen um den zeitweiligen Charakter der Teilung.

Einer der prominentesten Mitherausgeber von *Freitag* war der 2004 verstorbene ehemalige Kanzleramtschef und als „Chefunterhändler“ der deutsch-deutschen Beziehungen bekannt gewordene Günter Gaus. Auch nach seinem Rückzug aus der Politik im Jahr 1981 war er weiterhin als „Ost-West-Botschafter“ tätig, wie beispielweise in Form seines Interviews mit dem PDS-Mitglied Thomas Flierl, das am 28. März 2002 in der Zeitschrift *Freitag* veröffentlicht wurde. Eine der Fragen ist der Titel des Gesprächs «Sind Sie ein linker Konservativer, Herr

¹¹¹ SCHWEIZERHOF, Barbara : « Das Provisorium ». In: *Freitag* 32 (2001): „Mitten in Schöneberg wies ein Schild nach Berlin-Mitte, die Potsdamer Straße hinauf direkt zur Mauer, wo es keinen Grenzübergang gab, vielleicht aus Nostalgie-Gründen?“

¹¹² Ebd.

Flierl?»¹¹³. Dies weckt die Neugierde des Lesers, der erfährt, dass Flierl in der DDR SED-Mitglied war, und immer noch als starker Linker aktiv in der Politik ist:

Sie sind als Baustadtrat nicht davor zurückgeschreckt, sich unbeliebt zu machen. Sie haben sich kommerzieller Werbung an der Berliner Marienkirche widersetzt und auch sonst einer Kommerzialisierung öffentlicher Plätze widersprochen. Sie haben viel schlechte Presse erlitten. Sind sie ein linker Konservativer?¹¹⁴

„Nein, das glaube ich nicht“¹¹⁵, meinte Flierl. Die Frage von Gaus zielte wohl auch gar nicht so sehr auf die konservativen Elemente seiner politischen Einstellung, sondern ist vermutlich eine Verklausulierung von: «Sind sie ein Ostalgiker?». Eingedenk dessen fragwürdiger Haltung der Stasi gegenüber möchte Gaus von Flierl wissen, warum er sich so gegen die Kommerzialisierung der Stadt stark gemacht hat, warum er die kapitalistischen Einflüsse bekämpft und ob er nicht in Wirklichkeit das Andenken an die DDR bewahren will.

Ebenfalls in Richtung konservativer Einstellung geht Gaus nächste Frage, allerdings diesmal eher im politischen Sinne: „Was empfinden Sie, wenn Westdeutsche Ostdeutschen vorwerfen, sie seien oft zu rückwärts gewandt?“¹¹⁶. Flierl meint, das sei ein altes Argument, dass nicht mehr gälte. Der gesellschaftliche Wandel und die damit verbundenen Verlustängste seien nicht länger exklusiv ostdeutsche Phänomene und die (gesamtdeutsche) Nostalgie beziehe sich ganz allgemein auf bessere Zeiten und nicht etwa auf die DDR an sich. Dazu kommt laut Flierl ein gewisser Realismus, der naturgemäß jede Form von Nostalgie verdrängt oder gar ersetzt. Zwischen den Zeilen erkennt man Flierls Meinung, dass die utopischen Ideale der neunziger Jahre langsam bröckeln, und dass die Vorstellung der Gesamtdeutschen immer mehr mit der Realität der heutigen Welt übereinstimmt.

¹¹³ « Sind Sie ein linker Konservativer, Herr Flierl? ». In: *Freitag 14* (2002):

„Flierl: In Berlin erleben wir ja gerade, wie der Veränderungsprozess eine ganze Stadt erfasst. Es gibt inzwischen im Westen ähnliche Verlustängste, wie es sie im Osten gab, und es gibt das gemeinsame Bewusstsein eines – vielleicht etwas zeitversetzten – gesellschaftlichen Wandels, der Ost- und Westberliner gleichfalls betrifft. Insofern schleift sich dieses Vorurteil langsam ab. Aber beide werden nostalgisch und denken an die Zeit, als die DDR noch nicht rechnen musste und Westberlin immerzu subventioniert wurde. Eine gewisse Wiederkehr von Nostalgie in Ost und West ist durchaus zu beobachten, aber auch mehr Realismus.“

¹¹⁴ Ebd.

¹¹⁵ Ebd.

¹¹⁶ Ebd.

Besonders bemerkenswert im Kommentar von Flierl ist die beidseitige Nostalgie in Deutschland, Westberliner erinnern sich an die Zeit, als Westberlin subventioniert wurde, eher als an die DDR selbst. Es scheint also zweifelhaft, dass die Westdeutschen ostalgisch sind, weil sie eben nicht im Osten gelebt haben – außer vielleicht den wenigen Anhängern des Kommunismus. Aber dass sie sich nach der Vorwendezeit sehnen, scheint mitunter der Fall zu sein. Daraus können wir ableiten, dass auch manche Westdeutsche die Nachwendezeit schwierig fanden, in dem Sinne, dass die Ostdeutschen plötzlich Deutsche aus Fleisch und Blut waren, und nicht mehr nur theoretisch existierende Deutsche. Die Geld-Frage gilt auch als ein ärgerlicher Faktor bzw. Hindernis zu einem friedlichen Zusammenleben, da manche Westdeutsche den Eindruck haben, sie würden viel zu viel Geld für den Wiederaufbau Ostdeutschlands ausgeben. Die letzten Konsequenzen einer finanziellen Solidarität, die vor der Wende als erträglich empfunden war, scheinen schwieriger zu akzeptieren zu sein.¹¹⁷

¹¹⁷ An dieser Stelle ist insbesondere der Solidaritätszuschlag zu nennen, der sowohl hinsichtlich seiner Sinnhaftigkeit, als auch seiner Verfassungskonformität nicht unumstritten ist. Im Jahre 1991 war der "Soli" als eine so genannte Ergänzungsabgabe eingeführt worden, um die drastischen finanziellen Auswirkungen der Wiedervereinigung abzufedern. Er wirkt wie eine direkte Steuer und beträgt 5,5% der Einkommens- und Körperschaftssteuer. Die Frage nach der Sinnhaftigkeit besteht darin, dass er in seiner Eigenschaft als Quellensteuer am Einkommen Ost- und Westdeutsche gleichsam belastet und so den Ostdeutschen die Gelder lediglich von der linken in die rechte Tasche umverteilt. Noch interessanter und bis heute ungelöst ist die Problematik der Vereinbarkeit mit dem Grundgesetz. Eine Ergänzungsabgabe hat nämlich per Definition lediglich temporären Charakter und sollte nur so lange gelten, bis die Konformität mit höherrangigem Recht festgestellt oder verneint ist. Da aber in Deutschland die Einkommens- und Körperschaftssteuern auf Landesebene erhoben, dann von den Ländern an den Bund abgeführt und schließlich durch den Länderfinanzausgleich teilweise an die Länder zurück umverteilt werden, der in den Ländern erhobene Solidaritätszuschlag nach seiner Überwälzung an den Bund jedoch in vollem Umfang dort bleibt, ist diese Entscheidung bis dato noch nicht gefallen, da nicht klar ist, welches Recht (Landes- oder Bundesrecht) Anwendung finden sollte. Die Legitimität des Solidaritätszuschlags besteht nur de facto, nicht de jure. Zu dem Gefühl der Westdeutschen also, Zahlungen zu leisten, die der Osten gar nicht zu schätzen weiß kommt daher der latente Verdacht, von der Regierung zu betrogen zu werden. Gerade im Bereich der Fiskalität sorgen solche Sachverhalte bekanntermaßen (und das überall auf der Welt) für unreflektierte Polemik.

5.5. 2003-2004: Die „dritte Welle“ oder die große Rückkehr des Phänomens

In dieser letzten Welle, 2003-2004, sind ziemlich viele neue Aspekte zu sehen. Ausstellungen über die DDR und die Ostalgie beispielweise in Russland sind Themen, die früher nicht besprochen wurden. Die ostdeutsche Identität ist weiterhin ein wichtiges Thema und einer der Kernpunkte bei der Analyse bezüglich der Existenz der Ostalgie. Die Interviews nehmen keinen besonders großen Platz ein.

5.5.1. Neuer Ansatz mit alten Fragen? Die ostdeutsche Identitätsfrage wird weiter diskutiert

5.5.1.1. Die Ostalgie-Shows als willkommene „Therapie“

Bis zum 29. August 2003 wurde kein Artikel über die Ostalgie selbst geschrieben. Aber mit dem Aufkommen der verschiedenen Ostalgie-Shows war es wieder soweit. Die Ostalgie wurde wöchentlich auf den deutschen Bildschirmen inszeniert, und wurde ab diesem Moment durch die Verbreitung über das Massenmedium Fernsehen ubiquitär. Da die Ostalgie-Shows fast jeden Sender „heimsuchten“, musste man die Tatsache anerkennen, dass die Nachfrage sehr groß war. Der „Ostalgie-Spezialist“ und Philosoph Thomas Ahbe, der in den vorigen „Perioden“ Freitag Beiträge geliefert hatte, meldet sich wieder, und bietet mit seinem Artikel «Der Dambruch»¹¹⁸ eine Zusammenfassung der verschiedenen wichtigen Ereignisse der Wiedervereinigung an und stellt auch die Frage, woher diese Nachfrage nach Ostalgie kommt, unter anderem am Beispiel des Fernsehens:

Das ZDF startete mit der *Ostalgie-Show* am 17. August, am 22. August begann der MDR mit der wöchentlichen Ausstrahlung seines freitäglichen *Ein Kessel DDR*, es folgen SAT1, die jeweils samstags am 23. und 30. August *Meyer und Schulz – die ultimative Ost-Show* bringen, und dann kommt noch *Die DDR-Show* auf RTL, die erste von vier Folgen wird am 3. September ausgestrahlt. Man hofft auf Quote. Offensichtlich geht man von einer enormen Nachfrage aus.¹¹⁹

Er begrenzt sich aber nicht auf das Thema Fernsehen, sondern schreibt auch über die ganze Ost-Welle bzw. Ost-Produkte-Welle:

Hier geht es weniger um den Gaumen [Kaffee Rondo, s.u.], sondern vor allem ums Herz. So ist das auch mit Büchern, Filmen und Tonträgern, deren einziger Gebrauchswert in der Moderation der Erinnerung besteht. Ähnliches gilt für Kult- und Designprodukte, die die Ampelmännchen-Industrie ausstößt – und natürlich

¹¹⁸ AHBE, Thomas: «Der Dambruch». In: *Freitag* 36 (2003)

¹¹⁹ Ebd.

für die Ostalgie-Parties. Die Symbole, Produkte, Slogans und Rituale aus der DDR-Zeit wurden so zur Semantik eines Laien-Diskurses. In ihm arbeiteten einfache Leute sowohl die Zeit in der DDR wie auch deren rasende Demontage auf – und kommentierte sie neu im Lichte aktueller Erfahrungen. Insofern ist Ostalgie nicht nur Nostalgie. Sie ist eine Art Selbsttherapie nach dem Umbruchs-Schock und ein laienhafter Versuch, die Deutungshoheit über die eigenen Biographien wiederzuerlangen.¹²⁰

Ahbe konstatiert, dass Ostalgie sich nunmehr also verstärkt in kommerzieller Form („Ampelmännchen-Industrie“) und in fernsehmedialer Reminiszenz manifestiert. Die Nachfrage ist unbestritten: Ostalgie-Shows erreichen hohe Einschaltquoten und DDR-Produkte finden Absatz. Für Ahbe sind aber bei Weitem nicht nur westdeutsche Abnehmer für diesen Erfolg verantwortlich, sondern auch therapiebedürftige Ostdeutsche. Viel zu schnell verschwand „ihr“ Staat, viel zu schnell wurde ihr Alltag Erinnerung. Gleichzeitig mangelt es den Ostdeutschen an gesamtdeutscher Identität, der „Umbruchs-Schock“ ist noch lange nicht verdaut. In Ahbes Sinn ist Ostalgie aber eher der Versuch der Ostdeutschen, sich mithilfe alter und bekannter Dinge und Werte im neuen, unbekanntem Nachwende-Deutschland zurecht zu finden und zu positionieren. Dies bedeutet, dass die Ostalgie von Ahbe als durchaus positiv bewertet wird – obwohl er deren Kommerzialisierung ablehnt – da sie in gewisser Weise identitätsstiftend ist. Mit der Wende ist sie nötig geworden, um „die Deutungshoheit über die eigenen Biographien wiederzuerlangen“. Diese nämlich waren den Ostdeutschen von den arroganten Westdeutschen weggenommen worden, insbesondere eben von denjenigen, die aus der Ostalgie Profit schlagen oder Profil gewinnen wollen:

Und das sind nicht nur die „Täter mit gutem Gewissen“. Die Akteure dieses „ungültigen und unwürdigen“ DDR-Diskurs sind Ostalgie-Waren-Produzenten, Enthusiasten, marginalisierte Intellektuelle und natürlich ein großer Teil der Ostbevölkerung als Kunden, als Publikum und Disputanten.¹²¹

Gleichzeitig spricht er jedoch nur von einer „Art Ost-Identifikation“¹²², „einer Art Selbsttherapie“ nach dem Umbruchs-Schock.¹²³ Eine „Art Ost-Identifikation“, und nicht eine Ost-Identifikation, diese Wortwahl lässt vermuten, dass Ahbe trotz der identitätsstiftenden Komponente der Ostalgie nicht daran glaubt, die Ostalgie könne

¹²⁰ Ebd.

¹²¹ Ebd.

¹²² Ebd.: „So setzte die umsatzfördernde Ost-Produkte-Welle ein: Drogerieartikel, Lebens- und Genussmittel, die in der DDR oft nur als Surrogate der West-Originale wahrgenommen wurden, repräsentierten nun eine Art Ost-Identifikation.“

¹²³ Ebd.

eine eigenständige ostdeutsche Identität ersetzen. Letztlich ist eben doch Nostalgie Hauptbestandteil des Wortes Ostalgie:

Die [DDR-Shows] sind auch nur Fiktionen, das gehört zum Genre. Auch in den Volksmusik-Shows sind die Kühe nur aus Pappe; tatsächlich geht's ja um Nostalgie und Identität und nicht um Landwirtschaft. In den Ost-Shows geht es ebenfalls um Nostalgie und Identität – und nicht um Zeitgeschichte [...].¹²⁴

Nostalgie und Identität sind also untrennbar verbunden – egal ob Volksmusik oder DDR. So erklärt sich schließlich auch die Nachfrage nach Ostalgie-Produkten. Um es mit den Worten Ahbes zu sagen: „Hier geht es [...] ums Herz.“

5.5.1.2. Ominöse ostdeutsche Identität

Blühende Landschaften ist der Titel eines Buches von Peter Richter, das 2004 erschienen ist, und «Leckere graue Ostschrippe» der Titel der Buchrezension von Ingo Arend¹²⁵, der sich mit der Verbindung aus Oxymoron und starkem Ost-Symbol das wohl gelungenste Richter-Zitat für den Titel seiner Rezension ausgesucht hat. Arend fragt sich, ob Richter die Absicht hatte, mit seinem Roman Salz in die gesamtdeutsche Ostalgie zu streuen, anstatt den Konsens über den Film *Goodbye-Lenin* weiter zu stärken. „Salz in die Wunde streuen“, heißt der Ausdruck in der Regel. Wenn Wunde für gesamtdeutsche Ostalgie steht, kann dieser Satz nur bedeuten, dass Richter vor der Bagatellisierung des DDR-Regimes warnt. Leider, so bemängelt Arend, gelingt ihm das nicht immer: „Doch anders als seine Altersgenossin Jana Hensel in *Zonenkinder* umkreisen Richters identitäre Bemühungen nicht nostalgisch das entschwundene Paradies der Kindheit.“¹²⁶ Statt zu idealisieren, kritisiert Richter den Osten und den Westen, so Arend.

Kritik, die nur in Richtung Osten geht, äußert Arend, sobald das Thema Identität angerissen wird:

Wie gefährlich nah er an die Grenze gerät, jene ominöse "ostdeutsche Identität" zu rekonstruieren, die es zu DDR-Zeiten vermutlich nie gegeben hat, wird deutlich, wenn er gesteht, wieder häufig sächsisch zu sprechen.¹²⁷

¹²⁴ Ebd.

¹²⁵ AREND, Ingo: «Leckere graue Ostschrippe». In: *Freitag 21* (2004): „Bevor sich alle *Goodbye-Lenin-selig* in die Arme fallen, wird sich Richter wohl gesagt haben, streue ich lieber noch mal Salz in die gesamtdeutsche Ostalgie. Nicht alles, was dem Wendechronisten dabei auffällt, ist besonders neu und originell.“

¹²⁶ Ebd.

¹²⁷ Ebd.

Arend bezeichnet die ostdeutsche Identität als „ominös“, was vermuten lässt, dass er der neuen Identität der Bürger der neuen Bundesländer misstraut, und sie für eine unüberlegte, plötzliche Reaktion hält.

5.5.1.3. Ostalgie-Hysterie und Authentizitäts-Defizit

«Der Osten, eine Krabbelbox»¹²⁸ ist eine Interpretation der Nachwende-Periode. Nolte versucht, den Kontext der Nachwende-Zeit zu geben, er beschreibt das Gefühl, anders zu sein, die Unterschiede zwischen den Ostlern und Westlern, die Missverständnisse. Nolte hat, wie er selber schreibt, „vom moralischen Masochismus des Ostens schlicht die Schnauze voll“¹²⁹. Diese sehr harsche Kritik, mit ungewöhnlich deutlichen Worten, schreibt er dem infantil-trotzigen Verhalten der Ostdeutschen zu:

Wie ein bockiges Kind registriert der Osten alle Differenzen und duldet sie gekränkt, und wertet jede vermeintliche Demütigung als Bestätigung eines unmöglichen deutsch-deutschen Dialogs. An Stelle der Ideologie des Staatssozialismus trat die Idiosynkrasie der sich selbst Deklassierenden. Der Ostdeutsche als kollektiver Singular hat es sich nicht, wie oft unterstellt, seit 1989 in einer Sofaecke der Geschichte bequem gemacht, er hat vielmehr die infantile Krabbelbox mit Gitterstäben vorgezogen.¹³⁰

Diese, beinahe wie eine Generalabrechnung anmutende Äußerung gewinnt umso mehr an Gewicht, wenn man bedenkt, dass Nolte selber im Osten geboren ist und daher nicht einfach nur als Außenstehender etwas anprangert, was er nicht wirklich kennt. Allerdings ist er ein Ostdeutscher des Jahrgangs 1978 und hat somit die DDR nicht in vollem Umfang miterlebt.

Die Ostdeutschen wollen nicht glauben, so Nolte, dass sie auch – zusammen mit den Westdeutschen – teilweise daran schuld sind, dass die Gestaltungschancen im Konsumrausch untergegangen sind.¹³¹ Ein objektiver Rückblick auf die

¹²⁸ NOLTE, Tobias: « Der Osten, eine Krabbelbox ». In: *Freitag 40* (2004): „**Ostalgie als Verdrängung ostdeutscher Gegenwart** – [...] Die kritische Retrospektive der Wendezeit samt Eingeständnis versäumter Gestaltungsansprüche findet nicht statt. Diese Lücke ließ sich füllen mit dem gekränkten Blick gen Westen und zuletzt noch vortrefflicher verplomben mit einlullender Ostalgiehysterie. Deren mediale Vermarktung gipfelnd in zahlreichen Fernsehshows zur prime time, hat diesen verschrobenen Authentizitätsanspruch paradoxerweise noch unterstrichen. [...] Erstmal ließ sich im Rahmen dieser Ostalgie-Shows das Bedürfnis des Ostlers stillen, sein öffentlich vermitteltes Schicksal stimmig mit der Eigenwahrnehmung zu wissen.“

¹²⁹ Ebd.

¹³⁰ Ebd.

¹³¹ Ebd.

Nachwendezeit finde in Deutschland nicht statt, und es gebe deswegen Platz für eine blinde Ostalgie bzw. Ostalgiehysterie, die die echte DDR-Realität gar nicht zeigt. Das unzureichende Ostalgie-Phänomen ersetzt den Dialog, das Nachdenken über die Nachwende-Ereignisse, und dadurch wird keine Klarheit erreicht. Die gesamtostdeutsche Identität stamme, so Nolte, aus einem Gemeinschaftsgefühl, das daraufhin entstehe und bis heute prägend sei, speise sich aus einem diffusen Nichtverstandenwerden-Wollen durch den Westen und der Verbitterung darüber, dass die ökonomische Angleichung nur in Teilen stattgefunden habe.¹³² Dass die ostdeutsche Identität aus den Missverständnissen zwischen dem Osten und dem Westen und den Enttäuschungen der Ostdeutschen wegen der unerreichten Angleichung entstanden ist, ist eine häufig erwähnte Theorie, die sich langsam bestätigt, wie schon im Rahmen dieser Arbeit dargestellt wurde.

Noltes Einstellung kontrastiert in gewisser Weise mit Ahbe und seiner im Artikel «Der Dambruch» geäußerten Meinung (vgl. Kapitel 5.5.1.1.). Zwar ist auch für ihn die Ostalgie nicht die geeignete Antwort auf identitäre Fragen der Ostdeutschen, aber er bringt ostalgischen Ostlern immerhin ein gewisses Maß an Verständnis entgegen, wenn er ihr verklärendes Zurückerinnern als Selbsttherapie bezeichnet. Für Nolte dagegen ist die Ostalgie und ihre Träger die in vollem Umfang abzulehnende Ursache für das bis heute andauernde Scheitern einer endgültigen emotionalen und identitären (Wieder-)Vereinigung. Einschränkend muss jedoch bemerkt werden, dass Ahbe eher die Ursache der Ostalgie gesucht und analysiert hat, während Nolte hingegen ihre Auswirkungen kommentiert. Trotzdem kann an dieser Stelle *Freitag*, sofern solche Zweifel bestanden, guten Gewissens vom Vorwurf der einseitigen Berichterstattung oder Voreingenommenheit frei gesprochen werden; *Freitag* ist ein Medium, in dem Platz für Meinungen ist, die mitunter sehr unterschiedlich sind.

¹³² Ebd.

5.5.1.4. Vom Wir zum Ich, vom kollektiven

„Identitätsramschmarkt“ zur individuellen Selbstbehauptung

Wie die Ostdeutschen den Übergang vom Wir zum Ich erleben, darum geht es in einem Buch des Berliner Journalisten Jens Bisky. Bisky ist der Sohn des vom Sozialismus äußerst überzeugten Linkspolitiker Lothar Bisky und seine Perspektive ist in dem Sinne interessant, weil er in der DDR aufgewachsen ist und in einer Familie lebte, wo Sozialismus noch DAS Ideal war. Man könnte erwarten, dass Bisky, wie sein Vater, ein großer Sozialist sei, was auch bis zur Wende der Fall war, aber danach musste Bisky dann feststellen: „Ich war ein Linker“¹³³. Seine Realität und Weltvorstellung hat sich grundlegend verändert. In seinem Buch *Geboren am 13. August. Der Sozialismus und ich*. wird der Versuch unternommen, seine Abkehr vom System zu erklären. Ausgelöst durch ein schockierendes Erlebnis in Polen (Mahnwache vor der Kirche eines ermordeten oppositionellen Priesters) beginnt Bisky zu erkennen, dass der Sozialismus, wie er ihn in seiner Familie erlebt, nicht die ganze Wahrheit ist und diese Erkenntnis entwickelt sich im Lauf der Zeit dahin, dass Bisky 1992 „mit den Worten aus der Partei austrat: 'Dass ich in der Partei war, hinterlässt ein Stück Selbsthass.'“¹³⁴

Ingo Arends¹³⁵ Rezension über *Geboren am 13. August* heißt «Abschied von einem schlechten Traum». Ein Vergleich mit dem Buch *Zonenkinder* von Hensel wird gemacht, da dieses Buch eine wichtige Rolle in der Nachwende-Literatur gespielt hat, so Arend.

Was Bisky an Hensels Buch damals vermisste: die „Individualität des Erwachsenwerdens“ ist ihm in seiner Variante des systemübergreifenden Motivs vom „Ende der Kindheit“ überzeugend gelungen. Er hat kein buntes Platemodell einer DDR-Kindheit vorgelegt, das auf dem Ramschmarkt der Ostalgie reißenden Absatz findet. Er hat kein Monument trotziger Selbstbehauptung jener ominösen „Ost-Identität“ aufgerichtet.¹³⁶

Bisky habe eine kritischere Distanz zum Sozialismus im Vergleich zu Hensel, mit seinem Buch sei es möglich, den Inhalt der DDR-Vergangenheit endlich einmal aufarbeiten zu können, eine Vergangenheit, die weniger idealisiert wird und viel persönlicher ist. Bisky schreibt über seine eigene Erfahrung statt sich ausschließlich auf seine „Ostdeutschheit“ zu konzentrieren. Für Bisky sind Synthetikstrümpfe ein

¹³³ Jens Bisky zitiert in : AREND, Ingo: « Abschied von einem schlechten Traum », In: *Freitag* 45 (2004)

¹³⁴ AREND, Ingo: « Abschied von einem schlechten Traum », In: *Freitag* 45 (2004)

¹³⁵ Ebd.

¹³⁶ Ebd.

Zeichen der Unterentwicklung der DDR, und nicht eine Art schöne Erinnerung, wonach er sich sehnt. Das besonders Gute an Biskys Roman, so Arend, ist, dass er keine ungetrübte DDR-Kindheit beschreibt, dass diese Ostalgie eigentlich nicht vorkommt. Arend verbindet die Wörter „Ramschmarkt“ und „Ostalgie“, damit ist es unmöglich zu glauben, dass Arend eine positive Meinung über die Ostalgie hat. Er spricht ja auch – wie schon in seiner Rezension «Leckere graue Ostschruppe» (vgl. Kap. 5.5.1.2.) – von einer „ominösen“ Ost-Identität. Als ob DIE ostdeutsche Identität gar nicht existiere, als ob die ostdeutsche Identität als fest stehende Identität eine künstliche Schaffung ohne Bezug auf das Erlebte wäre.

5.5.1.5. Eine Ostalgie-Variante: Fußball

„Lok ist Kult“, sagt der Vereinschef von Lokomotive Leipzig, Steffen Kubald, im Rahmen eines Artikels über die neu entfachte Begeisterung für die lang unbeachtete Fußballmannschaft Lokomotive Leipzig, «Lok, der Underdog», von Peer Vorderwüllbecke¹³⁷. 1987 spielte die Mannschaft im Finale des damaligen „Europapokals der Pokalsieger“ (heute im UEFA-Cup aufgegangen) gegen Ajax Amsterdam; 1987 war Lokomotive hochwichtig und erfolgreich. 2004 ist die Mannschaft, obwohl sie nach der Wende in die dritte Liga abgerutscht war (2007 sogar in die fünfte), wieder alles: das Stadion ist voll, 13 000 Fans sind regelmäßig mit T-Shirts und Mützen der Mannschaft anwesend. Zur gleichen Zeit fällt ein erneutes Interesse an der Mannschaft auf und begründet somit eine neue Form der Ostalgie, die generell auch im Jahr 2004 ungebrochen stark vorhanden ist. Aus den gleichen Gründen? Laut Vorderwüllbecke schon: „Wer zu den Spielen von Lokomotive geht, atmet DDR-Nostalgie. Hier ist alles wie früher, hier zählen wieder Werte wie Zusammenhalt und nicht nur Geld. ‚Alles für den Verein‘, lautete die inoffizielle Losung der Anhänger.“¹³⁸ Dies ist als eine Art Rückkehr zu den guten alten sozialistischen Werten der DDR zu sehen; die einzelnen Personen gehören wieder zu etwas Größerem, sie sind nicht mehr allein, weil sie sich mit der Mannschaft identifizieren können. Sie sind wieder stolz auf ihre Mannschaft, unabhängig davon, in welcher Kreisklasse sie ist. „Lok symbolisiert den Underdog. Lok ist DDR-Tradition, die von selbstherrlichen Präsidenten aus dem Westen ruiniert

¹³⁷ VORDERWÜLLBECKE, Peer : « Lok, der Underdog ». In : *Freitag* 45 (2004)

¹³⁸ Ebd.

worden ist.¹³⁹ Diese Metapher des „Underdog“, um die durch den Kapitalismus enttäuschten und zu Bürgern zweiter Klasse (oder eher zu Bürgern der dritten Liga) gewordenen DDR-Bürgern zu bezeichnen, ist zentral. Es geht nicht so sehr um die Qualität des Spiels, sondern um das Erfolgserlebnis, sei es auch nur bescheiden in der gesamtdeutschen Fußballwelt: „Zu Lok gehen, heißt siegen lernen.“¹⁴⁰ Fußball wird hier präsentiert als Hilfsmittel, um Gewinner statt Verlierer zu werden, ja fast um Wende-Verlierer zu Gewinnern zu machen. Vorderwüllbecke beendet seinen Artikel so: „Nach jedem Tor grölen die Fans: 'Wir sind die größten der Welt.' Für 90 Minuten sind sie das wohl auch.“¹⁴¹ Für 90 Minuten sind die Ostdeutschen keine Bürger zweiter Klasse mehr; die DDR-Nostalgie hat sie für kurze Zeit ihre Sorgen vergessen lassen.

Dieses Fußballbegeisterungsphänomen betrifft selbstverständlich nicht nur die Ostdeutschen, sondern die Fußballfans generell. Die Weltmeisterschaft erinnert uns jedes Mal daran, wie sehr die Menschen sich mit ihrer Mannschaft identifizieren, und wie stolz sie sind, wenn ihre Mannschaft gewinnt. Aber der Fall der Lok-Fans zeigt, wie sehr sie versuchen, sich an etwas Greifbares (ihre Fußballmannschaft) zu binden und wie sehr sie auf der Suche nach Identität sind. Christian Bromberger: sagt über die Fußballfans: „Immer dann, wenn die Identität von Kollektiven oder Regionen diffus zu werden droht, kommen besonders viele von ihnen in die Stadien und treten mit besonderer Heftigkeit auf“¹⁴².

5.5.2. Ostalgie weiter im Osten: die russische Perspektive

Bis jetzt war die Rede von Ostalgie in Deutschland, das Phänomen betrifft aber auch die Länder des ehemaligen Ostblocks, die ebenfalls mit dem neuen kapitalistischen System täglich konfrontiert sind, und deren Einwohner zum Teil auch eine Art nachträgliche Begeisterung für das kommunistische System zeigen. In *Freitag* wurde erst 2003 über die Ostalgie in anderen Ländern geschrieben; bis dahin beschränkte sich die Zeitschrift auf die (ost-)deutsche Ostalgie. Das Phänomen fing in Deutschland wahrscheinlich früher als in Russland an, weil ein

¹³⁹ Ebd.

¹⁴⁰ Ebd.

¹⁴¹ Ebd.

¹⁴² BROMBERGER, Christian: «Football: la passion partisane.» In : *Identité(s)*, Sciences humaines, Auxerre, 2004, S. 232. Das Originalzitat lautet: « C'est au moment où les identités des collectivités et des régions s'étiolent qu'elles s'affichent et se proclament avec le plus de virulence dans les stades. »

deutlicher Kontrast schon vor der Wende zu sehen war, aufgrund der zwei Staaten mit zwei verschiedenen Ideologien. Die zwei folgenden Artikel über Russland sollen helfen, die DDR-Ostalgie aus einer anderen Perspektive zu betrachten. Ein tiefer gehender Vergleich zwischen der deutschen und der sowjetischen Ostalgie ist hier leider nicht möglich, um das Ziel dieser Arbeit nicht aus den Augen zu verlieren.

Auch in den beliebtesten Bade- und Kurorten Russlands gibt es so etwas wie Ostalgie. Der am 27. Juni 2003 erschienene Artikel «Ostalgie in Sotschi»¹⁴³ beschreibt das 14. russische Filmfestival in Sotschi, auf dem Kwas statt Cola getrunken wurde und der Film *Goodbye, Lenin!* zu sehen war. Die Russen wollen, so Kersten, keine „Trashfilme“ sehen, worunter Filme ohne Inhalt zu verstehen sind. Sie wollen die russische Geschichte wieder entdecken, eine Art russischer Patriotismus ist entstanden. Aus den gleichen Gründen wie in Ostdeutschland? Die Frage, ob die Debatte um die ostdeutsche Identität auch eine Art „Patriotismus“ ist, als Ersatzpatriotismus für den gesamtdeutschen, bleibe dahin gestellt und müsste im Rahmen einer längeren Arbeit untersucht werden.

Bemerkenswert ist der leicht zynische Unterton von Kersten, als er meint: „An den Stränden – sogar einen für FKK gibt es – tummeln sich vielmehr die 'neuen Russen'. Für diese Schönen und Reichen gibt es auch zwei neue komfortable Radisson-Hotels.“¹⁴⁴ Kersten lässt verstehen, dass sich eine neue Art von „russisch sein“ seit 1990 entwickelt hat, man findet in Russland heutzutage reiche Leute, die sich fast jeden Luxus leisten können. Indem er sich das alltägliche Kinorepertoire in Sotschi ansieht, stellt er gleichzeitig fest, dass offenbar nicht alle den Geist des nostalgischen Filmfestivals teilen: „Dort, wo früher noch Festivalbeiträge gezeigt wurden, lief jetzt *Matrix Reloaded* und anderer importierter 'Trash'.“¹⁴⁵ Vielleicht ist die neue russische Identität doch nicht so sehr russisch und vielleicht auch nicht so sehr patriotisch.

Von einer globaleren und allumfassenderen Ostalgie in Russland handelt der Artikel «Und McDonalds gleich nebenan»¹⁴⁶ von Ulrich Heyden. Mit diesem leicht ironisch anmutenden Titel erwartet der Leser eine Gegenüberstellung zwischen dem

¹⁴³ KERSTEN, Heinz : « Ostalgie in Sotschi ». In : *Freitag 27* (2003) : „Auch in Russland gibt es so etwas wie Ostalgie. Man besinnt sich wieder auf Eigenes. Statt Coca Cola trinken viele Kwas.“

¹⁴⁴ Ebd.

¹⁴⁵ Ebd.

¹⁴⁶ HEYDEN, Ulrich : « Und McDonalds gleich nebenan ». In: *Freitag 35* (2004)

Symbol des US-amerikanischen Kapitalismus und etwas anderem; in diesem Fall manifestiert sie sich in Form des tradierten Gegensatzes zwischen Kapitalismus und Kommunismus – allerdings in der post-kommunistischen Ära. Nostalgie gibt es auch in Russland, sie heißt Sowjet-Kult, so Heyden. Die Jungen tragen Maikas (T-Shirts) mit Symbolen der UdSSR wie KGB, CCCP, usw. Der Journalist, der eine Reportage in Russland gemacht hat, hat sich mit vielen Leuten auf der Straße unterhalten, die etwas über die neue Mode zu sagen hatten. Die Kommentare gehen in verschiedene Richtungen, und die Herkunft und das Alter scheinen eine bedeutende Rolle zu spielen. Eine Verkäuferin/Designerin von Produkten mit CCCP-Symbolen meint, viele Auslandsrussen würden ihre Erzeugnisse kaufen: „Besonders beliebt sind die CCCP-Maikas bei Russen aus der Ukraine und aus Amerika.“¹⁴⁷ So, als ob die Russen, die das alltägliche Leben Russlands nicht erleben, nostalgischer seien, als die Russen in Russland, ein bisschen wie in Deutschland, wo die Westdeutschen manchmal mehr Enthusiasmus für ostdeutsche Produkte zeigen, als die Ostdeutschen selbst. Dies ist jedoch nicht allzu erstaunlich, beobachtet man doch z.B. auch bei Auswanderern, dass sie in der Regel ein romantischeres Bild ihrer Heimat haben, als die Daheimgebliebenen. Die gleiche Verkäuferin meint auch, es gehe nicht um Nostalgie, sondern um das Vaterland der Russen. In seinem Artikel macht Heyden jedoch unmissverständlich klar, dass diese Verkäuferin seiner Meinung nach zweifelsohne einem Irrglauben aufsäße und ihre Aussagen sehr wohl nostalgisch motiviert seien.

Obwohl Heyden dies nicht explizit formuliert, so gewinnt man bei der Lektüre dieses Artikels dennoch den Eindruck, dass der zentrale Begriff der russischen Ostalgie der des Vaterlandes ist, des Patriotismus. Die Beziehung zur Ostalgie erscheint daher in Russland und in Deutschland verschieden: in Deutschland ist es eher eine Frage von Identitätssuche und entfremdeten Biographien der Ostdeutschen, während man in Russland stolz ist, aus Russland zu kommen. Der größere Stolz der Russen auf die Heimat liegt nach meinem Dafürhalten daran, dass die russische Identität weniger problematisch ist, als die der Deutschen. Wie früher in dieser Arbeit erwähnt, ist die Frage der deutschen Identität immer an die Vergangenheit geknüpft und die Erfahrungen des Dritten Reiches erlauben den Deutschen nicht, uneingeschränkt stolz auf ihr Vaterland zu sein.

¹⁴⁷ Ebd.

Das Alter oder die Erfahrung aus UdSSR-Zeiten ändert auch die Perspektive, lässt der Journalist verstehen. Ein 1980 geborener Junge, Ruslan, trägt ein rotes T-Shirt mit DDR-Wappen drauf, aber ob es die DDR immer noch gäbe, davon hat er keine Ahnung¹⁴⁸. Mit neun Jahren war er zu jung, um die Ereignisse von 1989 zu verstehen, meint Heyden. Für diesen Jungen bedeutet sein T-Shirt nur Stil, Mode, gut aussehen. Ein 5 Jahre älterer, scharfblickender Freund von Ruslan, der die UdSSR ein bisschen mehr erlebt hat, versteht diese Begeisterung für die CCCP nicht: "Bei Gorbatschow musstest du Schlange stehen, um Brot kaufen zu können, und wir lebten damals mit drei Familien in einer Wohnung. Jetzt kannst du ins Geschäft gehen und kaufen was du willst, wenn das Geld dafür reicht."¹⁴⁹ Wenn das Geld dafür reicht, das ist das Paradoxon. 2004 steht alles mögliche zur Verfügung in Russland, aber das Geld reicht nicht immer, um sich den Luxus gönnen zu können, doch die Elite kann es sich leisten, für die anderen ist ein McDonalds „gleich nebenan“.

Obwohl Heyden selbst keinen Vergleich zwischen Deutschland und Russland zieht, so ist in seinem Artikel implizit ein weiterer Unterschied der beiden Ostalgien festzustellen. «Und McDonalds gleich nebenan» lässt vermuten, dass das Phänomen in Russland eher eine Modeerscheinung, eine Begeisterung, rein ästhetischer Natur in Form von Kleidung, Restaurants usw.:

Die Gäste sitzen an Glastischen, man spielt Hipp-House und trinkt Wodka aus „Gen-Sek“-Gläsern, die mit den Porträts von Stalin, Breschnew und Andropow verziert sind. Discjockey Wasja meint, es gehe hier nicht um Politik, sondern um Stil. "Man verehrt alte Gegenstände, wie man auch alten Wein zu schätzen weiß."

5.5.3. Ausstellungen und Museen über die DDR

Auch neu sind 2003 und 2004 die Ausstellungen, die die DDR in den Blickpunkt stellen, oder zumindest, in denen die DDR einen gewissen Platz einnehmen darf. Die Ostalgie nimmt also ab 2003 verschiedene neue Formen an.

¹⁴⁸ Ebd.: „Ob die beiden deutschen Staaten wieder vereinigt seien? Davon weiß er nichts.“

¹⁴⁹ Ebd.

5.5.3.1. Ausstellung über die DDR: mit oder ohne Ostalgie?

Einer der ersten, der dieses Phänomen genauer unter die Lupe nimmt, ist Ingo Arend in seinem Artikel «Goodbye Viererbande»¹⁵⁰. Zunächst ein paar Worte zum Titel. Die augenfälligste Anspielung ist die auf den Film *Goodbye, Lenin!*, die den Leser bereits in Richtung Ostalgie lenkt. Gleichzeitig aber beinhaltet der Ausdruck „Vierebande“ zweierlei Doppeldeutigkeiten: zum einen lässt er den Leser an die sog. Viererbande um Mao Zedong denken, die nicht nur die linksradikalen Führungskräfte der kommunistischen Partei Chinas waren, sondern die auch maßgeblich die chinesische Kulturrevolution und deren katastrophalen Folgen ausgelöst haben. So gelingt es Arend, mit zwei Worten Erinnerungen an die drei „großen“ kommunistischen (gescheiterten) Staaten wachzurufen; China, Russland und die DDR. Gleichzeitig evoziert der Titel das Andenken an die „Viererbande“ bestehend aus Bernhard Heisig, Wolfgang Mattheuer, Werner Tübke und Willi Sitte, den prominentesten Vertretern des Sozialistischen Realismus und Begründern der Leipziger Schule, einer Strömung der modernen Malerei, die in Leipzig ihren Ursprung fand. So komprimiert der Titel von Arends Artikel all diese Aspekte zu dem, was er eigentlich analysieren will: den Unterschied zwischen manipulativer, regimetreuer Kunst und Werke, die dem „l'art pour l'art“-Gedanken entspringen.

Dabei macht er einen deutlichen Unterschied zwischen Ostalgie und „sich-für-die-DDR-interessieren“ oder „sich-an-die-DDR-erinnern“, er stellt aber trotzdem die Frage, ob eine Ausstellung über die Kunst in der DDR das Regime verharmlost. Die Ausstellung „Kunst in der DDR“ (August/Oktober 2003) findet in der Nationalgalerie in Berlin statt, und es lohnt sich, so Arend, sie zu besuchen. Die DDR-Klischees werden von den Kuratoren der Nationalgalerie angeprangert; Spreewaldgurken in Öl möchten sie in einer DDR-Ausstellung nicht sehen; es wird, wie Arend betont, keine „billige Ostalgie“¹⁵¹ gemacht. Dieser scheinbar unbedeutende Nebensatz über die Qualität einer Ausstellung lässt dennoch tief blicken: Arend empfindet die Ostalgie an sich oft als billig und lehnt sie, die billige

¹⁵⁰ AREND, Ingo: « Goodbye Viererbande ». In: *Freitag* 32 (2003): „Die aufwändige Schau in Mies van der Rohes Tempel der Moderne nun ist aber alles andere als ein Tribut an den Zeitgeist. Weder wird hier in billiger Ostalgie gemacht, noch gehobenes Soz-Art verhökert, es gibt keine Spreewaldgurken in Öl und keine Hammer-und Sichel-Collagen.“

¹⁵¹ Ebd.

Ostalgie, konsequenterweise in ihrer Ganzheit ab¹⁵². Es ist möglich, meinen die Kuratoren, sich für die Kunst in der DDR zu interessieren, ohne irgendeine Art Nostalgie zu zeigen. Trägt die Ausstellung zur Ostalgieströmung bei? Der Journalist meint: „Die Ausstellung gleicht der neuen DDR-Begeisterung höchstens darin, wie empathisch und konsequent die Kuratoren Eugen Blume und Roland März von der Nationalgalerie auf die wahre, die schöne, die gute DDR setzen.“¹⁵³ Die Tatsache, dass Arend von „Empathie“ spricht, zeigt, wie die Kuratoren, wiewohl eigentlich zu wissenschaftlicher Neutralität und Objektivität verpflichtet, nicht umhin können, an die DDR zurückzudenken. Ganz ohne Ostalgie geht es anscheinend nicht.

2003 ist die DDR überall zu sehen – im Kino, im Fernsehen – aber es scheint ein genereller Enthusiasmus für alle das, was „retro“ ist, zu herrschen, und zwar bei allen Sendern. Stephan Weichert unterstreicht in seinem Artikel «Zu schade zum Versenden»¹⁵⁴ die Wichtigkeit der Erinnerung an die audiovisuellen Medien und ihre Produkte, damit sie nicht in Vergessenheit geraten. Dies, so Weichert, könnte in Form eines Museums geschehen. Die Ostalgie als Trend wird also in diesem Artikel ohne pejorative Andeutung erwähnt, sie gehöre einfach zu der umgebenden Retro-Welle. Wenn überhaupt, so zielt die Kritik auf die Medienanstalten, die aus rein ökonomischen Gründen abgenutztes Ostalgie-Material wieder und wieder aufkochen.

5.5.3.2. Nostalgie mit oder ohne Ostalgie?

Im Artikel «Raffgieriges Herz»¹⁵⁵ von Karsten Laske geht es um eine Ausstellung von DDR-Spielzeugen, die in Prenzlauer Berg präsentiert wird. Die Frage, ob diese Ausstellung aus ostalgischen Gründen erstellt wurde, ist berechtigt, da 2004 die DDR in Deutschland von einer zweiten Ostalgie-Begeisterungswelle

¹⁵² Wie weiter oben gezeigt, bedeutet das aber nicht, dass Arend die Ostalgie per se verurteilt (vgl. « Die Anrufung des toten Gottes », Kap. 5.3.1.4, « Leckere graue Ostschrippe », Kap. 5.5.1.2. und « Abschied von einem schlechte Traum », Kap. 5.5.1.4). Lediglich die „billige“ Variante der Ostalgie empfindet er als schädlich.

¹⁵³ AREND, Ingo: « Goodbye Viererbande ». In: *Freitag* 32 (2003)

¹⁵⁴ WEICHERT, Stephan: « Zu schade zum Versenden ». In: *Freitag* 46 (2003): „Die Rundfunkanbieter, öffentlich-rechtlich wie privat, leben schlicht von Zweit- und Mehrfachausstrahlungen bereits gesendeten Materials. Und das nicht schlecht, wie man jüngst an den Ostalgie-, 70er- und anderen quotenträchtigen Retro-Fromaten, welche die Republik mit Medienkonserven überschütten, verfolgen kann.“

¹⁵⁵ LASKE, Karsten : « Raffgieriges Herz ». In : *Freitag* 06 (2004)

profitierte. Der Journalist schreibt aber weder über DDR-Nostalgie, noch über Ostalgie, sondern einfach über die Nostalgie: die Nostalgie nach der Kindheit, den schönen, arglosen, unschuldigen Zeiten, die Nostalgie nach der Zeit des Spielens und der naiven Freundschaften:

Kinder brauchen Märchen. Kinder brauchen Spielzeug. Das meiste Spielzeug braucht das Kind im Mann. Es sind also alle gut bedient hier, groß und klein, und es ist schwer zu sagen, wer mehr Vergnügen hat. Auf jeden Fall haben die Erwachsenen die Nostalgie auf ihrer Seite. Allen fallen ihre geliebten Freunde von früher ein.¹⁵⁶

Bemerkenswert ist in diesem Artikel die – wahrscheinlich bewusste – Ablehnung der Assoziation zwischen Elementen der DDR, in diesem Fall den Spielzeugen, und der Ostalgie. Der Journalist befürwortet die Nostalgie nach der Kindheit, und nicht nach der DDR. Was die Spielzeuge und die Kindheit betrifft, geht es weniger um das Land, in dem die Leute groß geworden sind, als um die persönlichen Erinnerungen. Sie stellt eine sehr treffende Frage: „Wurde in der DDR anders gespielt als anderswo?“¹⁵⁷ Dieser Frage kann man nicht nur Laskes Versuch anmerken, die DDR und die DDR-Erfahrungen zu normalisieren, sondern auch sein Versuch, das problematische Konzept der Ostalgie zu vermeiden. Die Antwort überrascht nicht: Lego-Blöcke und Barbies hatten die Kinder in der DDR nicht, das Geld war dafür nicht da, aber als Kind macht es keinen Unterschied, es wurde trotzdem gespielt, auch wenn die Spielzeuge weniger bunt und öfter aus Holz, denn aus Plastik waren. Erst später, nach der Wende, machte es einen Unterschied, meint der Journalist, erst später wollten die DDR-Bürger Levis-Jeans tragen, und AC/DC hören, erst später als Jugendliche wollten sie sich dem Westen anpassen.

¹⁵⁶ Ebd.

¹⁵⁷ Ebd.

5.5.3.3. „Konsum“ – gestern und heute

Ein DDR-Museum in Malchow ist der zentrale Punkt des Artikels «Erlebnispark „Konsum“» von Anna Stark¹⁵⁸. Der zweite Punkt des Artikels ist der Zustand dieser Stadt. Der Titel dieses Artikels ist nicht nur eine Anspielung auf die in der DDR existierenden Läden der Handelskette mit dem ungewollt ironischen Namen „Konsumgenossenschaft“, sondern auch auf die Konsumgesellschaft. Für die Ostdeutschen scheint konsumieren zu einem Erlebnis geworden zu sein.

Malchow ist kein Wiedervereinigungsgewinner, sondern eher Verlierer. Mexx- und Diesel-Läden sind jetzt in der Stadt, aber nur die Touristen können sich die teuren Kleider leisten, und die Touristen wollen eher deswegen dahin, weil Malchow an der Mecklenburgischen Seenplatte liegt und eine sehr schöne Landschaft zu bieten hat. Stark schreibt über dieses Museum, wo Spreewaldgurken in der ersten Reihe zu sehen sind, und zugleich beschreibt sie die Stadt. Als Gegenreaktion der Einwohner werden die guten alten Zeiten idealisiert. Diese Idealisierung findet nicht nur in Form des Museums statt, sondern auch im alltäglichen Leben, man ist z.B. stolz darauf, dass der Eintrittspreis für die Ausstellung nur zwei Euro kostet, umgerechnete Preise wie damals. Gleichzeitig werden in das Gästebuch des DDR-Museums protestierende Kommentare eingetragen: wie es damals in der DDR viel besser war (von „Ossis“ geschrieben), oder wie die Ossis undankbar in ihrer Ostalgie sind (von „Wessis“ geschrieben). Die Undankbarkeit der Ostdeutschen den Westdeutschen gegenüber wird in Zusammenhang mit Ostalgie regelmäßig erwähnt. Es kann so interpretiert werden, dass die Westdeutschen den Wiederaufbau Ostdeutschlands finanzieren (vgl. Fn. 117), und dass die Ostdeutschen, statt dankbar für diese Investitionen zu sein, der DDR nachtrauern, als ob die Hilfe Westdeutschlands nicht geschätzt wäre. Dieser Vorwurf verliert allerdings deutlich an Schärfe, wenn man einen Blick auf Malchows triste Straßen wirft, wo leere Tische zu sehen sind und auch ansonsten nicht viel passiert.

Stark betont, dass die Ausstellung sich nur auf den Alltag konzentriert und dass die Politik überhaupt nicht zur Sprache kommt, als ob man sich nur an die

¹⁵⁸ STARK, Anna: « Erlebnispark "Konsum" ». In: *Freitag 41* (2004): „Ob das in Magdeburg anders werden wird? Hier bastelt man daran, das „ultimative Museum rund um das Leben in der Deutschen Demokratischen Republik“ auf die Beine zu stellen. 2005 soll es fertig sein. Auf samtig rotem Untergrund flackert im World Wide Web unter www.nostalgiemuseum-ddr.de schon die gute alte Hammer-und-Zirkel-Fahne, auch der „Ostalgie-Shop“ ist bald online – das mal vorweg – „im Vordergrund steht nicht die politische Geschichte“, sondern der Alltag, eine sandmännchenweiche Wirklichkeit.“

schönen Momente erinnern wollte. Stark hält wahrscheinlich wenig davon, dass die DDR in der Ausstellung nicht im Ganzen vorgestellt wird, als sie den Alltag als „eine sandmännchenweiche Wirklichkeit“¹⁵⁹ bezeichnet. Die Referenz an das Sandmännchen ist eng verbunden mit der ostdeutschen Identität, mit dem „harmlosen“ Teil der Existenz in der DDR, mit der naiven Kindheit ohne politische Überlegungen. Das Sandmännchen als *pars pro toto*; Stark scheint die gesamte Ostalgie als eine gewisse Entmündigung der Ostdeutschen zu verstehen. Ihr Kommentar lässt verstehen, dass sie diese Art und Weise die DDR zu sehen, für ein wenig eingeschränkt hält.

5.5.4. Kino, Literatur und Theater über die DDR

5.5.4.1. Kindheit in der DDR Hand in Hand mit den DDR-Institutionen?

«Von Osten nach Westen», von Joachim Feldmann, ist eine Buchrezension über das Buch *Formen menschlichen Zusammenlebens* von Jakob Hein. Vorher allerdings erinnert Feldmann noch an das erste Werk von Hein, *Mein erstes T-Shirt*, in dem von den Kindheits- und Jugenderfahrungen des Autors erzählt wird; eine prägende Zeit, so Feldmann. Feldmann erwähnt nirgendwo direkt, dass der ostdeutsche Autor, Hein, (DDR-n)ostalgisch sei, der in seinen Erzählungen seine Herkunft nicht betont; doch der unwissende Leser versteht, dass dieser ein Ostler ist, denn die Kindheit in der DDR geht Hand in Hand mit dem Weg zur Jugendweihe und mit anderen Institutionen des Sozialismus, von denen im Buch die Rede ist. Kindheit und DDR zu verbinden verursacht übrigens eine potentielle Kritik: die Verschönerung oder Verklärung der DDR, wie Feldmann bemerkt:

Übt sich allerdings ein in der DDR aufgewachsener Autor, wie beispielsweise Thomas Brussig in seinem Roman *Am kürzeren Ende der Sonnenallee* in vergleichbarer schmerzlich-süßer Nostalgie, muss er sich gegebenenfalls vorhalten lassen, er verharmlose die Lebensverhältnisse in einer Diktatur.¹⁶⁰

In Heins zweitem Buch besteht dennoch ein signifikanter Unterschied zu Brussig, da Hein im Rahmen eines Amerika-Aufenthaltes die Perspektive wechselte: in *Formen menschlichen Zusammenlebens* berichtet Hein, so Feldmann, in der Hauptsache lediglich von seinen Erfahrungen, die er während einer USA-Reise gesammelt hat.

¹⁵⁹ Ebd.

¹⁶⁰ FELDMANN, Joachim : « Von Osten nach Westen ». In: *Freitag 13* (2003)

Zwar ist dieser Roman keine Autobiographie im eigentlichen Sinne, aber der Bezug zu Heins persönlicher Vita ist unverkennbar. Somit stellt sich die Nostalgie-Frage auch eher peripher; Hein „verlässt“ seine Heimat (Ostdeutschland nach der Wende) bereits im zweiten Kapitel. Die in dem Buch beschriebenen Erlebnisse Heins fasst Feldmann wie folgt zusammen: „[...]H]at er wirklich etwas zu erzählen? Wer schon immer der Ansicht war, dass die Vereinigten Staaten ein ziemlich bizarres, gewöhnungsbedürftiges Land sind, wird durch die Lektüre nicht enttäuscht. Allerdings erfährt er auch nicht sehr viel mehr.“¹⁶¹ Obwohl Feldmann Heins erstes Buch durchaus mochte, so macht er in seiner Rezension über sein jüngstes Werk sehr deutlich, dass der „Perspektivenwechsel“ seiner Ansicht nach keine literarische Verbesserung Heins darstellt und kommentiert den Schluss von *Formen menschlichen Zusammenlebens* wie folgt: „Für ihn [Hein] beginnt ein neuer Lebensabschnitt. Er nennt ihn 'eine ganz andere Geschichte'. Hoffen wir, dass es sich lohnt, sie zu erzählen“¹⁶².

5.5.4.2. Die Ostalgie und die „Mecklenburger Ostalgie“ – Erinnerungsorte?

Eine andere Art von Ostalgie existiert laut Ernst Schumacher: die Mecklenburger Ostalgie¹⁶³. Das Wort kommt nur im Titel vor, und man kann ziemlich unbesorgt behaupten, dass Schumacher – oder ein Chefredakteur – das Wort Ostalgie benutzt hat, weil es Aufmerksamkeit erregt, aber auch, weil viele Assoziationen mit dem Wort Ostalgie möglich sind. Schumachers Ostalgie bezeichnet nicht diejenige Form des Sich-Erinnerns, die wir kennen, sondern ist lediglich ein lokales Phänomen. Mecklenburger Ostalgie bezieht sich auf die Geschichte Preußens, auf die Geschichte der Königin Luise von Preußen oder auch von Otto von Bismarck und die großen Ereignisse ihrer Epoche, die heute wieder auf der Operettenbühne nacherzählt werden. Der Journalist deutet an, dass es nur konsequent und zu erwarten gewesen sei, dass eine Art Begeisterung für die wichtigsten Figuren der mecklenburger Geschichte - wie Königin Luise oder auch Bismarck – entstehen würde; insbesondere in dem Moment, da der Sozialismus zusammenbrach. Denn, mit vielen Sprüngen in der Geschichte und sehr grob

¹⁶¹ Ebd.

¹⁶² Ebd.

¹⁶³ SCHUMACHER, Ernst: « Mecklenburger Ostalgie ». In: *Freitag* 32 (2004)

gesehen habe der Sozialismus das Land getrennt, das Bismarck 1871 zusammen mit dem Enkel der Königin Luise, Kaiser Wilhelm I, also das Deutsche Reich, gegründet hat. Es erscheint daher logisch, so Schumacher, dass an diesem 40 Jahre lang getrennten Ort, und dann wiedervereinigt, der Gründer des Deutschen Reiches beweihräuchert wird.

Das Leben der Königin Luise beziehungsweise die Geschichte Preußens im ausgehenden 18. Jahrhundert wird nun also durch Theater- und Operettenspiele in Neustrelitz gezeigt, was Schumacher den besagten Artikel wert war. Die Frage, warum nun das Wort Ostalgie benutzt wird, um über diese Art der Darstellung von Geschichte zu schreiben lässt sich vermutlich damit beantworten, dass sowohl die „klassische“ Ostalgie, als auch die Mecklenburger Ostalgie beschönigender Natur und ein wenig verklärend sind.

Darüber hinaus (und über das hinaus, was Schumachers Artikel hergibt) existieren natürlich weitere, interessante Parallelen zwischen Preußen und der DDR und somit auch zwischen den beiden Ostalgien. Beide „Staaten“ haben ganzheitlich und relativ abrupt aufgehört, zu existieren und in beiden Fällen mussten sich die jeweiligen Bewohner in sehr kurzer Zeit an die veränderte Situation gewöhnen. Das heute zu beobachtende, rückwärtsgerichtete Interesse an diesen beiden Epochen deutscher Geschichte mag deshalb aus der Tatsache resultieren, dass die damals vorenthaltene Vergangenheitsbewältigung heute nachgeholt werden kann, in einer Phase, da man allenthalben mit der Gegenwart unzufrieden zu sein scheint. Es ist mit Sicherheit kein Zufall, dass im Falle Preußens ausgerechnet einer Epoche gedacht wird, in der Deutschland einen einflussreichen Faktor auf der politischen Landkarte darstellte; einer Zeit, die zu den ruhmreichsten der deutschen Geschichte gehört. Preußen ist zweifellos ein Erinnerungsort (i.S.v. Pierre Nora); gemessen am heute wahrnehmbaren Interesse an der DDR darf man der Ostalgie diese Qualität wohl ebenso zusprechen.

5.5.4.3. Hassliebe anstatt Nostalgie?

Eine Buchrezension über das sehr erfolgreiche und in den Medien sehr oft erwähnte Buch *Meine freie deutsche Jugend* von Claudia Rusch erschien am 5. September 2003. Die Erzählungen von Rusch sind teilweise autobiographisch, teilweise fiktional, aber sie finden alle in der DDR statt. In dieser Rezension¹⁶⁴ von Ingo Arend, die den mehr als treffenden Titel «Hassliebe» trägt, wird ein Unterschied zwischen DDR und DDR-Nostalgie gemacht, da Rusch die DDR nicht verklärt, obwohl die Erzählungen keine direkte strenge Kritik der DDR sind. Diese Art und Weise, das Leben in der DDR zu beschreiben wurde bis zur Veröffentlichung des Buches von Rusch *Meine freie deutsche Jugend* noch nicht benutzt, und genau da liegt Originalität ihrer Erzählungen. Sie schreibt über das Leben in der DDR, ihre Erinnerungen sind manchmal sehr positiv, aber das ändert nichts an der Tatsache, dass die in der DDR herrschende Schizophrenie in ihren Erzählungen immer präsent ist, was der Rezensionstitel «Hassliebe» von Ingo Arend sehr präzise beschreibt. Rusch hat keinen Grund zur Ostalgie: ihr Großvater ist in einem Gefängnis der Staatssicherheit gestorben, die Stasi-Autos vor dem Haus waren ihr Alltag, die schlechten Seiten der DDR hat sie selber hautnah erlebt. Doch man kann einen Roman oder Erzählungen über das Leben in der DDR schreiben, ohne sie automatisch zu verklären. *Meine freie deutsche Jugend* ist, so Arend, ein sehr gutes Beispiel dafür. Die Situationen regen zum Schmunzeln an, aber der Leser kann die Stasi, die Unterdrückung nicht vergessen.

5.5.4.4. Engagierte (ost-)deutsche Künstler als Ostalgie-Träger: die Debatte um „Die Distel“ und um Christa Wolf

Im Artikel «Humor nach Plan – und darüber hinaus» von Heinz Kersten geht es um das Begehen des 50sten Jubiläums des 1953 in der DDR gegründeten Ostberliner Theaters „Die Distel“. Das auf die Politik und Gesellschaft konzentrierte Theater war kritisch der SED gegenüber, aber naturgemäß nicht ganz offen wegen der in totalitären Systemen unausweichlich herrschenden Zensur. Da das Theater politisch engagiert ist, wurden nach der Wende logischerweise ein paar Theaterstücke über die DDR inszeniert, wie auch über andere Themen von

¹⁶⁴ AREND, Ingo: « Hassliebe ». In: *Freitag* 37 (2003): „Rusch hat also keinen Grund zur Ostalgie.“

Aktualität. Aber da das Theater in der DDR gegründet wurde, und sich mit ostdeutschen Themen beschäftigt, besteht – ironischerweise – die Gefahr, dass es der Ostalgie bezichtigt wird. Der Journalist jedoch lässt keinerlei Platz für solche Unterstellungen:

Paradoxerweise bewahrte, dialektisch gedacht, gerade das Damoklesschwert drohender Verbote die *Distel*-Stacheln davor, stumpf zu werden. DDR-Nostalgie? Dann wäre die Erinnerung an Werner Fincks beste Kabarettzeit nach 1933 („Gestern war die *Katabombe* zu, heute sind wir offen“) Nazi-Nostalgie.¹⁶⁵

Mit diesem drastischen Vergleich verbietet sich für Kersten jede weitere Diskussion. Sich an eine Epoche, an ein Theaterstück, an einen Film zu erinnern, bedeutet für ihn keine Nostalgie, sondern einfach nur das Interesse an der Kunst und an deren Wirkung. Kersten meint, dass die Kunst jeder Epoche gut und künstlerisch wertvoll sein kann; die Tatsache, dass sie sich den entsprechenden politischen Umständen anpassen muss, bedeutet nicht notwendigerweise eine Idealisierung dieser Epoche.

Generell darf man bei der Bewertung von (zensierter) Kunst aus einem unfreien Land nie die Umstände außer Acht lassen, in denen diese Kunst entstanden ist. Die Machthaber lassen den Künstlern in der Regel nur sehr wenig Handlungsspielraum, um sich systemkritisch zu äußern; der heutige Betrachter ist daher gehalten, deutlich mehr „zwischen den Zeilen“ zu lesen.

Wenn es um die DDR geht, darf ihre nach der Wende wohl umstrittenste Autorin, Christa Wolf nicht unerwähnt bleiben. Die Buchrezension «Der Vorhang ist gefallen» von Ingo Arend¹⁶⁶ behandelt deren Buch *Ein Tag im Jahr*, in dem sie am 27. September 1993 schrieb: „ich verwahre mich [...] gegen jede Erscheinungsform von DDR-Nostalgie, die es einem erlaubt, zu schönen, was man selbst in den letzten Jahrzehnten gesagt und getan oder [...] nicht getan hat“.¹⁶⁷ Arend stimmt dem zu: „Wer nach einem Gegengift dazu sucht, lese dieses Buch!“¹⁶⁸. Ihr Roman, eine Art Biographie, ist ein Versuch an der Wahrheit über die DDR, sie versucht aber, die

¹⁶⁵ KERSTEN, Heinz : « Humor nach Plan – und darüber hinaus». In: *Freitag 40* (2003)

¹⁶⁶ AREND, Ingo: « Der Vorhang ist gefallen ». In: *Freitag 41* (2003): „Die Ostalgiewelle, die über das notdürftig vereinte Land spült, ist ein später Reflex, halb Widerstand, halb Reue. [...] Ostalgie, das kann man diesen Alltagsprotokollen entnehmen, ist ihre Sache aber nicht. Nicht so sehr, weil sie dem Warenparadies DDR, das gerade mit Tränen in den Augen wieder entdeckt wird, die Erfahrung des Mangels entgegenhielt. Im Gegenteil: Diese Frau ist mehr als einmal im Kaufrausch.“

¹⁶⁷ WOLF, Christa, *Ein Tag im Jahr*, Luchterhand Literaturverlag, München, 2003, S. 520.

¹⁶⁸ AREND, Ingo: « Der Vorhang ist gefallen ». In: *Freitag 41* (2003)

DDR nicht zu idealisieren. Das Prekäre an solchen Aussagen ist allerdings, dass Wolf sich lange Zeit Kollaborationsvorwürfen ausgesetzt sah, als bekannt wurde, dass sie von ca. 1959 bis ca. 1962 die IM „Margarete“ gewesen ist. Durch den dadurch ausgelösten sogenannten „Literaturstreit“ hat sie einiges ihrer Glaubwürdigkeit eingebüßt, wiewohl ihr niemals regimerefreundliche Handlungen nachgewiesen werden konnten. Trotzdem bleibt ein gewisser heuchlerischer Beigeschmack, wenn man Aussagen wie die oben zitierte zur Nostalgie bewerten möchte; Aussagen, die unzweifelhaft nach Bekanntwerden von Wolfs IM-Tätigkeit Anfang der 90er Jahre getätigt wurden.

Wenn man Wolf und ihrem tagebuchartigen Roman jedoch Glauben schenken möchte, so ist ihr Roman aufgrund des erwähnten Zitates (vgl. Fn 167) nicht ostalgisch. Dafür spricht auch, dass der Roman nicht retrospektiv nacherzählt, sondern durch Wolfs Technik, über 40 Jahre hinweg an einem festen Tag das jeweilige Geschehen festzuhalten, ein authentischer Zeitzeuge ist. Ihre Wahrnehmung des Alltags in der DDR ist nicht ungetrübt. Sie erkennt z.B die DDR-Propaganda (durch einen Vergleich von ZDF und Schwarzem Kanal) und ist sich gleichzeitig bewusst, dass sie ihr doch unentrinnbar ausgeliefert ist. Generell ist in Wolfs Aufzeichnungen, die allesamt private, alltägliche Dinge protokollieren, der Staat und sein sozialistischer Apparat im Kopf der Autorin präsent, wodurch selbst die banalsten Dinge einen leicht negativen Beigeschmack bekommen. Ahrend scheint diese Ansicht zu teilen (und stellt somit im Literaturstreit zu einem gewissen Grad auf Wolfs Seite): „Ostalgie, das kann man diesen Alltagsprotokollen entnehmen, ist ihre Sache aber nicht.“¹⁶⁹ *Ein Tag im Jahr* erscheint aber während der sogenannten Ostalgiewelle, deshalb ist die Frage unvermeidbar.

¹⁶⁹ Ebd.

5.5.4.5. Ostalgie, ein hämischer Spaß?

Nicht weil das internationale Dokumentarfilmfestival in Leipzig stattfindet, ist in Barbara Schweizerhofs Artikel «Mit geschärftem Blick»¹⁷⁰ von Ostalgie die Rede, sondern weil ein Film, *Technik des Glücks*, das Kraftwerk von Zschornowitz durch eine ironische Montage von authentischen Filmaufnahmen aus DDR-Zeiten zeigt. Dieser Film passt nicht in diese Ostalgie-Welle, weil kein „hämischer Spaß am Scheitern der kulturellen Anstrengungen“¹⁷¹ gemacht wird, was wohl Schweizerhofs Ostalgiebeschreibung ist. Dies führt sie zu negativen Äußerungen über die Ostalgie, wie beispielsweise die „unangenehme Camphaltung“¹⁷². Das einzig ostalgische an *Technik des Glücks* ist der „liebvolle Respekt“, den Schweizerhof ihm attestiert und mit dem gezeigt wird, wie die Arbeiter trotz aller widrigen Umstände in ihrem Kraftwerk an die gemeinsame Sache des Sozialismus, an ihre Utopie glauben und sie, wenn auch nur minimal, realisieren.

5.5.5. Versuche einer Erklärung des Phänomens Ostalgie

5.5.5.1. Die Ostalgie der „Wossis“

„Liebevoller Respekt“ ist es auch, der SPD-Mitglied Egon Bahr mit seinem Genossen Günter Gaus verbindet (vgl. Kap. 5.4.4.). Beide Männer haben seit Beginn ihrer politischen Karriere Anfang der 70er Jahre viel für die Annäherung und die Ostpolitik geleistet, beide Männer glaubten daran, dass es kein (Gesamt-) Deutschland ohne Ostdeutschland geben könne. In seiner in *Freitag* abgedruckten zweiseitigen Laudatio auf den verstorbenen Gaus erweist Bahr ihm seine Ehre; einem Mann, der sich immer für Ostdeutschland interessiert und eingesetzt hat. Bahr versucht, die Herkunft seines Interesses festzustellen: „Die Welt der Ostdeutschen war eine große Entdeckung für ihn [Gaus], vielleicht ein wenig durch Nostalgie gefördert, das die systembedingte Entwicklung dort ein Stück Deutschlands bewahrt

¹⁷⁰ SCHWEIZERHOF, Barbara: « Mit geschärftem Blick ». In: *Freitag 44* (2003): „Die Autoren montieren ihr Material zwar nicht ohne Ironie, aber doch frei von jener Camp-Haltung, die an der Ostalgie-Welle so unangenehm hervortritt. Statt dem hämischen Spaß am Scheitern der kulturellen Anstrengungen überwiegt in *Technik des Glücks* ein gewisser ethnografischer Ernst, ein authentisches Interesse, das mit liebevollem Respekt zu Tage fördert, wie sich um das unwirtliche, hässliche Kraftwerk in den Bemühungen seiner Arbeiter doch ein kleines Stück Utopie rankte und sogar verwirklichte.“

¹⁷¹ Ebd.

¹⁷² Ebd.

hatte, das im Westen verloren gegangen war.¹⁷³ In diesem Text erkennt man eine völlig neue Betrachtungsweise von Ostalgie: sie ist nicht etwas retrospektiv Verklärendes, sondern vielmehr die Bewusstwerdung, dass ihre Wurzeln zum Teil in der Faszination liegen, die „der Osten“ (als unvollständiger aber immerhin existierender utopischer Ort) auf manche Westler ausübte, da in der Tat im Osten Dinge bewahrt wurden, die im Westen vernachlässigt und vermisst wurden, da auch dort, im Osten, manche Leute dachten, die DDR sei irgendwie das „bessere Deutschland“. Als Bahr insbesondere Gaus' Verdienste um das Zusammenführen der beiden Teile Deutschlands würdigt, erkennt man auch die oben angesprochene andere Dimension der Verbindung dieser beiden Männer: Bahr nennt Gaus liebevoll einen „Wossi“, einen der wenigen, d.h. einen Westdeutschen, der sich nicht nur ehrlich für Ostdeutschland interessiert, sondern auch jemanden, der sich wünscht, die Landsleute nahe zu bringen, weil sie beide die Liebe zur Heimat bzw. Zum Vaterland in sich haben. In diesem Text erkennt man eine neue Betrachtungsweise von Ostalgie, die jedoch nicht explizit als solche bezeichnet wird, sondern als Nostalgie (vgl. obiges Zitat.). Es sei an dieser Stelle auf S. 10f zur Abgrenzung der Begriffe Ostalgie und Nostalgie verwiesen.

5.5.5.2 Die Desillusionierung

Daniela Dahn wurde am 6. Juni 2004 der Ludwig-Börne-Preis verliehen, und anlässlich dieser Verleihung hielt sie eine Rede. Der Artikel «Eine schimpfliche Feigheit hält uns alle zurück»¹⁷⁴ (in Anlehnung an eines der berühmtesten Börne-Zitate zum Thema wissenschaftlicher Fortschritt „Eine schimpfliche Feigheit, zu denken, hält uns alle zurück“) übernimmt die wichtigsten Teile ihrer Rede. In ihrer Rede setzt sie Meinungen bzw. Standpunkte von Ludwig Börne¹⁷⁵ ein, um Fragen über ihr Leitthema zu stellen, Ostdeutschland:

Und auch für Ostdeutsche waren diese verheißungsvollen Freiheitsräume, neben den Wohlstandsverheißungen, entscheidend, um der Bundesrepublik wie einer Endstation Sehnsucht beizutreten. Inzwischen sind wir gemeinsam den Gefährdungen dieser Werte ausgesetzt. Nach meiner Beobachtung richtet sich

¹⁷³ BAHN, Egon: « Für Günter Gaus ». In : *Freitag* 24 (2004)

¹⁷⁴ DAHN, Daniela: « Eine schimpfliche Feigheit hält uns alle zurück ». In: *Freitag* 25 (2004)

¹⁷⁵ Ludwig Börne (1786-1837) war ein deutscher Publizist und Journalist, der sich gegen die Politik Metternichs stellte. Er war Mitglied der literarischen Bewegung « Junges Deutschland », deren Gemeinsamkeit das Eintreten für mehr Demokratie war. Der seinen Namen tragende Preis wird daher jährlich an diejenigen Autoren verliehen, deren Hauptthemen ebenfalls Demokratie und demokratische Werte sind.

die Nostalgie vieler Neubundesbürger gar nicht auf ein spätes DDR-Bild, sondern auf ihren frühen Traum von der Bundesrepublik.¹⁷⁶

Sie beschreibt die Hoffnungszeit der Vorwende in der DDR und die enttäuschende Realität der Nachwende sehr gut und bestärkt die Meinung von vielen Sozialwissenschaftlern, dass die Nostalgie aufgrund der nach der Wende nicht erfüllten Erwartungen entstanden ist, und aufgrund einer übertriebenen Idealisierung der Bundesrepublik vor der Wende. Insofern sei Ostalgie nicht etwa die „Erinnerung“ an die DDR, sondern das Abziehbild dessen, was man durch die Wiedervereinigung zu bekommen glaubte.

Die Desillusionierung scheint ein wiederkehrender Faktor bezüglich der Ostalgie zu sein, denn auch der Artikel von Brigitte Zimmermann, «Schüsse in die Luft», thematisiert diese: „Die Ostdeutschen und das historische Gedenken: Geschichte einer doppelten Desillusionierung“¹⁷⁷, so lautet der Untertitel von «Schüsse in die Luft»¹⁷⁸; Optimismus über die Nachwendezeit ist von diesem Artikel von Brigitte Zimmermann sicherlich nicht zu erwarten. Zimmerman berichtet über das in Ostdeutschland erneute Interesse an den Demonstrationen vom 17. Juni 1953 in Ost-Berlin. Thomas Mann hatte über die Demonstration gemeint: „Arbeiter-Revolution in Ost-Berlin, gewiß provoziert, wenn auch nicht ohne Spontaneität. Von russischen Truppen schonend niedergehalten. Panzer und Schüsse in die Luft.“¹⁷⁹ Noch Jahrzehnte danach wurde in West-Deutschland der Opfer dieses Aufstandes in Form des „Tags der deutschen Einheit“ gedacht.

Die Demonstration fand statt, weil die Arbeiter gegen die Arbeitsnormerhöhung waren, weil sie mit der SED-Führung unzufrieden waren. Es ist verwunderlich, dass die Journalistin diese Ereignisse in Zusammenhang mit Nostalgie bringt, die ja in der Regel die DDR idealisiert. Zimmermann erwähnt sie aber nicht, um über Nostalgie an sich zu sprechen, sondern bemerkt im Gegenteil, dass das Interesse an DDR-Geschichte ostdeutsche Nostalgiker wie Nicht-

¹⁷⁶ DAHN, Daniela: « Eine schimpfliche Feigheit hält uns alle zurück » ». In: *Freitag 25* (2004)

¹⁷⁷ ZIMMERMANN, Brigitte : « Schüsse in die Luft ». In: *Freitag 25* (2003)

¹⁷⁸ Ebd.: „Auch von Nostalgie unangetastete Ostdeutsche fragen sich, woher das plötzlich erwachte Interesse an einem freilich wichtigen Stück DDR-Geschichte kommt, die sonst nachweislich weniger und dann nicht selten sehr pauschal in den Blick genommen wird.“

¹⁷⁹ ZIMMERMANN, Brigitte : « Schüsse in die Luft ». In: *Freitag 25* (2003). Die Tatsache, dass Thomas Mann angesichts von 50 bis 125 Todesopfern von „Schüssen in die Luft“ redet, liegt daran, dass er zu dieser Zeit nur unzureichend über die Vorgänge informiert war.

Nostalgiker gleichermaßen befällt. Sie scheint lediglich diese Präzisierung für nötig zu halten, da das Thema (N)Ostalgie dank *Goodbye, Lenin!* und anderen ostalgischen berühmten Produkten 2003 in aller Munde ist. Zimmermann fragt sich insbesondere, ob dieses erstarkte Interesse nicht vielmehr Ausdruck der Idealisierung eines gegen die SED gerichteten Ereignisses ist, eines Aufstandes gegen das „Unrechtsregime“, wie es ja der Westen allzu gern bezeichnet, ja stigmatisiert:

Die DDR [...] hat im Hinblick auf das mitunter bedenkenlose Zurechtfalten der Geschichte zum vermeintlichen Wohle des eigenen Ansehens eine beachtliche Strecke gelegt¹⁸⁰. [...] War die DDR bis 1989, nicht zuletzt dank westlicher Assistenz, zumindest wichtig gestellt worden, reichten in den zwei, drei Jahren danach unter westdeutscher Regie ein paar Schlagworte – „Unrechtsstaat“, „verordneter Antifaschismus“, „Staatsbankrott“, „marode Plattenbauten“ – um alles auf Null zu drehen.¹⁸¹

Ein weiterer Grund des verstärkten Interesses ist für Zimmermann, dass plötzlich, mit der DDR-Begeisterung, manche darüber zu reden beginnen, was nicht nur schön war, sondern auch über die weniger erinnerungswürdigen Tatsachen.

5.5.5.3. Ostalgie ohne Ostler

Im Artikel «Patrioten» von Matthias Dell¹⁸² wird ein anderes Thema zum ersten Mal zur Sprache gebracht: die Westdeutschen, die die Ostdeutschen nicht mögen, oder gar hassen. Dies wird am Beispiel von ZDF-Moderator Wolfgang Herles gezeigt. Herles behauptete, die Wiedervereinigung sei ein Fehler gewesen, weil der Osten eine zusätzliche Belastung für den deutschen Fortschritt sei.

Als bekannt wurde, dass Christoph Hein, Mitherausgeber der Zeitschrift *Freitag*, ab 2006 Intendant am Deutschen Theater in Berlin werden soll, haben auch eine Menge westdeutsche Theaterkritiker protestiert. Die überregionale Feuilletonschilderten diese Entscheidung als „krasse Fehlentscheidung“, „gefährliche Entscheidung“, „Drachenwitz“ usw. Die „ernst zu nehmenden Theaterkritiker“

¹⁸⁰ In der Jägersprache bedeutet „eine Strecke legen“ den Brauch, erlegtes Wild nach traditionellen Vorgaben in einer bestimmten Abfolge und in einer bestimmten Position aufzureihen. Nach: <http://www.hegering-gevelsberg.de/brauchtum/strecke.htm> . Abruf: 8.3.2008.

¹⁸¹ ZIMMERMANN, Brigitte : « Schüsse in die Luft ». In: *Freitag* 25 (2003)

¹⁸² DELL, Matthias: « Patrioten ». In: *Freitag* 43 (2004): „Das Neue Deutschland etwa hat nicht in freudiger Erwartung die rote Fahne rausgehängt, sondern die Personalie im Stile einer Nachrichtenagentur vermeldet. Was lehrt uns das? Vielleicht hat Herles doch Recht: Der Westen braucht den Osten nicht. Sogar eine Ostalgie macht er sich selber.“

befürchteten ein Wiederkommen des DDR-Theaters mit Hein als Intendant. Interessant daran ist, dass – im Gegensatz zu den Westdeutschen – die Ostdeutschen nicht viel Aufhebens um die Person Hein gemacht haben und sich an seiner Nominierung nicht gestört haben. Obwohl das projizierte Bild Ostdeutschlands fast für Rassismus gehalten werden könnte, reagierte der Osten auf diese Angriffe des Westens mit Gelassenheit, so betont Dell; nicht einmal das *Neue Deutschland* hat „die rote Fahne rausgehängt“¹⁸³. Wir sehen in diesem „Ost-West-Konflikt“ ein Paradebeispiel von Ostalgie „Made in West-Germany“, oder wie Dell es sehr schön schreibt: „Der Westen braucht den Osten nicht. Sogar eine Ostalgie macht er sich selber.“¹⁸⁴

Mathias Wedel stößt in dasselbe Horn: „Die neue Ostalgie ist ein typisch westdeutscher Reflex“¹⁸⁵. Nicht die ganze Realität der DDR wird durch Amusement-Shows, bzw. Ostalgie-Shows gezeigt. Die Ostalgie sei, so Wedel, ein Mittel gegen das schlechte Gewissen: was jetzt im Osten noch übrig sei, sei ja wirklich nur noch pittoresk.¹⁸⁶ Die Ostalgie ist also, so Wedel, eher etwas für die Westdeutschen als für die Ostdeutschen. Der Ton ist sehr kritisch den Westdeutschen gegenüber, und Wedel bezeichnet sie sogar als „gefährlich“¹⁸⁷: „Denn man kann es einfach nicht mehr hören, wenn die Westler nölen: In der DDR war auch nicht alles schlecht.“¹⁸⁸ Die Ostalgie wird also nicht als verklärend betrachtet, sie ist nur eine Kuriosität für Westdeutsche.

Mit seinem Artikel greift auch Wedel auf die Problematik der von den Westdeutschen gestohlenen ostdeutschen Biographien zurück. Bis jetzt wurde das Thema hauptsächlich von Thomas Ahbe besprochen (vgl. « Gruppenbild mit Banane° », Kap. 5.3.1.6. und « Der Dambruch », Kap. 5.5.1.1.), Kathrin Tiedemann und Detlev Lucke (vgl. « Das Chaos ist aufgebraucht », Kap. 5.3.2.2.) und Ulrike Baureithel (vgl. « Feuchtbiotop », Kap. 5.4.1.). Wenn Wedel die Ostalgie als „typisch westdeutsche[n] Reflex“ bezeichnet, betont er den Reflex der Westdeutschen zu entscheiden, wie es eigentlich in der DDR war, obwohl sie meist keine eigene Erfahrung der DDR haben. Wedel lässt verstehen, dass die Westdeutschen seit

¹⁸³ Ebd.

¹⁸⁴ Ebd.

¹⁸⁵ WEDEL, Mathias: « Jetzt seid ihr alle Spreewaldgurken ». In: *Freitag* 36 (2003)

¹⁸⁶ Ebd.

¹⁸⁷ Ebd.

¹⁸⁸ Ebd.

1989 Kontrolle – auf der politischen und wirtschaftlichen Ebene – über die Neuen Bundesländer übernommen haben, und jetzt auch noch die Kontrolle über die Erinnerung an der DDR übernehmen wollen. Besonders kritisch sind Wedels Fragen: „Grassiert im ehemaligen Reichsbahngebiet die Ostalgie? Wer hat die je gemessen? Die 'Ehemaligen' pflegen Trotz und aggressives Schweigen. Man will, dass nicht alles umsonst gewesen ist.“¹⁸⁹ Mit der Frage, ob die Ostalgie je gemessen wurde, drückt Wedel aus, dass er generell an ihrer Existenz (im Osten) zweifelt und artikuliert so seine Frustration den Westdeutschen gegenüber. Natürlich hat Wedel insofern Recht, als es kein „Ostalgie-Thermometer“ gibt, mit dem man die individuelle Ostalgie einer Person messen kann. Die in dieser Arbeit angesprochenen Phänomene wie Filme über die DDR, Ostalgie-Shows (und vor allem die Resonanz der Bevölkerung darauf), Interesse an DDR-Produkten, etc. sind jedoch nicht zu leugnende Indikatoren, dass die Deutschen sehr wohl eine gewisse Ostalgie-Anfälligkeit aufweisen. Zwar ist auf diese Weise die Ostalgie zunächst nur zeitlich verortet, aber zumindest ist ihre Existenz bewiesen. Auf dieser essentiellen Feststellung fußt die gesamte weiter gehende Analyse. Vielleicht gelingt es ja durch diese Arbeit, wenn schon nicht zur Quantifizierung, so doch zumindest zur Qualifizierung der Ostalgie beizutragen und Wedels Vorwürfen etwas von ihrer Schärfe zu nehmen.

5.5.5.4. Die Ablehnung der Ostalgie

als mediale Verdrängungsmaschine

Das Scheitern des Aufbaus in Ostdeutschland, die Ungleichheiten zwischen Ost- und Westdeutschland, die in den Westen übersiedelnden jungen Ostdeutschen, die knapp 20% hohe Arbeitslosigkeit in Ostdeutschland: das sind Aspekte und Folgen der Wiedervereinigung, die laut Redakteur Hans Thie nicht länger marginalisiert werden können. Er bringt mit seinem «Im Planetarium Ost»¹⁹⁰ diese Realität an den Tag und fordert gleichzeitig die längst überfällige Inangriffnahme dieser Probleme. 2003 existierten die Ungleichheiten immer noch, und die Ostalgie-Shows zeigten diese Realität nicht, bedauert er. Echte Fragen über das Scheitern

¹⁸⁹ Ebd.

¹⁹⁰ THIE, Hans : « Im Planetarium Ost ». In: *Freitag 40* (2003): „Dass nicht eine einzige dieser Fragen gestellt wurde, zeigt mehr als alle Ostalgie-Shows, dass die Zukunft des Ostens „endgültig“ zur Vergangenheit gehört.“

des Aufbaus Ost müssen gestellt werden, anstatt einfache Ostalgie-Shows zu zeigen. Thie meint indirekt, die Probleme und die Lage seien viel ernster als die Banalität dessen, was diese Shows zeigen und hebt die Diskrepanz zwischen Sein und Schein hervor.

Im Oktober 2003 erschien das erste Interview über die Ostalgie seit 1999. Diesmal wurde der ostdeutsche Publizist der *Zeit*, Christoph Dieckmann interviewt. Interessante Randnotiz: Dieckmann schrieb für *Sonntag* und kann also als guter Kenner der deutsch-deutschen Befindlichkeiten gelten. Auch er beschäftigt sich mit dem medialen Phänomen Ostalgie. Der Untertitel des Artikels gibt schon viel zu verstehen: „HALBAUSLAND – Der Publizist Christoph Dieckmann über die Offenbarungseide des Trash-Fernsehens im Sog der Ostalgiewelle“¹⁹¹. Die Assoziation zwischen Ostalgie und Trash-Fernsehen warnt den Ostalgie suchenden Leser davor, dass er in diesem Artikel nichts Ostalgie-Bequemes finden wird. In der Tat ist der Publizist sehr kritisch der Ostalgie gegenüber und meint, „diese Fernsehshows sind strukturdumm“, „ungefährlich aber [...] auch ziemlich belämmert“¹⁹²; kurz „das ist Trash-Fernsehen.“ Die Ostalgiewelle ist, so Dieckmann, nicht die richtige Art, um etwas von der DDR verständlich zu machen.¹⁹³ Insbesondere sei das Fernsehen dazu ungeeignet, da von ihm stets eine latente Verdummungsgefahr ausgeht, und weil westlich geprägte landesweite Medien stereotypisierend vorgehen: „Der Osten wird pauschal abgehandelt und bleibt dabei so etwas wie Halbausland, als Additiv.“¹⁹⁴ Die Frage, warum diese Ostalgiewelle jetzt¹⁹⁵ und nicht während der ersten „Brussig“-Welle kommt, wird dadurch erklärt, dass Abschied von der Ära Kohl vollzogen werden musste, bevor das Wiedererleben der DDR möglich wurde.

Dieckmann verneint eine weitere Dimension der Ostalgie, die ihr gerne zugeschrieben wird: das Verdrängen des heutigen unzufrieden stellenden Zustandes und die Flucht in Erinnerung an die Zeit vor der Wende:

Bedienen die auch besonders im Osten erfolgreichen Ostalgiesendungen nicht aber offensichtlich auch ein Bedürfnis, die dortigen psychosozialen Realitäten zu verdrängen? Das würde ich gar nicht so hoch hängen. Die Leute machen den

¹⁹¹ «St.Endal und St.Uttgart». In: *Freitag* 41 (2003)

¹⁹² Ebd.

¹⁹³ Ebd.: Kann die Ostalgiewelle überhaupt irgendetwas von der DDR verständlich machen?

¹⁹⁴ Ebd.

¹⁹⁵ Ebd.: „Ich habe mich gewundert, warum diese Ostalgiewelle gerade jetzt hochkam. Der Markt dafür war vorher auch vorhanden und hätte schon nach Brussigs und Haussmanns Film *Sonnenallee* bedient werden können.“

Fernseher an, weil da etwas läuft, das im weitesten Sinne mit ihnen zu tun hat. Der Eine erwartet vielleicht ein stimmiges Bild der DDR, der Andere will nur mal wieder die Stimme von Pittiplatsch hören.¹⁹⁶

Ein Beispiel für die „Strukturdummheit“ der Ostalgie in den Medien ist laut Dieckmann darin zu sehen, dass sämtliche Ostalgie-Produkte niemals den Zeitraum nach 1989 beachten, sondern deren Geschichte stets abrupt mit der Wende aufhören. Dieses ignoriert, so Dieckmann, die Tatsache, dass die Menschen sich, glücklicherweise, sehr wohl Gedanken über die Zeit ab 1989 machen und von ihren Ereignissen beeinflusst werden:

Bei der medialen Ostalgie, auch bei jüngsten Veröffentlichungen wie zum Beispiel Claudia Rusch „*Meine freie deutsche Jugend*“ scheint es stets nur um einen hermetisch abgeriegelten Zeitraum zu gehen: Bis '89 und nicht weiter. [...] Ich bin mir nicht sicher, ob das, was derzeit an Ostalgie abläuft, sich vor die Gegenwart stellt. Wenn dem so wäre, empfände ich das als ziemlich verheerend.¹⁹⁷

Das immer noch existierende Unverständnis zwischen Osten und Westen sei auch ein Problem. Wenn beispielsweise der Schaffner im ICE in völliger geografischer Unkenntnis den nächsten Halt „St. Endal“ durchsagt, anstatt Stendal, stellen sich die Ostdeutschen die Frage, warum die Westdeutschen die neuen Bundesländer so wenig kennen. Sie selber wissen ja auch, dass die Stadt in Baden-Württemberg Stuttgart heiße und nicht St.Uttgart¹⁹⁸.

5.5.6. Die dritte und letzte Welle

In dieser letzten Welle, 2003-2004 ist eine unverkennbares Wiederaufleben des Phänomens zu erkennen. Es sind schon ziemlich viele neue Aspekte zu sehen, und diese werden gründlicher dargestellt. Alle die Ausstellungen über die DDR und die Ostalgie in Russland sind Themen, die früher nicht besprochen wurden. Die ostdeutsche Identität ist weiterhin ein wichtiges Thema und eine der Schlüsselfragen bezüglich Existenz der Ostalgie. Die Interviews nehmen keinen besonders großen Platz ein.

¹⁹⁶ Ebd.

¹⁹⁷ Ebd.

¹⁹⁸ Nach: «St.Endal und St.Uttgart». In: *Freitag* 41 (2003)

6. Resultate der Analyse und Fazit

6.1. Ostalgie und Nostalgie

Wie wir es im Rahmen dieser Arbeit gezeigt haben, machen manche Redaktoren in *Freitag* einen Unterschied zwischen dem Phänomen bzw. der Mode der Ostalgie und der wissenschaftlichen Reflexion über das Phänomen der DDR-Nostalgie, was sich in der Wortwahl widerspiegelt. In der Regel wird das Wort „Ostalgie“ eingesetzt, wenn folgende Themen artikuliert werden:

- 1- Immer noch existierende Ungleichheiten zwischen West und Ost (Arbeitslosigkeit, Einkommen, usw.).
- 2- Enttäuschung der Ostdeutschen wegen der unerfüllten Versprechungen von „blühenden Landschaften“.
- 3- Ähnlich gebliebenes soziales Umfeld für die Westdeutschen, Anpassung an die westdeutschen Standards für die Ostdeutschen.
- 4- Bedürfnis ostdeutscher Künstler, sich mit der DDR zu beschäftigen, ohne nostalgische Erwartungen erfüllen zu müssen.
- 5- Ostdeutsche als Wendeverlierer; Dominanzmuster der Westdeutschen.
- 6- „Der Osten“ als potentieller Träger des Konsumrausches in einer kapitalistischen Gesellschaft.
- 7- Neugierde (bzw. Hass) in Westdeutschland beim Aufkommen des Themas DDR.

Das Wort „DDR-Nostalgie“ wird seinerseits öfter in einem erklärenden, „wissenschaftlicheren“ Kontext benutzt. Der Begriff wirkt weniger polemisch und die Kritik weniger scharf. Die Journalisten, die DDR-Nostalgie benutzen, versuchen in der Regel das Phänomen zu erklären und Gründe zu identifizieren. Allerdings werden die Begriffe Ostalgie und (DDR-)Nostalgie oft gleichbedeutend benutzt.

6.2. Der „Raub der Biographien“

Die Analyse der Artikel enthüllt, dass es keine einheitliche Stellungnahme über die Ostalgie gibt. Die Ostalgie wird von manchen als positive Integrationsstrategie betrachtet, von anderen als gefährliche und kontraproduktive Erscheinung. Bewertet wird sie aber von allen Autoren. In den Artikeln finden wir

einige sich oft wiederholende Erklärungsversuche, wie die Enttäuschung im Osten, die Vorurteile im Westen und die „gestohlenen Biographien“. Bedauert wird dabei, dass bei allem Willen beider Teile Deutschlands, zusammenzukommen, das Treffen nach wie vor nicht reibungslos erfolgt, und dass eine gesamtdeutsche Identifizierung in vielen Fällen nicht in Sicht ist.

6.2.1. Von einem zwangsaufgelegten „Wir“ zum nächsten

Mehrmals, etwa in den Artikeln von Thomas Ahbe, Ulrike Baureithel und Mathias Wedel, wird die Idee betont, dass die Vereinnahmung der ostdeutschen Biographien durch die Westdeutschen eine als Gegenreaktion verstandene „ostdeutsche Identität“ nur nähren kann – und sogar entstehen lassen, wenn davon ausgegangen wird, dass es sie vor der Wende kaum gab. Für die Verteidiger der Theorie der „frischen ostdeutschen Identität“ führt die Tatsache, dass die Westdeutschen oft für die Ostdeutschen entscheiden, dazu, dass letztere sich plötzlich „ostdeutscher“ als früher fühlen. Der „Raub der Biographien“ schafft eine ostdeutsche Protestidentität, die die von den Westdeutschen erfundene ostdeutsche Identität kontern kann. Sie ist laut diesen Autoren zugleich Richtigstellung und Selbstbehauptung, sowie Ersetzen einer Fremddefinition durch eine Eigendefinition.

Aus den analysierten Artikeln kann man schließen, dass dies neben der individuellen Ich-Findung der ostdeutschen Individuen zu einem gewissen Grad einen Rückfall ins „Kollektiv“ bewirkt. Nach dem Ausscheiden aus dem großen sozialistischen „Wir“ prallen die Individualisierungsbemühungen auf die Ignoranz des Westens oder auf Verallgemeinerungen, die den ostdeutschen Einzelschicksalen kaum Platz einräumen. Die Pauschalisierungen machen die gerade in die Selbstbestimmung entlassenen Ostdeutschen wieder zu einer einheitlichen Gruppe.

6.2.2. Ostalgie Ost trifft auf Ostalgie West: Ein Teufelskreis

Zunächst einmal muss bemerkt werden, wie sehr *Freitag* ein Podium für verschiedenste Meinungen ist. Die unterschiedlichen Einstellungen der Journalisten, die das Thema Ostalgie behandeln, ist hierfür ein eindeutiger Beweis (vgl. Kap. 5.5.1.3.). Bedenkt man jedoch die Ausmaße des Phänomens Ostalgie und die verschiedenen Facetten der Identitätsprobleme seit der Wiedervereinigung, so ist einleuchtend, dass ein Zeitungsartikel allein nicht ausreichend Platz für umfassende

Diskussionen über sämtliche Gründe des Unverständnisses zwischen West- und Ostdeutschen bzw. die hieraus resultierenden Folgen bietet. Die Ostalgie hat, als Ausdruck dieser Missstände in Deutschland in allen möglichen Medien, mit Sicherheit von sich reden gemacht. Jedoch stellt man fest, dass sich die Journalisten in *Freitag* immer nur eines konkreten Problems annehmen, ohne dabei das Phänomen der Ostalgie in seiner Gesamtheit und Komplexität zu betrachten. Das bedeutet natürlich nicht, dass die Analysen in ihren Artikeln unvollständig oder fehlerhaft wären, ihre fachliche Kompetenz ist über jeden Zweifel erhaben. Außerdem fügen sich die 45 in dieser Arbeit behandelten „Teilstücke“ wie Mosaiksteine zu einem größeren Bild zusammen, das eine größere Dimension der Ostalgie umreißt. Manche Autoren werden ja auch mit mehreren Artikeln zitiert. Daher ist auch ein – persönlich gefärbter – Ansatz zur Lösung des Problems ein etwas globalerer: Aufklärung. Die Ausgangssituation stellt sich – die Analyse der Artikel zusammenfassend – folgendermaßen dar:

Die Ostalgie ist ein Symptom dessen, woran es der Wiedervereinigung mangelt: gegenseitiges Verständnis. Die Flucht vieler Ostdeutschen in die Vor-Wende-Zeit, in eine Zeit, die sie noch vor kurzem zum Teufel gewünscht hatte, zeigt eine profunde Unzufriedenheit. Die Ostalgie der Ostdeutschen ist nicht etwa Ausdruck ihres mangelnden Integrationswillens, sondern vielmehr das Zeichen einer umfassenden Orientierungslosigkeit. Die Ostalgie der Ostdeutschen zu missbilligen heißt letztlich, den Boten mit der Botschaft zu verwechseln.

Die Ostalgie der Westdeutschen macht die Aporie vollständig: Der Westen, nicht ahnend, dass er es zu einem großen Teil war, der sie auslöste, kommerzialisiert die Ostalgie und entzieht ihr somit zusätzlich ein Stück ihrer Glaubwürdigkeit. Der Westen, so manche Redakteure, macht Profit mit etwas, was nur zugleich Schutzreflex und Selbstbehauptung ist und löst dabei heftige Reaktionen im Osten aus. Jeder Westdeutsche mit Ampelmännchen-T-Shirt ist für manchen Ostdeutschen ein Schlag ins Gesicht, ein zum Bild gewordenenes Zeichen des Unverständnisses.

6.2.3. Aufklärung als Lösung?

Die Ostdeutschen sind jedoch nicht ausschließlich „Opfer“ der Ignoranz des Westens. Zu oft begnügen sich manche damit, den Westen für den ausbleibenden Aufschwung verantwortlich zu machen, ohne ihren eigenen Beitrag dazu zu

erkennen. Der Solidaritätszuschlag allein wird ohne Teilnahme der Ostdeutschen die Landschaften des Ostens nicht zum Blühen bringen. Solange sich diese Einsicht nicht durchsetzt, wird auch das Verständnis ausbleiben; sowohl derer, die untätig auf „bessere Zeiten“ warten, als auch derjenigen, die ihre finanzielle Unterstützung scheinbar nutzlos versickern sehen.

Anhand der Analyse der Artikel scheint es, als seien die Positionen relativ festgefahren, die Fronten verhärtet. Auch ich stelle fest, dass ein Patentrezept oder ein eindeutiger Ausweg aus dem Teufelskreis von Unverständnis und Lethargie nicht in Sicht ist, zumal, wie die analysierten Stellungnahmen in dieser Arbeit zeigen, ein Großteil des Konflikts dadurch ausgelöst wird, dass viele der Beteiligten nicht über ihren Tellerrand hinaussehen und vielmehr in ihren Stereotypen verharren. Aber: der Sache des zu vereinenden Deutschlands, des Verschwindens der „Mauer in den Köpfen“ wäre bereits gedient, wenn West- wie Ostdeutsche ihre Vorurteile abbauen könnten. Dazu genügt es nicht, den Westdeutschen *Goodbye, Lenin!* vorzuführen, sondern es bedarf einer gründlichen Aufklärung darüber, was es tatsächlich bedeutet hat, in der DDR zu leben, darüber, dass die „Ossis“ bereits vor der Wende ihre Daseinsberechtigung hatten, und dass deren Lebensinhalt nicht „der Sozialismus“ oder „die Unterdrückung“ war, dass nicht alle ohne Unterlass ubiquitärem Staats- und Stasiterror ausgesetzt waren. Nur die – anscheinend einfache – Einsicht, dass auch in der DDR gelebt, geliebt und gelacht wurde, kann bewirken, dass die Westdeutschen sich nicht mehr anmaßen, den Ostdeutschen *eine* Version der Geschichte aufzuoktroieren.

Wenn den Ostdeutschen die Verfügungsgewalt über ihre Biographien zurückgegeben würde – das scheinen die meisten Freitag-Redakteure zu suggerieren –, wäre ihre Identitätsfindung erleichtert. Das Phänomen der Ostalgie zeigt, wie Identität ständigem Wandel unterworfen ist. Das, worauf sie sich gründet, ist nichts Starres, sondern wird regelmäßig revidiert. Die Ostdeutschen stehen mit diesem Prozess der langwierigen Identitätsfindung nicht alleine, doch ihre Geschichte weist einige besondere Charakteristika auf.

Offensichtlich hat sich diese Erkenntnis bereits in einigen Teilen der Gesellschaft durchgesetzt, wie Ingo Kolboom feststellt: „Es sind vor allem die Universitäten, an denen die Vermischung von „Ost“ und „West“ in größerem Maße fortgeschritten ist, als im Rest der Gesellschaft.“¹⁹⁹ Die Feststellung, dass die Jugend weniger auf die Ost-West-Dichotomie fokussiert ist, überrascht wenig, wenn man ihr noch junges Alter bei der Wiedervereinigung in Betracht zieht und somit eine weniger lange Phase der sozialen Prägung und der Stereotypisierung „des Anderen“. Ihr Interesse an der Ostalgie kann nicht viel mehr sein, als das Interesse an der gleichnamigen Modeerscheinung und nur ansatzweise ein Interesse an der DDR selbst, von der sie zwar reden gehört, die sie aber, wenn überhaupt, nur wenig am eigenen Leib erfahren haben.

6.3. Deutschland: ein Sonderfall in der weltweiten Erinnerung an den Kalten Krieg?

Das Phänomen des Nachtrauerns nach einem untergegangenen System gehört nicht nur Deutschland. Der Fall Deutschlands ist aber in dem Sinne besonders, als die anderen Ostblockländer diese Verwandlung nicht nur ohne Unterstützung von „westlichen Brüdern“, sondern auch ohne direkten Vergleich bewerkstelligen. Das Phänomen Ostalgie ist in Deutschland stärker, weil die Enttäuschungen stärker sind – obwohl die wirtschaftliche Lage Ostdeutschlands als besser als die der anderen Ostblockländer gilt – unter anderem, dank der langjährigen Hilfe Westdeutschlands. Diese Chance hatten die anderen kommunistischen Länder nicht.

Das Interesse und das Erinnern an diese Periode des Wandels existiert außerdem nicht nur in vormals kommunistischen Ländern oder nur in Europa. Auch im quebecer Kino gibt es ein solches Beispiel von Sehnsucht nach dem Lebensgefühl im Kalten Krieg. Im 2003 erschienenen Film *Gaz Bar Blues* ist eine wichtige Szene, in der die Hauptfigur, Réjean, in Berlin Aufenthalt macht, und die Mauer nicht verschwinden sehen will. Er versucht vergebens, die Leute davon abzuhalten, die Mauer kaputtzumachen, ihm gefällt die graue Farbe der DDR. *Gaz*

¹⁹⁹KOLBOOM, Ingo, *Pièces d'identité*, Presses de l'université de Montréal, Montréal, 2001, S. 137. Das Originalzitat lautet: „Ce sont surtout les campus universitaires qui sont devenus des lieux où le métissage entre « est » et « ouest » est en avance sur tous les autres secteurs de la société.“

Bar Blues ist generell nostalgisch, nostalgisch nach den 80er Jahren, nostalgisch nach der Kindheit, nostalgisch nach der Familie, aber ostalgisch ist er nicht. Jedenfalls nicht so, wie es Ostdeutsche sein können. Die DDR wird in keiner Form idealisiert oder verschönert, sie gefällt Réjean, weil sie grau ist, sie gefällt ihm, wie sie ist. Der Film stellt in der Person von Réjean den „Beautiful Loser“ ins Rampenlicht. Es ist ihm nicht wichtig, einflussreich oder einer von den „Großen“ zu sein. Statt dessen empfindet er einen gewissen Stolz für das Pittoreske in seinem Leben. Er ist stolz auf das, was er ist, stolz auf seine Werte und stolz, ein Quebecker zu sein; ein wenig so, wie der Stolz der Ostdeutschen auf ihre „Ostdeutschheit“, weil sie eben nicht wie die Westdeutschen sind. Sie sind stolz auf ihre Andersartigkeit. Der Fall der Mauer bedeutet daher für Réjean den Verlust seiner selbst, den Verlust seiner Werte und dessen, was ihm vertraut war und ihm Sicherheit gab. Die Ostdeutschen haben durch ihr Interesse an der DDR im Wesentlichen das selbe geäußert. Mittels Ostalgie versuchen sie, etwas in ihnen wiederzufinden, das mit der Wiedervereinigung verloren gegangen ist.

Man erkennt, dass der Kalte Krieg die ganze Welt beeindruckt hat und Anlass gibt zur verschiedenartigsten Interpretationen und künstlerischen Ausgestaltungen. Dies erklärt, weswegen die Ostalgie weltweit Resonanz erfahren hat, denn in den meisten Ländern gibt es Menschen, die die Zeit des Kalten Krieges "idealisieren" oder ästhetisieren; eine Zeit, in der die Fronten klar waren, in der jeder auf einer bestimmten Seite stand und in der man wusste, wer "gut" und wer "böse" ist. Nach dem Fall der Mauer war das nicht mehr so einfach und erst recht nicht mehr nach dem 11. September 2001.

6.4. Ein Ausblick: Versuch einer Prognose über die Entwicklung der Ostalgie im Kino

Filme sind – neben Romanen – ein Hauptträger der Ostalgie und in den Besprechungen in *Freitag* wird ihnen ziemlich viel Platz eingeräumt. Es lohnt sich daher, einen letzten Blick auf die bisherige – aber auch auf die zukünftige – Entwicklung der Filme zu werfen, die sich mit der DDR beschäftigen. Zwischen *Go! Trabi, Go!* (1990) und *Das Leben der Anderen* (2006) ist der Unterschied deutlich. Der erste Film ist eine Komödie, eine Parodie, der Zweite beschäftigt sich mit ernstesten Fragen über Stasi und Zensur. Dazwischen steht *Sonnenallee* (1999), eine

Komödie, die manche negativen Aspekte der DDR thematisiert, doch erst *Goodbye Lenin!* (2003) kann als Übergangsfilm gelten, da er zwar die Strenge des politischen DDR-Regimes zeigt, dies aber in einem leichten, nicht dramatisierenden Ton tut.

Während *Go! Trabi, Go!* das Leben in der DDR vor der Wende noch komplett ausblendet, werden die Staatsbeamten der DDR in *Sonnenallee* bereits als autoritär dargestellt – obwohl sie natürlich stark überzeichnet sind –, sodass man einen ersten Eindruck vom Leben in der DDR bekommt. *Goodbye, Lenin!* geht einen Schritt weiter und zeigt – wiewohl immer noch in humoristischer Art und Weise – die konkreten Auswirkungen des Sozialismus auf konkrete Individuen, bis schließlich *Das Leben der Anderen* eine Art Perspektivenwechsel vollzieht und den Staatsapparat von innen zeigt, von einer menschlichen Seite und nicht mehr nur als Schrecken verbreitende Maschine (ähnlich wie in *Der Untergang* (2004) anhand des Themas des Nationalsozialismus).

Diese Entwicklung legt nahe, dass das Kino sich zunehmend auch mit den „grauen“ Aspekten der DDR beschäftigen wird, dass der Ton ernster und die geschichtliche Darstellung (Ost-)Deutschlands realistischer werden wird. Es werden vermutlich die Karikaturen der DDR als „Kollektiv“ zugunsten von Einzelschicksalen aufgegeben, zumindest stark reduziert werden. Allerdings könnten uns Regisseure jederzeit überraschen und diesem Trend widersprechen. Gänzlich unabhängig davon jedoch, wie die cineastische Darstellung der DDR sich entwickeln wird, so hoffe ich, dass die vorliegende Analyse des Phänomens Ostalgie eines deutlich gemacht hat, sowohl den Ostdeutschen, als auch den Westdeutschen: Ich hoffe, dass ihnen klar geworden ist, wie wenig sie sich eigentlich kennen und dass es noch eines gehörigen Stücks Arbeit bedarf, die Wiedervereinigung vollständig zu vollziehen. Aber, und das ist gute Nachricht, jeder einzelne kann mit einfachsten Mitteln dazu beitragen, dieses Ziel zu erreichen. Mit ein wenig mehr Geduld und ein wenig mehr Verständnis wird die Unterscheidung zwischen Ost und West irgendwann nur noch geographischer Natur sein. Dann wächst zusammen, was zusammen gehört.

7. Literaturverzeichnis

7.1. Wissenschaftliche Literatur:

- AHBE, Thomas: *Ostalgie. Zum Umgang mit der DDR-Vergangenheit in den 1990er Jahren*, Erfurt, 2005
- ALTENHOF, Ralf/JESSE, Eckhard: *Das wiedervereinigte Deutschland, Zwischenbilanz und Perspektiven*, Droste Verlag, Düsseldorf, 1995
- ARNOLD, Hand Ludwig / MEYER-GOSAU, Frauke: *DDR-Literatur der neunziger Jahre*, Text und Kritik, München, 2000
- BIRTHLER, Marianne: „Ohne Erinnerungskultur kein Selbstbewusstsein. Die Stasi-Akten und der Umgang mit der eigenen Vergangenheit.“ In: *Vorgänge: Zeitschrift für Bürgerrechte und Gesellschaftspolitik* 42, 2003, S. 22-30.
- BISKY, Jens: „Zonensucht. Über die neue Ostalgie.“ In: *Merkur* 58, 2004, S. 117-127.
- BOLLINGER, Stefan/Heuer Uwe-Jens/HOLZ, Hans Heinz/BENSER, Günter: *DDR-Geschichte: Nostalgie oder Totalkritik?*, Berlin, Controvers-Verlag, 1997.
- DETJEN, Claus: *Die anderen Deutschen, Wie der Osten die Republik verändert*, Bouvier Verlag, Bonn, 1999
- DITFURTH von, Christian: *Ostalgie oder linke Alternative*, Köln, 1998
- FALTER, Jürgen / GABRIEL, Oscar W.: *Wirklich ein Volk? Die politische Orientierungen von Ost- und Westdeutschen im Vergleich*, Opladen, 2000
- FALTER, Jürgen W. / GABRIEL, Oscar W. / SCHOEN, Harald: *Sind wir ein Volk? Ost- und Westdeutschland im Vergleich*, Verlag C. H. Beck, München, 2006
- FÖRSTER, Peter: *Junge Ostdeutsche auf der Suche nach der Freiheit. Eine Langsschnittstudie zum politischen Mentalitätswandel bei jungen Ostdeutschen vor und nach der Wende*, Leske & Budrich, Opladen, 2002
- FRITZE, Lothar: *Die Gegenwart der Vergangenen: Über das Weiterleben der DDR nach ihrem Ende*, Böhlau Verlag, Weimar, Köln, Wien, 1997
- GOLL, Thomas / LEUERER, Thomas: *Ostalgie als Erinnerung?, Symposium zu Lied und Politik in der DDR*, Baden-Baden, 2004
- HECHT, Arno: *Die Wissenschaftselite Ostdeutschlands. Feindliche Übernahme oder Integration?*, Faber & Faber, Leipzig, 2002
- JIRGL, Reinhardt: „Kadaverliebe – Der Wiedergeburt der DDR aus dem Geist der Folklore“. In: *Neue Zürcher Zeitung* (2. Oktober 2003)

- KLEIN, Olaf Georg: „Warum Ost- und Westdeutsche aneinander vorbeireden.“ In: *Aus Politik und Zeitgeschichte* 37-38, 2002, S. 3-5.
- KÖCHER, Renate: „Die „anderen“ Deutschen“ – Mentalitäts- und Einstellungsunterschiede in Ost und West“. In: *Universität Jena : Ein Jahrzehnt nach der Wende: Perspektiven für das vereinte Deutschland. Studium Generale vom 25. Oktober 1999 bis 2. Februar 2000 an der Friedrich-Schiller-Universität Jena und der Eberhard-Karls-Universität Tübingen*. Friedrich-Schiller-Universität, Jena, 2003, S. 135-147.
- LACHAISE, Francis: *Histoire d'un État disparu: la République démocratique allemande de 1945 à nos jours*, Paris, 2001
- MEYER-GOSAU, Frauke : „Ost-West-Schmerz“. In: *DDR-Literatur der neunziger Jahre*, Text + Kritik im Richard Boorberg Verlag GmbH & Co, München, 2000
- NELLER, Katja: *DDR-Nostalgie? Die politische Orientierung von Ost- und Westdeutschen im Vergleich*, Wiesbaden, 2006
- NELLER, Katja: *DDR-Nostalgie, Dimensionen der Orientierung der Ostdeutschen gegenüber der ehemaligen DDR, ihre Ursachen und politischen Konnotationen*, VS Verlag für Sozialwissenschaften, Wiesbaden, 2006
- POLLACK, Detlef: „Wie es um die innere Einheit Deutschlands bestellt. Essay.“ In: *Aus Politik und Zeitgeschichte* 30-31, 2005, S. 3-7.
- RAUSCH, Thomas: „Zwischen Freiheitssuche und DDR-Nostalgie. Lebensentwürfe und Gesellschaftsbilder ostdeutscher Jugendlicher.“ In: *Aus Politik und Zeitgeschichte B 45/99*, 1999, S. 32-38.
- RITTER, Claudia: „Politische Identitäten in den neuen Bundesländern. Distinksbedarfe und kulturelle Differenzen nach der Wiedervereinigung.“ In: WIESENTHAL, Helmut (Hrsg.): *Privileg. Vergleichende Perspektiven auf die Transformation Ostdeutschlands*, Frankfurt/York, Campus, 1996, S. 141-187.
- SCHLUCHTER, Wolfgang/QUINT, Peter E.: *Der Vereinigungsschock, Vergleichende Betrachtungen zehn Jahre danach*, Velbrück Wissenschaft, Weilerswist, 2001
- SCHMITT-BECK, Rüdiger/WASMER, Martina/KOCH, Achim: *Sozialer und politischer Wandel in Deutschland, Analysen mit ALLBUS-Daten aus zwei Jahrzehnten*, VS Verlag für Sozialwissenschaften, Wiesbaden, 2004
- STEINBACH, Lothar : *Bevor der Westen war – Ein deutsch-deutscher Geschichtsdialog*, Berlin, September 2006
- THIERSE, Wolfgang/SPITTMANN-RÜHLE, Ilse/KUPPE, Johannes L.: *Zehn Jahre Deutsche Einheit*, Leske + Budrich, Opladen, 2000
- TIMMERMANN, Heiner: *Die DDR in Deutschland, Ein Rückblick auf 50 Jahre*, Dunker & Humblot, Berlin, 2001

ULBRICH, Reinhard / KÄMPER, Andreas: *Sandmännchen im Trabi-Land, Das Ostalgie-Kultbuch*, Düsseldorf & München, 1997

VON SCHNITZLER, Karl-Eduard: *Provokation*, Hamburg, 1994

WESTLE, Bettina: *Kollektive Identität im vereinten Deutschland*, Leske + Budrich, Opladen, 1999

WESTLE, Bettina: „Kollektive Identifikation und Orientierungen gegenüber Demokratie und Sozialismus.“ In: SCHMIDT-BECK, Rüdiger/WASMER, Martina (Hrsg.): *Sozialer und politischer Wandel in Deutschland: Analysen mit ALLBUS- Daten aus zwei Jahrzehnten*, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften, S. 261-301.

WOLLE, Stefan: *Die heile Welt der Diktatur*, Berlin, 1998

Seminar, A journal of Germanic Studies. „Special Theme Issue: Beyond Ostalgie: East and West German Identity in Contemporary German Culture“, vol. XL, Number 3, September 2004

7.2. Romane:

BRUSSIG, Thomas: *Helden wie wir*, Frankfurt am Main, 2002, 1998

BRUSSIG, Thomas: *Am kürzeren Ende der Sonnenallee*, Frankfurt, Fischer Verlag, 2001, 1999

FRANCK, Julia: *Lagerfeuer*, Köln, 2003

RUSCH, Claudia : *Meine freie deutsche Jugend*, Frankfurt, 2004

SANDER, Gregor: *Ich aber bin hier geboren*, Rowohlt, Hamburg, 2002

SCHIRMER, Bernd: *Schlehwains Giraffe*, Schwarzdruck, Berlin, 2000

SIMON, Jana/ROTHER, Frank/ANDRASCH, Wiete: *Das Buch der Unterschiede, Warum die Einheit keine ist*, Aufbau-Verlag, Berlin, 2000

WOLF, Christa: *Ein Tag im Jahr*, München, 2003

7.3. Zeitungen:

„Die Ostalgie ist ungeheuer gefährlich“. In: *Die Welt*, 23.08.2003

SCHMIDT, Helmut: „Was der Osten wirklich braucht“. In: *Die Zeit*, 26.08.2004

SCHWARTZ, Claudia: „Nachgetragene Liebe – Nach der Ostalgie-Welle eine neue Gelassenheit in der Erinnerung an die DDR“ In: *Neue Zürcher Zeitung*, 29.12.2003

7.4. Freitag:

- AHBE, Thomas: „Gruppenbild mit Banane“. In: *Freitag* 40 (2000)
- AHBE, Thomas: „Der Dambruch“. In: *Freitag* 36 (2003)
- AREND, Ingo: „Die Anrufung des toten Gottes“. In: *Freitag* 13 (2000)
- AREND, Ingo: „Goodbye Viererbande“. In: *Freitag* 32 (2003)
- AREND, Ingo: „Hassliebe“. In: *Freitag* 37 (2003)
- AREND, Ingo: „Der Vorhang ist gefallen“. In: *Freitag* 41 (2003)
- AREND, Ingo: „Leckere graue Ostschrippe“. In: *Freitag* 21 (2004)
- AREND, Ingo: „Abschied von einem schlechten Traum“. In: *Freitag* 45 (2004)
- BAHR, Egon: „Für Günter Gaus“. In: *Freitag* 24 (2004)
- BAUREITHEL, Ulrike: „Feuchtbiotop“. In: *Freitag* 31 (2002)
- BAUREITHEL, Ulrike: „Sättigungsbeilagen“. In: *Freitag* 04 (2000)
- BAUREITHEL, Ulrike: „Kein Ort. (Fast) Nirgends.“. In: *Freitag* 40 (2000)
- DAHLKE, Birgit: „Zwischen die Zeilen gesetzt“. In: *Freitag* 42 (2000)
- DAHN, Daniela: „Eine schimpfliche Feigheit hält uns alle zurück“. In: *Freitag* 25 (2004)
- DEHN, Moritz: „Der nahe, ferne Osten“. In: *Freitag* 37 (2001)
- DELL, Matthias: „Patrioten“. In: *Freitag* 43 (2004)
- FELDMANN, Joachim: „Von Osten nach Westen“. In: *Freitag* 13 (2003)
- GENERAL, Regina: „Halten Sie durch!“. In: *Freitag* 13 (2000)
- HEYDEN, Ulrich: „Und McDonalds gleich nebenan“. In: *Freitag* 35 (2004)
- HILLAUER, Rebecca: „Zeit hinter Mauer“. In: *Freitag* 43 (2002)
- KERSTEN, Heinz: „Ostalgie in Sotschi“. In: *Freitag* 27 (2003)
- KERSTEN, Heinz: „Humor nach Plan – und darüber hinaus“. In: *Freitag* 40 (2003)
- KOCH, Thomas: „Eigensinnige Auslegungen“. In: *Freitag* 21 (1999)

- KÖEHLER, Otto: "Offensive in Korn und Sekt". In: *Freitag 04* (1999)
- LASKE, Karsten: „Raffgieriges Herz“. In: *Freitag 06* (2004)
- LÜCKE, Detlev: „www.wiedervereinigung.de“. In: *Freitag 39* (1999)
- MAENNEL, Annette: „Klassentreffen oder Wie weit sprang der Känguruh?“. In: *Freitag 49* (1999)
- NOLTE, Tobias: „Der Osten, eine Krabbelbox“. In: *Freitag 40* (2004)
- REIßIG, Rolf: „Sonder-„Zone““. In: *Freitag 18* (2000)
- SCHUMACHER, Ernst: „Mecklenburger Ostalgie“. In: *Freitag 43* (2004)
- SCHWEIZERHOF, Barbara: „Getrennt fernsehen, vereinigt interpretieren“. In: *Freitag 40* (2000)
- SCHWEIZERHOF, Barbara: „Mit geschärftem Blick“. In: *Freitag 44* (2003)
- SCHWEIZERHOF, Barbara: „Das Provisorium“. In: *Freitag 32* (2001)
- STARK, Anna: „Erlebnispark „Konsum““. In: *Freitag 41* (2004)
- STUBER, Manfred: „Ich bin korrumpierbar“. In: *Freitag 35* (2001)
- THIE, Hans: „Im Planetarium Ost“. In: *Freitag 40* (2003)
- TIEDEMANN, Kathrin: „Kulturkampf“. In: *Freitag 03* (1999)
- TIEDEMANN, Kathrin / LÜCKE, Detlev: „Das Chaos ist aufgebracht“. In: *Freitag 45* (1999)
- TIEDEMANN, Kathrin: „Da lacht der Osten“. In: *Freitag 48* (1999)
- VORDERWÜLBECKE, Peer: „Lok, der Underdog“. In: *Freitag 45* (2004)
- WEDEL, Mathias: „Jetzt seid ihr alle Spreewaldgurken“. In: *Freitag 36* (2003)
- WEICHERT, Stephan: „Zu schade zum Versenden“. In: *Freitag 46* (2003)
- ZIMMERMANN, Brigitte: „Schüsse in die Luft“. In: *Freitag 25* (2003)
- „St.Endal und St.Uttgart“. In: *Freitag 41* (2003)
- „Sind Sie ein linker Konservativer, Herr Flierl?“. In: *Freitag 14* (2002)

7.5. Filme:

BECKER, Wolfgang: *Good Bye, Lenin!*. 2003 X-Verleih AG. 2004.

BÉLANGER, Louis: *Gaz Bar Blues*, 2003, Alliance Vivafilm, 2004.

HAUßMANN, Leander: *Sonnenallee*. 1999. Delphi 2000.

HENCKEL VON DONNERSMARCK, Florian: *Das Leben der Anderen*. 2006. Buena Vista Home Entertainment 2006.

HIRSCHBIEGEL, Oliver: *Der Untergang*, Constantin Film Verleih GmbH, 2004.

TIMM, Peter: *Go Trabi Go!*, Teil II. 1992. EuroVideo 2004.

TIMM, Peter: *Go Trabi Go!*, Teil I. 1990. EuroVideo 2004.

WALTER, Connie: *Wie Feuer und Flamme*. 2001. X-Filme Creative Pool. 2001.

